

KOSSI EFOUI

La fabrique de cérémonies

R O M A N



ÉDITIONS DU SEUIL

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

KOSSI EFOUI

LA FABRIQUE
DE
CÉRÉMONIES

r o m a n

ÉDITIONS DU SEUIL
27, rue Jacob, Paris VI^e

Du même auteur

AUX ÉDITIONS DU SEUIL

La Polka
roman, 1998

AUX ÉDITIONS LANSMAN

Récupérations
théâtre, 1992
La Malaventure
théâtre, 1993
Le Petit Frère du rameur
théâtre, 1995

AUX ÉDITIONS LE BRUIT DES AUTRES

Que la terre vous soit légère
théâtre, 1996

ISBN: 978-2-02-100614-8

© ÉDITIONS DU SEUIL, FÉVRIER 2001
www.seuil.com

À Carine, l'inespérée

Table des matières

I - Buste : fragment d'un personnage

II - Le lamento des fantômes

III - La nef des fous (détail)

IV - Nature morte avec statue

V - La consommation des siècles

VI - La conjuration des sauterelles

VII - Fermer l'œil de la nuit

VIII - La nef des fous (détail)

IX - La nef des fous (détail)

X - La nef des fous (détail)

XI - Un couchant des Cosmogonies ! Ah ! que la vie est
quotidienne... - (Jules Laforgue)

XII - Générique

I

Buste : fragment d'un personnage

L'homme qui m'a accueilli parle avec ses dents, mâchoire du bas glissant, mâchoire du haut freinant, et cliquetis et crissements, muscles faciaux noués en travers d'une bouche patraque. Un rire qui triche : ça afflue dans le tremblant des joues et déborde le visage et n'éclate pas. C'est un rire qui colle. C'est un masque de frustration moulé dans les méplats du visage. C'est cousu à même la peau rose caillé. Le masque, tout entier ravaudé avec la chair vive, épouse les os, les bosselures du visage, accuse de petites zébrures : nez, front, pommettes et menton sont les saillies d'une armature souterraine poussant durement contre la fine trame de la peau fendillée.

Cliquetis et crissements, l'homme parle. Comme il expire. Chaque expiration découpée en mots, hachis de syllabes, interjections appuyées par les maxillaires et le gros de la dentition. La moindre bulle d'air égarée dans les cavités nasales aussitôt rattrapée et poussée contre la

glotte, aussitôt grouillante onomatopée. L'homme déborde de paroles – et cliquetis et crissements –, reprenant la phrase, reprisant des sons. Et rien ne se perd de son souffle. L'homme respire utile. Et sans bonjour, sans bonsoir ni le moindre comment va... il me présente à moi-même :

– Vous vous appelez Edgar Fall et vous parlez russe.

Reprenant vite la phrase dès qu'elle a glissé hors des lèvres molles, ramassant au passage un lot de salive en pleine expansion. Vous vous appelez...

Le ton de la voix. Une conviction pesante : on a tout dit quand on a dit ça. C'est peut-être à ce moment que je me suis vu marcher vers le canapé, que j'ai vu ma propre image se détacher de moi et s'éloigner, une image plate surgie du silence qui a suivi ces paroles, un instantané, de face, qu'on aurait collé au plafond ou agrafé dans un catalogue universel avec la légende : Edgar Fall, parle russe. C'est tout vu. Trop tard pour me demander si je me trouve beau ou laid. Trop tard pour m'endimancher, m'améliorer d'un coup de peigne, dissimuler une cicatrice. Une image qui me répudie, qui réfute toute coquetterie. C'est elle qui m'observe et m'interdit toute action, pas touche, pas retouche, m'interdit toute correction, me renvoie l'indigence de ma biographie. Une vie qui ne se raconte pas, ça se voit. Ça se voit, une vie qui n'est pas un roman, qui tient en une phrase pas possible, difficile à prendre pour le commencement d'un vers. Une vie sans

mystère ni poésie ? Vous vous appelez Edgar Fall et vous parlez russe. C'est tout dire.

Ainsi résumé, je prends place dans le box carré qui sert de bureau, un cube en contreplaqué, pareil à la vingtaine d'autres cubes répartis sur toute la longueur du vaste local, sorte de hangar couvert de trompe-l'œil figurant des soleils si lointains qu'on dirait des trouées de projecteurs dans le mur du fond. Des cubes au toit ouvert qui font paraître infini le plafond du hangar dès qu'on est assis dans ce canapé qui happe ! Pédales dans le vide. Et happe ! Perdre pied jusqu'aux genoux en essayant de m'extraire progressivement du ventre du canapé, en essayant de rendre le plus discret possible ce qui devrait ressembler aux gesticulations d'un homme saisi dans une boue mouvante. Et happe ! Garder la tête droite pour que les yeux restent fixés sur les lèvres de mon interlocuteur. Sur ses mâchoires chiquant des demi-mots étouffés. Sur la porte de verre où son ombre est obliquement projetée. Sur les grosses lettres agglutinées en pyramide que, de l'intérieur du cube, on lit à l'envers sur toute la largeur de la porte : PERIPLE MAGAZINE. La pyramide qui glisse latéralement au moment où la porte s'ouvre, se précipitant sur son centre de gravité quand elle se referme.

Entre le comparse : Gros pantalon, les épaules cousues aux larges bretelles, les bretelles accrochées à un os long perpendiculaire à la colonne vertébrale, un os jamais signalé sur une planche d'anatomie mais dont la

présence est attestée par les épaules en équerre du bonhomme. Le bras s'est détaché d'une secousse, promesse d'une poignée de main secouée-serrée-appuyée et puis rien. Aucun appui. Un pincement du bout des doigts, quelques griffures sur le dos de ma main, frotti-frotta à peine de la paume, et ma main a gagné la sensation d'avoir été frottée au spaghetti tiède. Inoubliable. Et, sans cette mollesse dégoulinante de la main morte et le sourire poisson qui lui mutile les bajoues, peut-être n'aurais-je pas si vite reconnu Urbain Mango. La dernière fois que nous nous sommes revus, il n'avait pas ce visage artificiellement vieilli – du coton pour les joues, du papier mâché pour le front, l'amertume des fronces tricotant le menton.

L'homme qui m'a accueilli parle toujours. Comme si chacune de ses phrases était une formule soulignée et, en même temps, comme s'il ne faisait que les essayer – Allô Allô – dans un micro planté sur l'estrade d'une salle vide, agençant des phrases en pointillé : cette manière de faire saillir puis sautiller le mot pour trouver la bonne accentuation. Tout à trac : Vous vous appelez Edgar Fall – l'impression de tester un slogan – et vous parlez russe. D'abord une marque d'intérêt exagéré, préfabriqué, comme ce sourire confectionné par la prononciation du mot PAPAYE au moment de la photo, ou ce masque à tout faire dont les acteurs de séries télévisées ont le secret lorsqu'ils se calent la bouche avec un Waow ! ! ! pour

peindre sur leur visage l'expression de la bonne surprise, de l'admiration, du ravissement, de la complicité, de l'enthousiasme, de l'adoration, de l'ironie.

Quelque chose dans le ton de la voix a changé. A présent, il y a comme un doute. Peut-être que la véritable cause de cette répétition mécanique est un soupçon prudent, une hésitation, une distance vigilante face à une réalité trop simple, trop transparente pour ne pas cacher quelque secret.

– J'étais étudiant à Moscou.

La phrase sortie presque par défense, non pas pour répondre à une question qui n'a jamais été posée mais pour m'assurer que je ne dors pas encore, que je ne suis pas dans une séance d'hypnose et de suggestion avec Maître Quelque Chose du Cirque sans nom... Cliquetis et crissements en fond sonore de mes pensées...

Urbain Mango et moi en ces années-là, à Moscou... Clap de fin. Fin d'une époque. Fin de la camaraderie enchantée entre les peuples en lutte. Fin de la lutte. Chute et fin des peuples. Et foin des bourses d'études et de toutes gracieusetés. Et je revois Urbain Mango tournant autour du laboratoire de l'université, repoussé par un type, Urbain Mango refaisant le tour, repoussé par un type qui lui disait : Privé. Privé. Désormais privé. Et qui lui brandissait sous le nez son insigne de vigile et la tarification pour louer le laboratoire s'il y tenait. Et Urbain Mango lui tournant le dos, Urbain Mango me rejoignant

plus tard dans ma chambre d'étudiant où, depuis des heures, Gorbatchev étreint Reagan, Reagan étreint Gorbatchev. Mille éclats de flash, quelques instants d'une blancheur si vive que le contour des visages s'estompe, se dilue dans le gris aqueux de l'écran, et les sourires tremblent une seconde avant de se stabiliser à nouveau, tandis que le gazouillis des appareils photo semble sortir de la gorge des photographes illuminés par le sourire de leurs modèles. Gorbatchev étreint Reagan en direct à Reykjavik, et toutes les joues et tous les bras se tendent dans un plan d'ensemble, dans une imitation à vide du geste d'étreindre. Et on imagine quelque part, dans une salle de rédaction, l'équipe de graphistes de la Pravda s'agitant, tête, bras, tête, épaules, doigts, derniers virtuoses d'un art en phase de péremption : le grattage sur pellicule, affûtant leurs aiguilles pour gratter sur la photo prévue en première page le diamant qui orne l'annulaire de Mme Gorbatchev sans lui couper le doigt.

– J'étais étudiant en Union soviétique.

– Et vous parlez russe depuis. Vous n'avez pas oublié depuis ?

– J'ai continué à pratiquer... Traduction. Free lance.

Et il m'aurait demandé ce que je traduais, pour qui je travaillais, éditeur, apothicaire ou fabricant de jouets, agence de voyages ou restaurateur ou organisateur de concerts, et je lui aurais dit Pouchkine, que je traduais Pouchkine, le roman inachevé de Pouchkine, je lui aurais

dit ce mensonge circonstancié.

– Et vous étiez nombreux ?

– Nous ?

– Étudiants africains en Russie.

– Union soviétique.

– Ç’a dû vous faire un choc, la disparition de l’Empire.

– On n’avait plus de bourse.

– Cuba non plus n’avait plus de bourse. Et alors vous avez fait quoi ?

– Nous ?

– Vous personnellement.

– Je suis venu à Paris.

– Études ?

– Études.

– Bourse ?

– Bourse.

– Plutôt chanceux.

(La chance, peut-être la chance, promise dans chaque lettre que je recevais à Moscou de mon petit gri-gri, de cette femme que je n’ai jamais pu appeler ni Maman ni Tina, celle que je n’ai jamais pu appeler, et qui ne m’a jamais appelé que par le nom de son premier-né mort avant ma naissance de tétanos et autres pourritures – dans chaque lettre que m’envoyait la mère : la chance, peut-être la chance. Accroche-toi, Monsieur Halo a promis. Monsieur Halo a promis. Monsieur Halo.

Accroche-toi, croche-toi, croche toi-même, la mère. Et ton homme juteux avec ce nom surgissant d'un courrier à l'autre, et cette phrase comme un coup de tampon : A promis. A chaque coup de tampon, à chaque répétition de ce nom toujours signalé en lettres capitales, comme un sigle, je pensais à ta manie, comme disait la vieille tante improvisée du côté du père – du côté du père tout était à inventer –, ta manie de confisquer à tes amants leurs chaussures, mocassins, sandales, sandalettes, nu-pieds... Je m'accrochais en imagination aux paires de chaussures de la collection maternelle, à chaque mention du nom de qui a promis de l'argent pour que je m'envole enfin de Moscou, que je m'envole jusqu'à Paris où, la mère, tu me poursuivras encore longtemps de tes rêves depuis le pays, de sorte que le jour où le télégramme a dit MERE DECEDEE STOP j'ai regardé par la fenêtre ce petit bout de la Tour Eiffel qui crachait les feux de l'Armistice, j'ai regardé la foule tardive du magasin à fringues, à bouffe, à brico-déco, à soldes et je n'ai pensé qu'à ta collection de chaussures, orpheline à présent, et je me suis dit que STOP Je ne rentrerai plus jamais STOP Elle ne m'appellera plus jamais du nom de son premier-né, celui qui est né un dimanche et qui est mort avant ma naissance de bérubéri et autres curiosités STOP Je ne verrai plus jamais de chaussures, mocassins, sandales, sandalettes, nu-pieds traînant, s'empilant, débordant STOP J'envoie balader l'obsession de devenir à la fois quelque chose et

quelqu'un STOP Se réaliser, elle disait se réaliser STOP Et j'ai compris soudain ce que je faisais, c'est-à-dire que j'étais encore, comme toujours, en train de prendre des résolutions, et c'était bien la preuve que j'étais encore en quarantaine dans ses rêves, et qu'ils ne me lâcheraient que par lambeaux, au rythme de la décomposition de son corps, de la transformation lente de ses omoplates en phosphate, et il faudra encore espérer que l'âme n'existe pas, ou très peu. MERE DECEDEE STOP Et mon corps soudain de pierre, dans le dos un tassement, dans les jambes tous les ligaments tirillés par un poids inhabituel des os, la tête tombant en avant et mon regard plongeant du huitième étage où j'habitais – où j'habite encore – dans une scène de la vie parisienne modèle courant, avec homme, femme et deux chiens se reniflant, se tournant autour et se reniflant l'anus, la femme vigoureuse tenant la laisse, souriant, le regard vers le ciel, l'homme vigoureux tenant la laisse, souriant, le regard fiché dans la terre, attendant que les chiens aient fini de se parler pour se tourner le dos avec naturel, aisance et contenance.

Et me voici dix ans plus tard tentant de m'extraire des replis d'un canapé mou, de m'assurer que je ne suis pas un trompe-l'œil peint sur un siège, pareil aux paysages solaires que j'ai aperçus sur les murs en arrivant.)

– Plutôt chanceux.

L'homme qui m'a accueilli aère sa poitrine et enfle ses joues et prononce :

– Ça vous intéresse de savoir ce que notre magazine a de particulier. Ça vous intéresse de savoir. Ça vous intéresse de savoir que nous nous diversifierons de plus en plus.

A ces mots, diversifierons de plus en plus, son comparse, Urbain Mango, s'anime, se prépare à parler, c'est-à-dire qu'il s'est croisé les doigts, les pouces vers le haut se touchant, et, au moment où il a dit nous, ses coudes se sont légèrement écartés et, au deuxième nous, il a rejeté le tronc vers l'arrière, le cou dressé, accentuant le battement de coudes, agitation de corbeau tentant un envol laborieux et, après s'être lâché les doigts et avoir ouvert les bras, il a fini par répéter la phrase de son collègue : Nous nous. A partir de ce moment, chacun de ses gestes va acquérir un statut de nécessité absolue, donnant cette impression que ses gestes précèdent et commandent mécaniquement sa parole, que plusieurs fils relient sa mâchoire, sa langue, ses lèvres, son nez à ses doigts, à ses coudes, à ses épaules, sans compter ceux qui semblent relier, à l'intérieur de son corps, la luette aux côtes, les cordes vocales aux lombaires si l'on en croit cette cambrure subite du bassin, soulignée d'une avancée tumescence de la poitrine : geste qui, visiblement, commande la sortie de BOOM. Boom avec torse et bassin tandis que mon premier interlocuteur lui arrache la parole pour traduire : Boom du marché.

– Boom du marché, a répété l'autre sans se tromper.

Et toujours le sourire inoubliable, le sourire second couteau, le sourire d'Urbain Mango revenu dans ma vie pour la quatrième fois en dix ans, achevant de ressembler à un vieux pantin restauré, avec ses façons : bretelles façon, et façon de se tenir comme dans un cadre, façon de parler comme un tribun surentraîné, mais ne réussissant pas à effacer l'image de l'étudiant perdu dans le froid russe, tournant autour du laboratoire privé, privé, désormais privé, décrivant des cercles concentriques de plus en plus larges jusqu'à ce que le bâtiment disparaisse sous le flot de ses malédictions, jusqu'à ce que toutes ses années de biologie se ramassent en un point insignifiant sur le tracé de ses ambitions, comme une croix ridicule sur une carte aux trésors que l'on n'aurait pas achevée.

Jusqu'à ce que lui-même devienne un point minuscule dans mes souvenirs, se confondant avec ce point minuscule et lumineux qu'a avalé en dernier lieu l'écran de télévision au moment où il s'est éteint, presque noir déjà, au moment où toutes les images se sont rétractées docilement, obéissant à l'appel de l'ombre qui les a avalées, se résorbant toutes dans ce minuscule point resté un quart de seconde, violent, éclatant comme un scandale, le signe d'une effraction.

Urbain Mango a disparu ce jour où, pour la dernière fois, nous avons regardé l'écran jusqu'à l'absorption totale des Reagan, Gorbatchev, Larissa, des photographes, de tout le reste que les photographes mettent en arrière-plan :

rideau de petits drapeaux, ballons étoilés, vert uniforme du gazon, sourire anonyme à insérer ; tout cela englouti dans un petit point blanc projetant en un quart de seconde une ombre si gigantesque qu'elle l'étouffe et l'éteint.

Nous nous sommes revus à Paris trois ou quatre fois durant les années qui ont suivi. Et, chaque fois, exactement comme aujourd'hui, c'était comme si ce point minuscule se rallumait puis grossissait, grossissait, découpait un cadre dans lequel Urbain Mango apparaissait, chaque fois un peu plus large comme pour cacher l'autre Urbain Mango, le jeune homme craintif dansant autour du bâtiment privé, privé, désormais privé. Dansant avec entrain un ballet monotone, apparié à un cavalier sadique le poussant dans le dos, un vigile qui lui taquinait les talons pour lui apprendre le rythme. Urbain Mango tournant depuis lors, mis en orbite par l'énergie centrifuge de sa propre vie qui l'expulsait avec constance et application, condamné par quelque dieu vigile à décrire des cercles concentriques de plus en plus larges jusqu'aux limites de la cité universitaire, jusqu'aux limites de Moscou, jusqu'aux limites du pays, faisant plus tard le tour de l'Europe en stop, puis tournant autour de Paris, me tombant dessus une première fois en costume de garçon livreur, une deuxième fois poussant sur une plage de Normandie un chariot de vendeur de glaces, une troisième fois en costume de danseur proto-bantou entouré de Zoulous blancs en survêtement, dans un centre

à l'avant-garde de la guérison spontanée des alcooliques où il officiait comme moniteur de danse tellurique, une méthode de désintoxication comprenant des séances de coups de poing balancés dans le vide, tandis qu'un haut-parleur diffusait des bruits de bouteilles explosées.

La dernière fois que je l'ai vu, il partait pour l'Amérique. Quand le téléphone a sonné hier, je n'ai pas reconnu sa voix, un remix de Bugs Bunny et de Jean-Paul Sartre enregistré à travers un mouchoir. Sa joie était sincère :

– J'ai gardé ton téléphone.

S'en félicitant. S'étonnant.

– Ne me dis pas que tu es toujours...

– Toujours.

– Depuis dix ans ? Tu as acheté l'immeuble ?

– Toujours au même grenier.

– Qu'est-ce que tu deviens ?

– Traducteur. Actuellement, des inédits de Pouchkine.

– Ça se vend, tu crois ?

– Faut pas croire.

– Je suis à Paris. J'ai du boulot pour toi.

Et me voici donc installé à mi-fesse, échappant difficilement au canapé qui n'a pas renoncé à m'absorber, épinglé dans le faisceau des regards croisés d'Urbain Mango et de cet inconnu, Maître Quelque Chose du Cirque sans nom, qui beugle, les lèvres épousant le cornet

d'une trompette invisible, déclamant les versets d'une prophétie intarissable :

– C'est une affaire qui marchera. C'est une affaire dont on parlera. C'est une affaire qui fera du bruit.

L'homme me dévisage, répétant :

– Boom du marché.

Dévisage Urbain Mango, forçant la voix :

– C'est une affaire.

Nous dévisage, Urbain Mango et moi, tout en décrivant notre rôle futur, nous décrit sous les traits d'aventureux pionniers dans lesquels je ne me reconnais pas. Nous déguisant au fur et à mesure qu'il parle, comme si nous vivions la dernière heure précédant une entrée en scène, Maître Quelque Chose du Cirque sans nom nous costumant, nous casquant, nous chaussant, nous recrutant, comptant à rebours déjà pour nous pousser enfin Boom sur les tréteaux.

Non, nous n'atterrison pas sur les planches. Le périple qui nous attend et qui devra nous mener de Paris à l'ex-Ouagadougou, puis à l'ex-Lomé alias ex-Port Atlantis n'est pas une pièce d'aventures jouée en matinée pour un public du dimanche. Nous partirons, Urbain Mango et moi pour traquer de quoi alimenter les rubriques de Périple Magazine, le seul vrai guide du tourisme insolite, choc et hard : traduction free lance de trash tour... L'homme qui m'a accueilli répète : C'est une affaire... Urbain Mango répète : C'est en plein essor. L'homme : Une affaire qui

fera du bruit. Urbain Mango : En plein essor aux États-Unis et au Japon. Les deux continuant à répéter insolite et choc et hard et trash et moi, me figurant armé d'appareils photo et d'une ruse d'explorateur pour identifier et dresser la carte de ces lieux où votre consulat est aux abonnés absents, où les femmes pissent des larmes de sainte vache, debout sur les trottoirs où la vie vaut 10 dollars, là où n'a pas cours votre réduction de 1 franc sur l'eau de Javel payable illico durant l'opération « Dégustez l'Europe en 12 jours », là où vous vous nourrirez d'un brouet amer et de biscuits de manioc, sous le regard blet d'enfants belliqueux, là où le charcutier alcoolique est un médecin qui a acheté son diplôme à la foire aux faux, où le flic se bagarre avec le truand qui rechigne à lui payer la location de l'uniforme...

Et me voici dévisageant l'homme, me demandant soudain s'il n'était pas un avatar usé de ce dieu fouettard qui avait poussé Urbain Mango dans la ronde ininterrompue d'où il ne sortait que pour tomber sur moi, cette fois-ci contaminant mon destin.

Et, pour la première fois depuis sa mort, j'ai pensé à ma mère, j'ai pensé à celle que je n'ai jamais pu appeler ni Maman ni Tina, celle que je n'ai jamais pu appeler, et qui ne m'a jamais appelé que par le nom de son premier-né qui est né un dimanche, qui est mort avant ma naissance d'intoxication, toux grasses et autres salissures, j'ai pensé au télégramme : MERE DECEDEE STOP, à la résolution

que j'avais prise alors : PLUS JAMAIS NE RENTRERAI
STOP...

Impossible de dire STOP au sourire d'Urbain Mango
qui, loin de mes pensées, me couve et n'en démord pas :

– C'est du boulot pour toi.

Et cliquetis et crissements, a renchéri l'autre. Et puis :

– Quel africain parlez-vous ? Langue bantoue, langue
kwa, langue twui, langue à click...

Marquant chaque fois une pause, s'attendant
manifestement à ce que je fasse le geste de cocher une des
cases ouvertes par ces moments de silence érudit. Et au
fur et à mesure que s'épuise sa liste il s'inquiète, non de
ma capacité à parler un quelconque dérivé de ce qu'il
appelle l'africain mais de mon degré d'implication dans
l'affaire qui fera du bruit.

– Il faut y croire crissement.

Il m'a mis sous le nez un numéro de Périple
Magazine ouvert à la rubrique « Extrême et insolite ».

– Cliquetis, conclut-il sobrement.

Au moment de me lever pour partir, au moment de
disputer mes fesses au canapé d'un coup de rein définitif,
j'ai vu l'homme faire pivoter son fauteuil et ce
mouvement a suffi pour que je suspende mon geste,
attendant encore je ne sais quoi. Cette impression
d'oublier quelque chose. Et soudain j'ai su qu'il me
manquait de voir les mains de l'homme, ces mains restées
sous le bureau pendant toute la conversation. (Peut-être

n'en avait-il pas du tout. Comment faire confiance à un recruteur dont on n'a pas vu l'ombre d'une main ?) Envie de passer derrière le bureau ou d'esquisser le geste de lui tendre la mienne : Au revoir ou ravi ou autre chose de souhaitable et de prévu pour ce genre de situation. Et il m'a semblé que si je marchais sur lui je passerais au travers. Ce buste pivotant sur son socle est un leurre, sans doute. Une holographie, un excellent numéro d'illusionniste mis au point par Maître Quelque Chose du Cirque sans nom. Comment faire confiance à un homme dont on n'a pas vu les mains ? J'ai bondi hors du canapé et je me suis retrouvé dehors, enfin debout. Et là, dans le couloir ou sur le trottoir, j'ai ressenti comme un nœud chaque emboîtement de mon corps : dans le dos, un tassement. Dans les jambes, le poids des os tiraillant puis broyant les ligaments à chaque pas.

II

Le lamento des fantômes

Deux jours plus tard, à la brasserie de la Brèche aux Lions, Urbain Mango parle comme je bois. Pour fluidifier mon corps dont je ressens chaque emboîtement comme une soudure. Dans le dos. Dans les jambes. Dans le cou, un entrelacement de lianes parasites. Dans l'estomac, un panier à crabes avec son grouillement sans repos. Et ce déplacement constant de pinces empêche le déglutis.

Urbain Mango enchaîne des considérations lumineuses sur la qualité du bœuf avec l'énoncé de mille détails brouillons sur les préparatifs. Mise au point. Itinéraire. Contacts. Enveloppe. Enveloppe. De temps en temps, il soulève son coude qu'il avait jusque-là gardé sur la table, secoue le poignet une première fois pour faire glisser sa montre à hauteur des yeux, secoue une deuxième fois pour vérifier que les aiguilles sont bien accrochées, recule la tête, plisse les paupières, secoue la tête, repose poignet, montre, avant-bras et coude sur la

table, ouvre grands les yeux, secoue la tête et dans une détente soudaine :

– Ton ami n'est pas là.

Je ne sais pas si je l'écoute. Le couple à ma gauche parle avec conviction du dernier documentaire d'un jeune cinéaste japonais et de la qualité du bœuf. De temps en temps, la femme ajoute : Caramba, reste assis, Caramba, je te parle. Le bel homme dans l'angle explique à son compagnon son statut d'ex-secrétaire d'État, et pourquoi il se souhaite de vivre encore un peu. Un temps. L'autre en profite pour ouvrir une parenthèse sur la qualité du bœuf et la fermer sur le rapport qualité-prix du bœuf. Les trois vieilles sœurs ou camarades de lit d'hôpital en sortie hebdomadaire s'échangent phlébite, saturnisme, pleurésie, s'échangent des claquements de langue sur la qualité du bœuf, et retour au couple à ma gauche : L'homme disant quoi, quoi, quoi, une toux dotée d'accents toniques, et la femme lui déclarant, lui répétant : C'est un gentil garçon pour qui j'ai eu beaucoup, un gentil garçon pour qui j'ai eu beaucoup de peine la première fois que je l'ai rencontré et je suis bien contente aujourd'hui, je suis bien contente que sa nervosité l'ait quitté, Caramba, reste assis, Caramba, je te parle. Elle a envoyé un grand coup du plat de la main sous la table et le chien a poussé un aboiement. Ce à quoi elle a répondu : Toi, tu vas retourner chez Jean Lanoix. L'homme en face d'elle refaisant quoi, quoi, quoi, et l'une des vieilles dit : Morte, bien morte, morte en

personne. Et le bel homme dans l'angle, l'ex-secrétaire d'État, qui soudain n'en peut plus, qui le fait savoir, peut-être sans avoir voulu le dire si clairement, parce que la voix est celle des confidences qu'on se fait seul au miroir (ces phrases entièrement dans le souffle, un élan réprimé, une voix basse mais poussée comme une charge, face contre ciel) : Je n'en peux plus, ça lui échappe, sa voix lui échappe et, même sans crier, c'est comme s'il avait parlé trop fort, ou trop parlé. Quelque chose, non pas dans le volume de la voix mais dans l'amplitude du propos, a sonné l'alerte. Tous les regards se sont fixés sur lui (comme pour mesurer l'ampleur des dégâts), son compagnon fait tourner à toute vitesse ses yeux dans leurs orbites, une surprise qu'on dirait mimée, minable protestation de celui qui s'est senti collectivement désigné à la punition pour avoir ennuyé son prochain, et brisé de proche en proche cette harmonie qui ne repose que sur l'obligation de ne pas sortir de sa bulle, de ne pas l'élargir au-delà des espaces neutres entre chaises et tables, sauf pour une raison aussi impérieuse que la circulation du sel et du poivre.

Urbain Mango reparle de préparatifs, de mise au clair, d'itinéraire, de contacts. Et puis :

– Ton ami n'est pas là.

Je m'en tiens au remâchement du bol alimentaire.

– Ton ami n'est pas là.

Johnny-Quinquelibas avait promis de venir. J'avais

besoin de le voir, de l'entendre maudire une fois de plus le pays. Où il n'avait pourtant pas arrêté de retourner pendant les années de fracas. Comme s'il ne pouvait pas continuer à parcourir le monde sans repasser par là, un point zéro à partir duquel ses pérégrinations passées et futures dessinaient une perspective, se justifiaient à ses yeux. Ou comme on va rechercher impérativement, à date fixe, l'antidote d'un poison lent.

Je remâche des haricots rouges mous, désespérant de jamais les rendre assez liquides pour les confondre avec un demi-verre de rhum cru. D'où mon état honteux et silencieux pendant qu'Urbain Mango parle, parle comme je bois pour fluidifier mon corps. Et je ne peux pas dire qu'il me parle à moi : ma présence ne sert qu'à orienter sa voix, sa voix, sa voix, sa voix qui ricoche contre les parois de mon oreille avant de lui revenir comme un sonar, lui rapportant poliment la preuve qu'il ne parle pas seul. Et son regard me rend transparent, me donne envie de me retourner pour m'assurer qu'il ne s'adresse pas à quelqu'un d'autre derrière moi. Et cette crispation dans ma nuque, qui accentue la raideur de mon cou, doit renvoyer l'image d'une phénoménale concentration et encourager Urbain Mango à écouler sa parole.

Jusqu'au moment où il fait glisser obliquement son épaule gauche vers la gauche. Long balancement du torse.

- Ils ont envoyé Yvon Renier en Polynésie.
- C'est qui, Yvon Renier ?

– Un musicien, je crois. Du genre connu, je crois. Ils ont envoyé Yvon Renier en Polynésie.

– Qui, ils ?

– Yvon Renier ou René Sauvignon, quel intérêt ?

Il a fait glisser son épaule gauche, de plus en plus vers la gauche, de plus en plus vers son sac coincé sous la table, farfouillant, se redressant, puis y retournant, à l'oblique, fouaillant, dérangeant son sac, menaçant son sac, se redressant soudain, brandissant à bout de bras la honte, j'appelle ça.

– La honte, j'appelle ça.

Et la honte s'est étalée sur la table, de gauche à droite les magazines Voyage Voyage, Homme libre, Crocodile Rock... Un coup sourd du plat de la main sur la table et les haricots rouges mous se sont mis à trembler dans leur sauce.

– Avec nous, quand Périple Magazine prendra réellement les choses en main, on en aura fini avec l'exotisme flambant version René Sauvignon, ce zéro qualifié de René Sauvignon qui signe R.S. dans Crocodile Rock pour répéter comme cet ébaubi d'Yvon Renier que Marlon Brando acheta l'atoll de Tetiaroa aux héritiers du dentiste de Sa Majesté Pomaré.

Et les haricots rouges mous tremblant dans leur sauce.

Nouveau coup d'épaule vers la gauche, une main sous la table, l'autre main réajustant les bretelles, gauche

droite, faisant contrepoids dans ce mouvement symétrique qui laisse croire que les extrémités supérieures du tronc sont, comme sur une balance romaine, reliées par un fléau. La main gauche a surgi à nouveau de dessous la table sans trop de brusquerie, serrant le numéro de Périple Magazine.

L'index curseur d'Urbain Mango s'est mis en mouvement, parcourant les lignes et les colonnes, s'excitant au rythme de la voix.

Et les haricots.

C'est écrit. C'est dans Périple Magazine. En quatre paragraphes.

Un paragraphe pour les Américains rigolards qui sont allés passer une nuit dans un goulag abandonné, se rêvant dans la peau quotidienne d'un quelconque Ivan Denissovitch, comme des adolescents s'offrant une nuit à thème, une nuit d'insomnie joyeuse dans une maison hantée, se couvrent de pagnes blancs pour imiter le lamento des fantômes.

Un paragraphe pour la visite des bidonvilles de Soweto par des touristes japonais qu'on imagine filmant dans un gymnase des apprentis poids lourd tapant dans le sac de sable, tapant dans le mur, tapant sans simuler dans d'authentiques panses, visant le foie. On imagine la voix du guide présentant cette paire de gants qui a quatre-vingts ans d'âge : elle a appartenu à Mandela jeune, à l'époque où il s'entraînait ici, rêvant de ceinture dorée version

World Boxing Association. La voix du guide passant sans transition à autre chose, passant du mielleux au rauque râpé pour faire tomber goutte à goutte des chiffres d'affaires courantes : deux meurtres, trois cambriolages, cent vingt viols par heure. Et les visiteurs frémissant, émus d'être là où tout peut arriver, frémissant mais un peu rassurés à l'idée que le guide n'est autre que le caïd local, sous contrat avec l'agence. Les visiteurs espérant quand même tomber sur une petite bagarre en sortant. Et on les ferait courir vers le bus. Et ils aimeraient la bousculade. Et ils aimeraient la bagarre vue du bus. Et ils aimeraient le démarrage en trombe au moment où un projectile grifferait le pare-brise. Et ils aimeraient ce moment où ils se serreraient les uns contre les autres. Ils aimeraient beaucoup raconter ça...

Un paragraphe pour le joyeux Patrick Kirkpatrick, jeune cadre new-yorkais qui, après avoir tapé sur des tambours indiens dans le Nevada pour réveiller sa mémoire cosmique, participé à des séances de rugissement collectif pour dynamiser sa virilité lyrique, s'est senti enfin prêt à partir pour le Zaïre avec une dizaine de supertypes gonflés et suivre un entraînement à la survie dans une banlieue de Kinshasa dont il avait oublié le nom, mais non la devise collective qu'il avait courageusement appliquée une semaine durant : Que chacun se débrouille en temps de paix.

Urbain Mango lit, relit, parle et rêve d'aller plus loin,

rêve d'un empire, un vaste réseau de villes damnées, où la visite de l'enfer serait le dernier chic. Il imagine une bourse aux frissons où l'on anticiperait sur les catastrophes, où, dès les premiers frémissements au Congo, on lancerait une opération promotion avec l'inévitable rapatriement gratuit de ressortissants étrangers.

Il imagine une armée de prospecteurs qui dessinerait par quatre gradations de rouge la nouvelle géographie du tourisme trash : force 1, force 2, force 3, force 4.

Urbain Mango disparaît derrière son index qui grossit comme un doigt de dieu, traçant dans le vide les plans d'un monde hors du monde. Son index poursuit son sautaillement au-delà de la dernière page du magazine, indiquant à présent des directions, des points stratégiques sur une carte imaginaire. Et le vide se remplit d'audacieux Japonais, d'Américains rigolards, de milliers de clones du joyeux Patrick Kirkpatrick...

– Tu ne peux pas savoir le nombre d'anciens combattants, de soldats de fortune, de démobilisés sur pied, de mercenaires en vadrouille, de pourfendeurs d'abdomen, qui vont chercher la bagarre gratuite dans la banlieue de Nairobi : force 4.

La parole d'Urbain Mango n'a rien d'une bouffée délirante. Rien à voir avec aucun des soliloques répertoriés dans les bibles psychiatriques, le soliloque des allumés d'hôpital bramant des vers incontinents, le côlon farci d'une inquiétude gigogne.

Il parle comme s'il était au téléphone avec un interlocuteur qui, pour toute réponse se contenterait de réclamer : Encore un mot. Encore un mot. Et Urbain Mango enchaîne. De sorte que j'en viens à m'imaginer à la place de cet interlocuteur, à m'imaginer comme une machine nouvelle, un téléphone sophistiqué avec – encore un mot – phrase intégrée pour relancer le locuteur, un machin à écouter parler, et interactif, avec rires, onomatopées et interjections préenregistrés, un traficotis sadique dont jouit Urbain Mango qui dégorge de proverbiales locutions.

– Ex Africa semper aliquid novi. De l'Afrique toujours surgit le nouveau. C'est un vieux proverbe dogon traduit par Amadou. Encore un mot : Nous ne vendrons ni les ruines récentes de villes miracles et de cités champignons, ni les ruines anciennes du Monomotapa. Nous vendrons un sol plat, délesté de son sous-sol, une terre sans manganèse, sans uranium, sans diamant, sans or, sans pétrole, sans phosphate. Nous vendrons la vie, celle qui fait halte, halte à chaque pas que l'on tente, celle sur laquelle on ne peut pas fermer les yeux, sinon ça pique. Celle qu'on peut sentir comme la fange en crue monter le long de ses jambes. Et pour vendre ça, il faut le style. Et c'est là que nous intervenons. Nous inventerons la parole qui vend, le style, le grand style qui fera vendre la terre crotteuse, le ciel empoussiéré, la mer déjetée, sans doux roucoulement de vagues mais avec des cacas

cailloux, des pays entiers qui n'ont jamais été riches en fruits. Ces fruits qu'on photographie toujours à proximité de femmes au sourire enfiévré, des fruits comme de grosses perles sur la poitrine de filles à sourire qui vendent des circuits pacifiques et villageois sur le papier lustré de magazines gratuits...

Et d'abord je me demande : A parler ainsi, qui cherche-t-il à rassurer ? Dans l'entortillement de ses mots, l'un annonçant l'entrée de l'autre, prenant le temps de s'attendre, de se mettre en accord pour avancer en phrases groupées, il y a comme une dissimulation dans leur profusion même, une recherche de raccourci, un désir de mensonge salubre, un simple jeu de mots qui entretient dans sa luxuriance touffue la promesse d'une clarté qui tarde à venir. De sorte que je me demande : A parler ainsi, que cherche-t-il à cacher ? Et moi qui me raidis de plus en plus avec cette folle envie de me retourner mais, cette fois-ci, je n' imagine plus un interlocuteur secret derrière moi. J' imagine un écran que fixerait son regard à travers moi, et ce que je prends pour sa conversation ne serait que la bande-son d'un film, provenant de haut-parleurs dissimulés au plafond. Et ses lèvres à lui, Urbain Mango, bougeant en play-back sur des images sous-titrées pour malentendant, qu'il serait seul à voir. Moi qui me demande pourquoi il cherche tant à parler alors que ses lèvres et sa langue sapent les mots plus qu'elles ne les prononcent – ce précipité tremblé de la

voix, cette mastication de la langue, une tentation visible de rentrer les mots dans sa gorge, comme s'il parlait par la force des choses. Un trifouillis de sons mis en mouvement à l'infini, sans qu'aucune ouïe au monde soit capable de faire suffisamment obstacle pour retenir un mot au passage. Et moi qui lutte pour parfaire mon rôle, concentré, pour garder l'écoute, et qui ne garde en réalité qu'une empreinte vocale, mince éraflure à l'oreille interne, petit tracé laissé en pointillé par la déperdition d'énergie d'un mot qui ricoche et tinte.

Le bel homme dans l'angle, à son compagnon : Pendant deux ans j'ai été secrétaire d'État dans mon pays. Pendant deux ans. Et j'ai été chassé. Et je te jure que je n'ai jamais reçu personne à l'heure de l'apéro. Je veux dire pas un seul général.

La première vieille : Mononucléose.

La deuxième vieille : Hématie.

La troisième vieille : J'ai une amie qui s'est retrouvée dans la même situation que moi. Elle n'a pas eu la même chose que moi. Mais n'empêche, elle s'est retrouvée dans la même situation que moi.

Le compagnon de l'ex-secrétaire d'État : Ce type, tu peux me croire, c'est de la fiction à 50%. Le reste, c'est de la fumée.

L'ex-secrétaire d'État pendant deux ans dans son pays : Il a laissé une œuvre importante qui ne lui survivra pas.

La dame (levant le doigt au-dessus de la table comme si le chien caché en dessous pouvait voir à travers le bois et la nappe en papier, et interpréter la menace. Un temps de silence collectif inopiné. Un ange passe au même moment où tout le monde sourit. Un ange probablement avec une aile de bois, qui n'en finit pas de passer. Puis, soudain) : Caramba, toi, tu vas retourner chez Jean Lanoix.

Encore un mot et Urbain Mango s'est levé :

– Le style, ça se fabrique. Le talent, c'est des foutaises. Définition du style selon un vieux proverbe masai : Aussi folle que soit la bête, qui sait la débiter saura la vendre.

Hé, Urbain Mango, tu faisais ta crise, dira plus tard le patron ; ton malin, dira la serveuse ; ton intéressant, dira un habitué ; ton jeté obsessionnel, dira quelqu'un, celui qui appelle les flics, et il dit distinctement au téléphone : Oui, genre jeté obsessionnel... Tu étais encore là quand les flics sont arrivés, et tu arpentais les espaces limites entre chaises et tables, répétant que le style, c'est l'essentiel qui, selon le dicton touareg traduit par Saint-Exupéry, ne se voit pas avec les yeux...

Tu hurlais tout ça dans le silence médusé du couple à notre gauche qui, tout à l'heure, parlait avec conviction du dernier film du plus jeune des cinéastes japonais et coréens confondus ; et les trois vieilles que tu as coupées au milieu de considérations bravaches et érudites sur la

goutte héréditaire, la phlébite, le saturnisme, la pleurésie et – moins grave – la colopathie fonctionnelle, te regardaient, bavant de pitié pavlovienne à chacun des petits cris que ton spectacle faisait gicler de leur ventre d’antiques mères. Dans l’angle près de la porte, l’ex-secrétaire d’État et son compagnon tentaient de t’ignorer en rendant plus précieuse leur conversation, criant de concert des choses intimes qui prenaient des allures d’insultes tandis qu’ils se les lançaient par-dessus tes hurlements. Jusqu’au moment où, excédé, l’un d’eux a appelé la police et la police a dit dehors et le chien de la dame au cinéaste coréen a fait Caramba de dessous la table et j’ai dit stop danger et nous nous sommes retrouvés sur le trottoir, toi tombant, toi assis, chantant :

Là où vous aurez laissé derrière vous
votre frigidaire
votre moule à gaufre
votre dunlopillo
votre aspirateur pour bouffer les odeurs...
Laissez surgir la bête en vous
Osez être le métèque frondeur là où on vous
attend le moins. Partez avec « Périple Magazine »,
le seul vrai guide du voyage insolite, choc, hard,
extrême et trash.

Toi assis, murmurant :

– ... Où votre consulat est aux abonnés absents, où
les femmes pissent des larmes de sainte vache, debout sur
les trottoirs, où la vie vaut 10 dollars, où vous aurez oublié

votre habituelle réduction de 1 franc sur l'eau de Javel durant l'opération saisonnière « Dégustez l'Europe en 12 jours », où vous vous nourrirez d'un brouet amer et de biscuits de manioc sous le regard blet d'enfants belliqueux, où le charcutier alcoolique est un médecin qui a acheté son diplôme à la foire aux faux, où le flic se bagarre avec le truand qui rechigne à lui payer la location de l'uniforme...

Toi assis sur le trottoir, murmurant :

– Il n'est pas venu, ton ami.

Un bruit de moteur. Urbain Mango qui actionne son bras, s'éventant avec ses magazines en criant Taxi d'une voix de gros chanteur. Se tournant vers moi, en réalité dirigeant vers moi cette même voix, avec le même ton, comme s'il criait encore Taxi. Sauf qu'il a dit :

– Quoi ? Qu'est-ce que tu racontes ?

– J'ai dit : A demain...

– A demain, dit-il au chauffeur en ouvrant la portière.

Ce grouillement de pinces dans mon estomac me fait tanguer comme si j'avais trop bu. Je marche en tapant du pied, jerk-jerk-jerk pour m'empêcher de tomber, jerk-jerk-jerk pour porter le poids de mes os jusqu'au huitième étage. D'où scène de la vie parisienne, modèle prometteur : Des lutins affairés sur des échelles à la devanture et sur le toit du magasin d'en face installent de grands panneaux figurant de longues jambes de femmes assises en amazone sur des frigos, des femmes aux chevilles ouvragées caressant du pied une tondeuse à

gazon, une portée de chiots jouant avec une grosse boîte sur laquelle est dessinée une portée de chiots jouant avec une grosse boîte sur laquelle... Un cochon rose souriant à ses propres côtelettes, une perceuse électrique avec un habillage de vamp terroriste... Et l'enseigne lumineuse rouge clignotant PRIX CASSES PRIX CASSES PRIX CASSES PRIX

Allô, Johnny-Quinquelibà. Encéphalogramme plat d'un répondeur sans message. Bip, Johnny-Quinquelibà tu n'es pas venu. Si tu es là, décroche. Si tu n'es pas là, rappelle. Tu me dois toujours dix verres de rhum, moins les six que je te dois. Quand est-ce qu'on se voit ? Je raccroche.

III

La nef des fous (détail)

Si tu es là, décroche. Si tu n'es pas là, rappelle. Trois jours après le dîner aux haricots tremblants, après l'esclandre à la brasserie de la Brèche aux Lions, après que les rires menaçants des policiers se sont éteints, les policiers à deux doigts de la palpation intime mais hésitant au dernier moment parce que ce chien Caramba à la fois excité et amusé par l'agitation essayait d'en placer une, genre Faudra passer sur mon corps acrobate (les quatre fers en l'air, le numéro savant sur deux pattes de devant, le numéro savant sur le museau puis le roulé boulé devant la maréchaussée), un solo d'expression physique entre l'improvisation libre d'Urbain Mango, les mots d'esprit convenus des policiers, le désespoir muet de sa maîtresse, doigt tendu, ne signifiant plus la menace mais son exécution, le doigt déjà prêt à appuyer sur la sonnette marquée Jean Lanoix, dresseur psychologue canin et chevalin... trois jours après que le taxi d'Urbain Mango a

disparu dans le tournant avec la silhouette de ses bras mécaniques se découpant sur le pare-brise au moment où l'auto a tourné à gauche dans la montée, semblant décoller un instant pour percuter le petit pont avant de plonger subitement en dessous, après qu'Edgar Fall, malgré l'hallali de ses articulations, a réussi à danser jusqu'au huitième grenier de son immeuble dont l'ascenseur s'arrête au septième... Trois jours après :

Allô, Johnny-Quinquelibà... Si tu es là, décroche. Si tu n'es pas là, rappelle.

Tu ne te demanderas pas pourquoi Edgar Fall t'appelle pour la centième fois à cinq heures du matin. C'est devenu habituel. Quand est-ce qu'on se voit ? La phrase aussi est devenue habituelle. Juste après le bonjour. Précédant les longues minutes d'une conversation (si l'on peut appeler conversation ce jeu dont la règle veut que celui des deux qui appelle monologue à l'envi, convaincu de l'écoute attentive de l'autre, une écoute chronométrée et tarifée à un verre de rhum les cinq minutes), une conversation qui n'en finit plus depuis la première rencontre. Dans cette même brasserie de la Brèche aux Lions où tu exposais tes photos. Une série de gros plans : la racine d'un cou et l'esquisse des clavicules en saillie sous la peau des épaules. Et des lettres qui sautaient au visage sans prévenir : TRAITRE A... sur des carrés de poitrine cloués aux murs du premier étage de la brasserie sélectionnée par la Ville de Paris pour le festival

Impressions d'Afrique. Une série de gros plans – surface granitique ou fraction de terre après fumage ? Un précipité de petits points brunâtres sur fond sombre. Et soudain, avec une netteté inattendue, on distinguait le grain de la peau du grain du papier, la racine d'un cou et l'esquisse des clavicules. Et les lettres qui sautaient : TRAITRE A... et tant pis pour la suite de l'inscription. C'étaient des sillons tracés au couteau dans la chair vive. Aucun visage.

Edgar Fall n'avait jamais avoué à Johnny-Quinquelibas que, la veille de leur rencontre, il l'avait vu à la télévision et qu'il avait reconnu ce visage en voyant l'homme descendre l'escalier blanc avec clignotis clignotant à l'énoncé de son nom, Johnny-Quinquelibas qui nous vient d'un pays qui, d'un pays que, d'un pays où malheureusement. La voix du présentateur costumé style l'été sera chaud se mourant dans une explosion de hurra et gloire à toi, et toi, Johnny-Quinquelibas conduisant ta carcasse amaigrie d'une arête à une autre arête de chaque marche de l'escalier, et le présentateur trouvant le temps long, se rapprochant tout sautillant, tout dandinant, tout son content Mon invité, Mon invité, d'un pays que, d'un pays qui, d'un pays malheureusement où, tout son content, si troublant sur la crête de son trémolo D'un pays ouille, inquiet de ta lenteur, du temps de parole qui passait, du temps qu'il restait à gagner et qu'il fallait sûrement gagner et qu'il avait enfin gagné en se hissant à hauteur de tes aisselles d'un jet prompt (son style inimitable : le jet

prompt), en t'attrapant par le bras dans ce mouvement qui aurait été affectueux s'il avait été ton ami ou ton homéopathe mais là, quelque chose dans cette familiarité huilée avait rendu le geste menaçant, quelque chose qui pourrait faire dire, malencontreusement, qu'il se préparait à te faire léviter en vitesse jusqu'au fauteuil rouge.

Bonsoir, avait dit Johnny-Quinquelibà au moment où le présentateur s'y attendait le moins. Surprise donc. Surprise enregistrée : il s'était précipité sur le bonsoir, avait dit bonsoir trois fois et trois fois plus fort comme s'il sonnait une cloche, comme s'il traduisait le salut à un aréopage d'Aztèques sourdingues, alertant la première caméra d'un unique jet prompt du regard (son style in), alertant la deuxième caméra du coin de la bouche – ce sourire à ne pas rater et qui tutoierait une régente Mon invité, Mon invité et ouste le visage de l'invité. Le réalisateur venait de remarquer les chaussures – Johnny-Quinquelibà en équilibre sur la pointe de ses chaussures glissant sur les arêtes des marches –, les dernières. Et ceux qui venaient de prendre l'émission en cours avaient dû se méprendre sur le compte de l'invité en le voyant ainsi avancer, pressé par le présentateur, épaulé par lui, pendant que le bout des chaussures renâclait au toucher du sol, tout en encourageant le reste du pied à se lancer, ceux qui venaient de se brancher sur l'émission avaient dû prendre l'invité pour un géant des claquettes accidentellement décati et dévoré par une phobie aiguë des planches...

On attendait les images que le présentateur ne cessait d'annoncer à grande vitesse. Que le réalisateur ne retrouvait pas. Seul le visage de Johnny-Quinquelibab occupait l'écran. C'était son regard, ses yeux ouverts et pleins de lui-même qu'il commentait, ses yeux agrandis aux dimensions de l'écran, l'écran repoussant soudain les yeux, puis les rétrécissant, les enfonçant dans la tête elle-même agrandie, la tête se cognant aux quatre angles de l'écran pendant que la bouche luttait pour se maintenir au-dessus de la ligne à partir de laquelle le regard du téléspectateur s'égarait sur le plancher, s'enfonçait dans la moquette, poils hérissés du huitième grenier. Se débattant, la tête chauve ronde, se débrouillant comme il fallait pour se masquer dans le carré obligatoire de l'écran, se fatiguant comme pour se maintenir à flot. Les yeux restés les mêmes. Comme si le temps n'avait passé qu'une certaine seconde, et non pas cent mille ans, ou tout simplement vingt ans. Et Edgar Fall, incrédule, revivait cette autre scène datant de l'époque où, adolescent, peut-être vingt ans plus tôt, peut-être plus, il habitait avec sa mère cette villa du Quartier Nord que M. Halo leur avait louée : M. Halo débarquant avec un autre monsieur à la maison, un inconnu, la mère faisant comme toujours quand les hommes arrivaient à la maison, la mère habituée à cela, habituée aux inconnus, habituée à ce que tous les hommes soient des inconnus de naissance, ceux qu'elle avait croisés à l'âge de seize ans dans ces gargotes le long

du parcours du chemin de fer, ceux qu'elle croisera plus tard dans des réceptions somptueuses, lorsque, de chanteuse de gargote elle sera devenue chanteuse radiophonique sous la protection de M. Halo – ce qui la changeait des cheminots, des camionneurs, des saisonniers et des mineurs loin de chez eux, des bandits cachés –, tous les hommes sont restés pour elle des inconnus, définitivement (sauf peut-être l'homme qui lui avait fait le premier enfant mort et qui avait disparu longtemps après la naissance du second), qui qu'ils soient, tous avec les mêmes gestes, qui qu'ils soient, ils allongent leur bras, ouvrent la main puis la resserrent sur un poignet de femme, comme si les bras des femmes n'étaient faits que pour ça : la saisie du poignet sans préavis. Il n'y avait pas que le poignet, mais aussi les joues, la taille, les chevilles, le ventre pour s'y caler, les cuisses pour y glisser. C'est à croire que les femmes ne savaient pas qu'elles avaient poignets, joues, taille, chevilles, ventre, cuisses, sexe avant d'avoir bien compris comment bougeaient les regards d'hommes, avant d'avoir appris les hommes. Tous ces hommes qui n'avaient jamais rien fait d'autre que découper, tous ces regards d'hommes sectionnant les corps de femmes à leur mesure. Tous ces inconnus, disait la mère ; ces hommes dont même la galanterie était de la boucherie fine, disait la petite tante.

La mère faisant comme d'habitude à chaque débarquement de M. Halo avec sa troupe d'invités, amis,

alliés, parents, relations d'affaires, toujours des hommes, la mère sachant faire avec ces inconnus-là : l'honneur qu'il fallait, la consolation à propos, la flatterie in extremis, les taquinant vers la fin de la soirée, faisant la délicate pour finir, prenant cette petite voix de derrière la nuque qui lui servait à bien se déguiser, une voix qui n'avait rien à voir avec celle qui faisait frémir les auditeurs de ses chansons radiogéniques à l'heure de la sieste. Une petite voix qui lui servait à réciter : Se réaliser, se réaliser. Cette petite voix qu'elle savait doser dans les joues. Cette voix certaines nuits quand M. Halo venait à la maison, tranquille, M. Tranquille avec d'autres MM. Tranquille. Cette voix arrivait jusqu'à Edgar Fall couché dans son lit, traversant les portes closes, se défroissant dans les rideaux, chaque petit coin de la maison se la renvoyait jusqu'à ses oreilles, une voix comme celle d'une autre, une voix friable, vibrato cassé, comme si la mère mettait sa voix réelle en veilleuse et mettait ainsi en veilleuse également la femme qu'elle était, qu'elle voudrait être, qu'elle voudrait mettre à l'abri, momentanément. Comme on envoie un enfant jouer dehors.

Un jour, contrairement à son habitude, M. Halo n'eut qu'un seul invité. Et l'homme qui l'accompagnait n'avait pas la même assurance que les autres. Il regardait partout autour de lui, comme s'il flairait un piège ou tout simplement s'émerveillait timidement d'on ne savait quoi. Cet inconnu parmi tant d'autres avec qui M. Halo était

venu à la maison, Edgar Fall venait de le reconnaître après toutes ces années à une émission d'info-divertissement, ce Johnny-Quinquelibà qui nous revenait de New York où il était allé chercher un grand prix de photographie, Johnny-Quinquelibà qui avait accepté de parrainer le festival Impressions d'Afrique, Johnny-Quinquelibà venu présenter son exposition de photos à la brasserie de la Brèche aux Lions, des photos ramenées de ce pays qui, de ce pays que, de ce pays malheureusement où et, quand le lendemain Edgar Fall le croisera au vernissage, il lui rappellera ce souvenir de façon si maladroite et si confuse qu'il lui répondra : Vous vous trompez sûrement. Il se souvenait pourtant de tout : l'empressement de M. Halo à faire essayer à son invité tantôt une veste, tantôt un pantalon, une cravate, à lui sourire dans le miroir jusqu'à l'heure de manger, l'encourageant à reprendre du poisson fumé, le plaisantant, lui donnant des tapes sur l'épaule Un grand jour pour toi, disait-il. Un jour de grâce, disait-il, quand il lui souriait dans le miroir pendant que l'homme tentait de nouer la cravate de toutes ses mains branlantes. Et lui, le tapotant des épaules aux fesses, le tapotant en remontant jusqu'au cou : Quelqu'un t'attend dehors, quelqu'un t'attend sûrement demain, une femme, non ? Une famille peut-être, non ? Ne réponds pas, je devine. C'est mon métier d'en savoir un bout.

Et l'homme clignotait un sourire. Non : une fuite des lèvres vers l'avant. C'est-à-dire que ses lèvres esquivaient

soudain une morsure des canines, et M. Halo lui disait qu'il partageait sa grande joie. L'homme enchaînait sur une phrase qu'il ne cessait de répéter : Tout à l'heure dans la voiture... Mon Dieu, comme la plage a changé. Si bien que la mère lui avait demandé : Vous avez été absent longtemps ? Et M. Halo avait répondu à sa place, hors de propos, quelque chose de roboratif sur la grande vie qui attend toujours les audacieux, quelque chose sur la fatigue, sur la presse, sur la garantie de sécurité, sur le sommeil des bienheureux, sur les lendemains matin, les conférences de presse, les voitures, les voyages, les costumes qui lui allaient bien, qui feraient l'affaire et puis qu'il fallait se coucher tôt. Vous apprécierez l'hospitalité de Madame. Et la mère s'était un instant perdue dans sa respiration, ce qui avait toujours pour effet de la faire se tortiller, avait pris appui sur sa petite voix de derrière la nuque, celle qui lui servait à bien se déguiser face aux hommes : Venez, je vais vous montrer... Se tournant vers le fils : Tu vas te coucher... L'appelant non plus par le prénom de l'aîné, celui qui est né un dimanche et qui est mort de typhus et autres complications inconnues, l'appelant Monp'tit. Se tournant vers M. Halo : A demain... Se tournant vers l'invité : Vous pouvez enlever vos chaussures.

Cette manie, cette maladie comme disait la petite tante improvisée du côté du père (du côté du père tout était à inventer), cette manie de confisquer, de cacher les chaussures des hommes dans les coins de la maison et de

s'amuser le lendemain du spectacle de leur embarras : Ces hommes allant et venant dans la maison, M. Halo regardant fébrilement sous les tables, M. le Conseiller à quatre pattes sur le carrelage, M. le Directeur couché à même le sol et furetant sous le lit, M. l'Adjoint essayant jusqu'au bout de garder un peu de l'assurance qu'il avait la veille quand il tendait le bras pour saisir la mère au poignet, tous perdant de l'assurance au fur et à mesure qu'ils s'inquiétaient du temps qu'ils étaient en train de perdre, du rendez-vous manqué qui menaçait leur réputation d'hommes consciencieux, la perdant au fur et à mesure qu'ils s'aplatissaient, s'accroupissaient, énervés, faisaient claquer les grands tiroirs du bas des placards, soudain d'une grande délicatesse pour eux-mêmes. La mère posant sur eux le regard qui les forçait à lire enfin dans ses yeux comme ils lui étaient inconnus. Peut-être ne supportait-elle tous ces hommes, M. Halo et ses amis et les autres (sauf peut-être l'homme qui lui avait fait le premier enfant mort et qui avait disparu à la naissance du second), que pour ces moments de dérisoire satisfaction. Peut-être éprouvait-elle enfin du plaisir à les voir partir pieds nus, se dépêchant jusqu'à leur voiture ou donnant une pièce à un enfant : Petit, va jusqu'à la grande route, fais-moi venir un taxi, pendant qu'ils fabriquaient un mensonge sous forme de blague à raconter à leurs épouses. (De sorte que le jour où le télégramme avait dit MERE DECEDEE STOP c'est à la collection de chaussures,

orpheline à présent, qu'Edgar Fall avait d'abord pensé, si on peut appeler collection cette accumulation d'objets sans passion.)

Ce n'était pas une passion, disait la petite tante du côté du père, cette maladie. Peut-être avait-elle aussi raison de dire maladie pour souligner ce qu'il y avait de dérangé dans ce besoin subsidiaire de toujours vouloir garder quelque chose après, un fétiche qui la protège d'un étrange sentiment de mort postcopulatoire qu'elle n'était peut-être pas seule d'entre toutes les femmes à ressentir.

Vous pouvez enlever vos chaussures, et M. Halo, connaissant le piège, avait lui-même ramassé les chaussures de l'inconnu pour les mettre en lieu sûr. L'inconnu souriant comme on essaie de se faire pardonner quelque gaucherie, redisant : Mon Dieu, tout à l'heure dans la voiture... Comme la plage a changé. La mère : Vous avez dû être longtemps absent. Cette fois-ci, ce n'était plus une question. Et l'homme n'avait rien dit. Et Edgar Fall ne l'avait plus revu jusqu'à ce jour où, à Paris, l'inconnu, souriant sur une chaîne de télévision, parlait du festival Impressions d'Afrique, parlait de sa prochaine exposition...

Il s'était rendu au vernissage à la brasserie de la Brèche aux Lions.

Johnny-Quinquelibà lui avait dit sa confusion de rencontrer quelqu'un du pays. Et il avait eu ce regard chagrin de bigot pour ajouter : Deux personnes du pays

qui se rencontrent auraient forcément quelque chose à se pardonner l'un à l'autre, il faudrait commencer par là, par s'accorder un crédit mutuel de pardon, on ne sait jamais. C'était une forme de salutation. Cette phrase portait l'usure d'une formule de présentation qui avait déjà beaucoup servi. Johnny-Quinquelibà la répétait en faisant dans le même élan oui oui de la tête comme si la réaction attendue était un non ! ! ! exagérément gentil, exagérément incrédule, un non ! ! ! presque hilare, auquel ce hochement de tête voulait couper court. Ce demi-mot de passe, mi-proverbe, mi-citation célèbre sortie d'un film, comme un billet coupé en deux dont Johnny-Quinquelibà feignait probablement de croire l'autre moitié dans la main ou dans la poche d'Edgar Fall, il le répétait, le faisait sonner avec une satisfaction flambant neuve, contentement de jeune comédien qui se sait dans le ton et le registre, et qui s'étonne du silence général. Celui de la salle qui ne semble pas disposée à rire et celui de son partenaire de scène qui doute de la bonne réplique : Je crois vous avoir déjà vu, il y a longtemps, au pays... Johnny-Quinquelibà a répondu : Nous n'aurions pas pu nous rencontrer là-bas. J'ai été longtemps à Tapiokaville. On ne rencontre personne à Tapiokaville. Vous vous trompez sûrement.

Edgar Fall doutant soudain des images qui lui avaient traversé l'esprit : la mère demandant à cet homme d'enlever ses chaussures : Vous avez été longtemps

absent ? Et M. Halo prenant les choses à sa manière, c'est-à-dire répondant à sa place et répondant à côté : Félicitations et jour de grâce. Et lui, Johnny-Quinquelibà répétant : Mon Dieu la plage, comme elle a changé. Et s'il s'était avisé de dire comme il le fait aujourd'hui : j'ai été longtemps à Tapiokaville, la mère aurait sans doute éclaté de rire ! Tapiokaville n'existe pas, et M. Halo aurait ri aussi : Tapiokaville n'existe pas, j'aurais peut-être ri, moi aussi, parce qu'il faut toujours faire comme M. Halo, Tapiokaville n'existe pas ! En me raclant la gorge pour reproduire sa voix poitrinaire. Et s'il s'était avisé de raconter ça à haute voix sur la place publique en ces temps-là, les gens auraient ri très fort : Tapiokaville, pas plus que le Général Tapioka, n'a jamais existé. Parce qu'il fallait rire comme rit la Commission, un type important qui signait la Commission dans le journal pour dire Considérant que. Il n'y avait aucune geôle secrète nulle part sur le territoire Considérant que l'armée n'avait pas dans ses effectifs un général portant le ridicule sobriquet de Tapioka Considérant que l'armée n'était pas un ramassis de rigolos Considérant que si un officier plaisantin s'était avisé de prendre Général Tapioka comme nom de guerre il aurait été rappelé à l'ordre depuis longtemps, la Commission trouvait judicieux de donner son aval au projet de loi visant à combattre toute conception, mise en forme et propagation de fausses informations sur quelque support que ce soit, loi aux

termes de laquelle toute personne jugée coupable d'alimenter la rumeur se verrait mise en demeure d'accepter une invitation à la visite guidée de tous les centres d'incarcération existant réellement sur le territoire...

Allô Johnny-Quinquelibà. Bip, tu n'es pas venu. Tu n'as pas rappelé. Si tu es là, décroche. Si tu n'es pas là, rappelle. Tu me dois toujours dix verres de rhum, moins les six que je te dois. Quand est-ce qu'on se voit ?

Regard d'Edgar Fall faisant le tour de la pièce : des piles de journaux, revues et magazines rangés par tas inégaux, certains attachés à l'aide d'une cordelette, ou d'un foulard, ou d'une vieille cravate, puis la table à écrire, les livres, les livres. Et, toujours posés en évidence dans le coin droit de la table, les grands cahiers d'où jaillira un jour une série d'essais fantastiques. L'autre grand cahier d'où jaillira la traduction du roman inachevé de Pouchkine que je n'aurai toujours pas commencée, trop occupé à traduire en russe des romans-photos porno pour le compte d'un éditeur français qui a percé sur le marché russe, trop occupé (se réaliser, se réaliser, disait la mère) à passer d'une chose à l'autre, d'un projet à l'autre, à ne rien couvrir, brassant en mes années d'étudiant des sédiments hétéroclites de diverses sciences de l'homme, de la vie, de la nature, du Diable et du Bon Dieu, selon des tendances dont je n'ai jamais anticipé l'issue, comme je n'ai jamais su ce que je ferais plus tard, même avec un

diplôme de photo-journalisme gagné en ex-Union soviétique, laissant la vie me désirer, la laissant passer, jouant la glaneuse pour laisser quelque chose m'occuper, n'importe quoi à portée de ma modique volonté.

Quand j'ai demandé à Urbain Mango pourquoi le recruteur de Périple Magazine ne cessait d'insister : Et vous parlez russe, vous parlez russe, si c'est pour nous envoyer en Afrique, il m'a répondu :

– Parce que c'est un plus.

– C'est quoi, un plus ?

– C'est un point qu'on a marqué sans savoir dans quel calcul.

Je pense que dans le fond il a raison. Toute ma vie, j'ai dû collectionner un sacré paquet de points sans savoir dans quels calculs. Je n'ai pas dit non à Urbain Mango. C'est sans intérêt à présent. Dans ce train qui me mène vers l'aéroport, j'ai curieusement le sentiment que je n'ai pas dit oui non plus. Je me protège de cette solennité liée à l'idée de retour. Et si je disais oui, mon oui sonnerait comme ces oui décidés à l'avance, prévus pour être cérémonieux, ces oui de mariage, ces je-le-jure articulés des Assises, et leurs allures de sincérité ne sont que le témoignage d'un enthousiasme protocolaire. Je laisse mon regard glisser sur une dernière scène de la vie parisienne, modèle courant : de jeunes gars, de jeunes filles au corps solide, où il y a tout à tâter, jeunes mendiants dont les mutilations sont invisibles, et qui récitent – expectorations

ampoulées, nasillements maniérés – le catalogue des malheurs, essayant des accents (ceux qu’ici on trouve charmants, le chantant québécois et le chuintant anglais). Des paumés sans signe particulier sinon leur jeunesse, qui n’ont plus que la surenchère de commentaires pour attirer l’attention, condamnés à surjouer leur propre drame, tant et si mal que chaque fois qu’ils exhibent théâtralement leur manque à l’âme – Un sourire, sinon une pièce, s’il vous plaît – ils révèlent aussitôt leur manque de talent de troubadour bonimenteur, contaminant tout le monde sans délicatesse, contaminant chaque passager avec leur vraie souffrance. Chanter et déclamer des vers libres quand c’est une question de nécessité. Une façon finalement recevable de forcer la pitié quand on est dépourvu de moignons et de croûtes pour attester de sa bonne foi. Comme ce grand chevelu qui irrite avec ses deux accords et demi une guitare plutôt coincée : Aidez-moi à croire... sur ce qui reste du troisième accord jamais parfait, le petit doigt cherchant trop longtemps le fa dièse étouffé par ce boudin d’annulaire. Et il est temps déjà de retourner à la case départ parce qu’un autre accord en souffrance réclame l’index depuis le début de la chanson. Des gueux à la lèpre invisible qui se raréfient au fur et à mesure que le train se rapproche de l’aéroport, comme si c’était une zone interdite, comme si ça ne servait à rien de jouer les partants quand on brinquebale.

Une fois peut-être, à la veille d’un jour de soldes et

de mauvaise météo annoncée avec des lambeaux de cumulus, rasades de vent, averses, bourrasques et maximales à zéro degré, l'un d'entre eux mordra sur la ligne interdite, et marre, marre, se laissera glisser jusqu'à l'aéroport, se laissera tenter par la cachette d'une soute à bagages ou du train d'atterrissage de l'avion en partance pour ces villes sahéliennes dont la légende raconte qu'elles sont nées de soleil sec et de sable grain de soie, qu'on y vit pieds nus, qu'on y vit avec presque rien, que l'air y est bon à bâfrer quand il y a l'amour sans encombre à tous les âges et à chaque coin d'ombre, Bobo Dioulasso, Ouagadougou, Tombouctou, Bamako où les uns les autres on cousine, où les quelques pièces d'argent français que vous apportez se multiplient par cent sous vos yeux.

Un seul d'entre eux et marre, marre de toutes les leçons bien apprises, y compris les injonctions pharmaceutiques qui proclament que la peur du moustique est le commencement de la sagesse (propos d'Urbain Mango recueillis ce matin alors qu'il faisait sa valise en citant ce proverbe bambara traduit, dit-il, par la Guilde française des pharmaciens en tenue).

IV

Nature morte avec statue

Une voix : C'est le pays.

Une voix au moment où le camion se remet à danser... Une voix chaque fois que le camion se remet à râler : C'est le pays. Chaque fois que le camion craque. Et ça pique du nez. Et ça chante des malédictions, des jurons de Cro-Magnon, un camion qui ronchonne, et ça le reprend de piquer du nez, de haleter – hoquet, hoquet – pour éviter des trous dont on n'a pas idée, mais dont on mesure l'inclinaison selon qu'on est projeté vers l'avant ou sur le côté, selon la distance qui sépare du plafond lorsque ça décolle. C'est le pays, dit à ce moment une voix. Invariablement. A quoi une voix répond : C'est la route. Invariablement. Le pays vu du coin de l'œil à travers les déchirures béantes de la bâche qui protège l'arrière du camion. Le silence s'était installé depuis que les trois femmes – trois foulards noirs attachés sous le menton, trois robes en toile de jute – avaient cessé

d'entonner leur chant.

– Connaissez-vous celle-ci ? disait l'une.

Et elle entonnait toujours la même chanson, mais qui changeait à chaque reprise selon le chœur qu'improvisaient les deux autres, selon leur façon, à chaque fois différente, de filtrer la voix en remontant l'attache du foulard du menton aux lèvres, des lèvres au menton :

Gloire soit rendue aux dieux vivants

Comptes soient rendus aux dieux vivants

Dix dans le camion, assis face à face sur deux rangées de tabourets fixes, dissimulés sous une éponge maigrichonne et mitée, et mouillée par la sueur des cuisses. Dix à tordre le cou pour garder l'œil sur le défilé des poteaux télégraphiques, à garder le silence (même Urbain Mango) jusqu'à ce que : C'est le pays. C'est la route. Et le silence sur le point de retomber est pris de court par le grand chauve oreillard qui choisit ce moment pour glisser sa plainte : Mon âne, mon âne, mon âne, mon âne, mon âne, repliant ses jambes, s'attrapant les genoux pour limiter les coups de pied qu'il distribue à chaque soubresaut du camion qui fait le crabe. Et, comme pour s'excuser, comme si raconter un malheur suffisait pour cela, le grand chauve oreillard recommence la même histoire, recommence à se présenter comme il l'a fait depuis le début du voyage sous le nom de Wang Lee,

raconte qu'il est négociant, raconte qu'il s'est endormi la veille sur son âne avant d'être assommé ou de tomber tout seul, il ne sait plus. Ou plutôt si : avant d'être assommé. Le camion fait le crabe... Mon âne, mon âne... L'homme serre plus fort ses genoux repliés, le tronc penché vers l'avant, puis vers l'arrière, le choc amorti par la bâche qui le projette à nouveau vers l'avant comme un boxeur momentanément pris dans les cordes. Il avait été assommé. L'âne avait été volé. Le camion fait le crabe. Le camion se débat avec la route qui colle... Mon âne, mon âne, mon âne... qu'il avait acheté à son arrivée. Il avait compris qu'il fallait un âne pour visiter ce pays. Et d'ailleurs, avait-il vite ajouté en regardant dans le vide (et d'ailleurs je ne suis pas là pour visiter), en fixant le carré approximatif d'une déchirure dans la bâche, fenêtre bancale à travers laquelle le monde extérieur – touffes d'herbes se défrisant au sommet de collines pataudes et grises, miteuses et grises, l'herbe elle-même, les fleurs aussi, tournant gris pour tromper les chenilles et les abeilles –, le monde extérieur, c'est-à-dire un ciel doré miel capturé dans la lucarne, couche monochrome avec, de temps en temps, les collines sombres se découpant en triangles plats, le monde extérieur n'est qu'une surface plane profitant des déhanchements du camion pour léviter obliquement dans la lumière, pour créer une illusion de profondeur. Le même tableau se répétant jusqu'à ce que, de temps en temps, de kilomètre en kilomètre, surgissent

comme en bas-relief sur fond doré du soleil les fragments d'une statue, toujours le même modèle : les mêmes bouts de bras levés, les mêmes têtes menton haut, les mêmes fusils canon pointé vers le sol. Le camion fait le crabe. Celui qui dit à nouveau s'appeler Wang Lee répète qu'il faut un âne pour visiter le pays.

Le camion fait le cheval, fait des bonds, la cabine du chauffeur penchée vers la gauche, l'arrière du camion penché vers la droite, s'équilibrant sur le bas-côté, les pneus limés jusqu'à la jante clapotant sur les gravillons. L'homme fixe une lucarne, seule issue par laquelle son regard fait semblant de se perdre dans le lointain, de se charger ainsi du poids de mystère nécessaire pour dire : Et d'ailleurs.

– Et d'ailleurs, je ne suis pas là pour visiter. Je suis négociant. La dernière affaire que j'ai traitée, c'est l'histoire de ce vieil Ukrainien, Stepan Kovaltchouk, qui s'était caché une première fois pour échapper aux nazis en 1942, une deuxième fois pour échapper à l'Armée rouge en 1944, et qui avait continué à se cacher jusqu'en 1999...

Il avait traité l'affaire de l'anthropophage japonais qui avait mangé sa fiancée récalcitrante, l'affaire du couple de tueurs anglais, l'affaire de la femme qui avait donné sept coups de hache à son mari...

– Connaissez-vous celle-ci ?

C'est l'une des trois femmes qui a parlé, qui se

prépare à entonner une chanson. Deux têtes ceintes de foulards noirs ont pivoté dans sa direction, se sont rapprochées et les trois femmes se sont mises à taper du plat de la main sur la tête :

Gloire soit rendue aux dieux vivants
Comptes soient rendus aux dieux vivants

Wang Lee qui a lâché ses genoux tente à présent de reprendre le contrôle de ses pieds fouettant en tous sens.

Depuis trois heures, ça roule. Ça galope. Le camion par moments se cabrant, projetant les passagers les uns contre les autres, reste suspendu un instant avant de repartir sur ses roues de devant, le camion tape-tape de son cul dur sur ce qui reste de goudron. Adroitement par-ci, adroitement sur le bas-côté de la route, prudemment par-là, pour détourner une attaque, prudemment comme si la route elle-même se refusait à la circulation et attaquait soudain par en dessous, de toutes ses crevasses creusées par la pluie et par les mines de naguère, la route se trouant d'elle-même pour en finir avec les camions et les mines de naguère. Camion mou, un camion crabe qui fait le gros dos. Un claquement subit. Il détend dans un claquement subit son épine dorsale pour récupérer ses roues arrière fuyant la route, l'empruntant à nouveau, et la fuyant sans cesse. Un camion crabe qui danse sur le rythme de maracas de toutes ses pièces détachées se cherchant dans le cœur du moteur, se débrouillant pour garder le contact

tant que dure la route, tant que dure la solidarité qui fait circuler le gazole.

Edgar Fall est de retour, avec cette sensation d'être perdu là, d'être là comme en passant. Comme un souvenir qui s'attarde sans insister. Qu'on n'aura jamais le temps de rattraper. Comme si lui-même avait été devancé par son propre souvenir. Il aurait préféré voyager de nuit pour ne pas voir à travers les découpes de la bâche les résidus d'un paysage qui l'ont mis en état de se souvenir. De quoi ? Aucune image d'une vie passée là. Pas même d'une année. D'un jour. Pas même d'une seconde. Comme s'il n'avait jamais, ou pas encore, vécu ce qui aurait pu, ce qui aurait dû, combler en flots d'images familières cette place vide, disponible, à l'intérieur de lui, qui s'était libérée en réponse à une injonction inconsciente de se souvenir. De quoi ? D'un pays, quoi un pays, dont il n'avait jamais connu que les déguisements sur les cartes de géographie chargées de jaune or, de vert fondant se muant en bleu vers la frontière sud, la côte atlantique ? De sorte qu'il avait grandi (sa mère ne disait pas grandir, elle disait se réaliser, se réaliser) dans un pays psychédélique, sans avoir jamais su prendre la route qui dégrise. Un pays qu'il n'avait jamais vraiment connu qu'à travers les chants patriotiques de son enfance studieuse (si connaître peut se dire à propos d'une récitation, de cette fiction mise en musique pour secourir la mémoire, mise en scène, mise en tête, mise en bouche, Fleuves majestueux, torrents

prestigieux, hauts sommets, Ô sols merveilleux...).

Voix d'enfants en rang d'oignons dans les cours d'école. Sur un rythme de fanfare Bénissez le Togo. Une, deux, une, deux, ce n'était pas une prière, c'était un ordre, une, deux, une, deux, les élèves marquant le pas dans la poussière du matin, ordonnant à l'Éternel au premier couplet Bénissez le Togo, au deuxième couplet ordonnant aux ancêtres Bénissez le Togo. Si bien qu'ils finissaient par croire que, si le hasard les avait fait naître plus loin, ailleurs qu'ici, ils n'auraient jamais chanté. Ils n'auraient jamais connu la ferveur inégalable de ces battements de pieds Bénissez le Togo, les pieds écrasant les semelles en caoutchouc rigide qui se vengeaient en revenant claquer contre les talons entre deux pas, intrusion d'une syncope non prévue sur la partition, menaçant la simplicité rectiligne du rythme.

Les pays, à l'époque, avaient gardé leurs noms. Les villes aussi. C'était avant la grande déflagration qui avait fondu les frontières et dissous les noms. C'était avant ces temps où les villes tombaient en quelques heures entre les mains de ceux-ci, puis retombaient en quelques jours entre les mains de ceux-là. Et ceux-ci et ceux-là étaient devenus si nombreux que les villes s'étaient mises à tomber toutes seules, en toute confiance, sans trembler. D'abord, les ponts. Ponts et barrages tombaient. Ça ne suffisait pas. Usines après abris. Ça ne suffisait pas. Écoles après marchés. Marchés après hôpitaux. Et les villes tombaient

et les tracés des pays se gommaient d'eux-mêmes. Tout ce qui se dressait, arbres et immeubles, était mis à l'épreuve de la portée de tir, jusqu'à la mise à terre appliquée, le rabotage du sol, l'enfouissement naturel de ce qui pourrit. De terre brûlée en terre vacante, les pays cédaient place sur la carte à un étalage de lave froide et noire.

Dans ce brouillage des signes de la géographie, des pays entiers ont perdu forme et nom au fur et à mesure que tombaient les villes. Ces pays autrefois nés de coups de crayon stratégiques sur des cartes géantes un jour à Berlin, sur une table de conférences, il y a cent ans, emboîtés les uns dans les autres déjà, accrochés les uns aux autres, se poussant déjà depuis cette époque ancienne où Bismarck, à la Conférence de Berlin, appelait au calme : Mes frères, mes frères, tandis que la France s'époumonait, crachotait sa colère de petit coin en petit coin, traçant à la pisse sur la carte : Oubangui, Oubangui, Oubangui. Mes frères, mes frères, traduisaient les interprètes d'un Bismarck fatigué par sa propre civilité, incapable de contenir les coups de crayon de Léopold II se taillant un vaste jardin privé au Congo. Léopold II des Belges dit le Furieux menaçant dans les coulisses : Qu'on me laisse faire et je saurai bombarder Lisbonne. Et l'agent secret de Lisbonne en Angola, déguisé en treillis de lianes, riant sous cape et faisant Zorro !

Une mêlée déjà, cette table de conférences où les crayons étaient effilés comme des couteaux. Une mêlée,

ces territoires qu'on appelait possessions, devenus plus tard pays pour les élèves du Collège de l'Indépendance qui apprendront par cœur un scénario fait pour ressembler à de l'histoire ancienne, qui apprendront par ordre alphabétique, par ordre de grandeur, par nombre d'habitants et par densité quelque chose qui ressemble à de la géographie physique et humaine, convertible en équations de données brutes. Chiffre après chiffre, courbe après courbe et graphiques surchargés de rouge, de noir et de pointillés. Des pays au destin scellé dès l'origine dans cette cabale cartographique, se poussant déjà, se bouclant avec bonne volonté, s'appuyant, pesant les uns sur les autres, la Haute-Volta mouillant dans la nuque de la Côte-d'Ivoire tandis que la Côte-de-l'Or poussait de la tête, frappant à angle droit dans le ventre de la Haute-Volta qui se débattait à grands coups de pied dans le Niger. Et le Togo suffoquant mine de rien, tirant profit de sa petite bosse ridicule, un semblant de gros dos, pour frictionner sans agrément le cou mastoc du Dahomey, profitant de l'Atlantique pour prendre un bain de siège, une touffe de savane collée à son cul obtus trempé dans la mer, expulsant, chiant sans douleur ses enfants dans l'eau profonde et salée.

Se bousculant, tous ces pays se bousculant, se limitant, se taquinant jusqu'à la déflagration, jusqu'à ce que soit confondue l'arrogance des frontières minées (les poseurs de mines, autochtones distingués, pointant d'un

rond rouge les mêmes tracés acrobatiques, bénissant la même fatalité définitivement patronnée par Bismarck, par les archontes des nations, par les trônes et couronnes aujourd'hui dévalués, aujourd'hui curiosités de magazines gras), jusqu'à ce que les frontières explosent avec leur mélange de Fleuves majestueux, torrents prestigieux, hauts sommets, Ô sols merveilleux, de manganèse, d'uranium, de diamant, d'or, de pétrole, de phosphate, de savane, de steppe, de champs riches en fruits. Jusqu'à ce que se mélangent d'ex-limitrophes déboussolés, jusqu'à ce que les assises de la géographie en soient ébranlées, abolissant limites et superficies, circonscriptions, régions et sous-régions, tout cela soudainement annulé et soudainement anonyme, des territoires sortis un jour d'une carte étalée sur une table de conférences, à présent effacés par plusieurs coups de mines gommeuses, laissant place à une tache sombre étendue sur ce qui fut dune de sable, forêt, savane et steppe, et qui attend une nouvelle conférence de topographes, géographes, sociographes, démographes, ethnographes, typographes, phytographes, zoographes, photographes, métaphotographes, micrographes, pour s'enorgueillir d'un nouveau baptême. Une tache en forme de champignon géant au chapeau pentu formée par l'ex-Haute-Volta, l'ex-Niger, l'ex-Dahomey du Nord et l'ex-Nigeria du Nord, un champignon prenant assise sur la tige branlante de l'ex-Togo, sorte de sentier débouchant sur la mer (ou plutôt toboggan où l'on glisse du Sahel jusqu'à

l'Atlantique) dénommé Route au bois mort.

Bénissez ! et on imaginait soudain la chanson interrompue, les pas suspendus, les longues files d'élèves stupéfaits en colonnes par trois, le pied levé resté dans les airs, la bouche restée ouverte sur la crampe de la première syllabe de noms qui s'effaçaient par le bout de la mèche Bénissez le To, Bénissez la Haut, Bénissez le Ni, Bénissez le Da, Bénissez le Ni, Bénissez le To, Bénissez la Haut, Bénissez le Ni, les élèves attendant l'annonce d'un nouveau nom de pays, attendant ce signal pour se remettre à écraser rythmiquement les semelles. Jusqu'à (...). L'école finie. La géographie finie. C'est une peur toujours présente, une menace de perdition qui pousse à appeler pays, à appeler quoi cette dispersion déguisée en champignon géant sur sa tige branlante. Appeler ça pays, c'est une ruse pour l'adopter enfin, le domestiquer, le cultiver, pour se convaincre que cette succession de crevasses et de failles est un aménagement singulier de surfaces habitables, ce tourbillon de vides séparés d'autres vides par ce qu'il convient d'appeler relief. Répéter que c'est le pays est une manière d'exprimer l'indécrottable et vieille convoitise que la nudité réelle ou imaginaire de ces terres a toujours inspirée, la même concupiscence qui a généré la tradition à peine éteinte des explorateurs, des conquérants, et plus tard, des bénévoles qui savent prendre à peu de frais la pose de révolutionnaires pour avoir, une fois dans leur vie, creusé des latrines dans un

village, ou traîné de quartier en quartier pour disputer des enfants à la coqueluche et leur raconter Molière.

C'est le pays : cette illusion, dès qu'on débarque, d'être appelé à écrire une nouvelle geste d'explorateur dont on serait soi-même le héros donnant à cette terre, partageant avec elle comme avec une épousée, son nom propre. Cette illusion qu'ici une virginité éternelle et cachée nous ferait constamment signe, promesse de notre propre nouvelle naissance.

Les routes, seules rescapées de ce fracas, ont gardé leurs noms d'antan. Route aux oignons. Route de la faim. Route au vin de palme. Route de la fin. Route de la honte. Route de la grande pitié. Route au bois mort.

La Route au bois mort avec ses rares arbres tremblant sans vent à chaque passage des camions imitant correctement le gaillon des tronçonneuses. A chaque passage de camions, les arbres tremblent avec les oiseaux. Quelques oiseaux qui sont restés là, à tenter de sauver des restes d'arbres encore debout. Des arbres au tronc étique apprenant à voler. On peut voir les branches distendues se ramasser soudain, puis se déployer, mille oiseaux-gendarmes s'élever dans les airs, puis retomber en vol piqué sur l'arbre, se disperser autour dans un battement d'ailes. L'arbre imitant mal le geste de voler, se ramassant, se déployant, s'ébrouant, le tronc arc-bouté puis soudain redressé, désespéré, se pliant, le tronc presque plaqué au sol, puis se redressant une ultime fois sans la grâce des

oiseaux. On peut voir, de loin en loin, un arbre se livrer à cet exercice sous le patronage des volatiles. On peut voir ce ballet d'oiseaux perdus assistant impuissants à l'effacement de la terre, et tentant désespérément de faire monter les arbres au ciel.

Le camion s'est arrêté.

– Sauf-conduit.

Une voix, un son de pipeau, un écho : sauf-conduit. Une voix mimant la colère, à la fois pipeau et criarde, et frustrée de n'être pas crédible. Les passagers descendent et se retrouvent nez à nez avec un soldat nain. C'est-à-dire un adolescent tête haute et nez levé et fusil levé de la main droite, le nez et le fusil faisant couple, et pistolet qui pend au bout d'une corde à son cou, et main gauche tendue, ouverte, et les trois femmes continuent de chanter, et les trois femmes plongent la main dans leur soutien-gorge pour en sortir des billets de banque (pour en sortir d'abord des seins désamorçés, glissant et rampant un instant sur la sueur du ventre, puis se ramassant, soudain happés, rappelés à l'ordre par le soutien-gorge, un bref moment de diversion pendant lequel les billets de banque se sont retrouvés froissés entre les doigts des magiciennes puis dans la culotte du petit). D'autres se précipitent sur leur portefeuille, sur leurs poches de pantalon et de chemise. Le chauffeur a descendu les bagages. Le soldat nain indique de sa main gauche ouverte valises et sacs qui s'ouvrent tout seuls. Derrière lui, un autre adolescent, un

unijambiste à la gueule foudroyée qui tripote son entrejambe, et son fusil menace de glisser à chacun de ses mouvements...

... qui tripote son entrejambe – et ce geste suffit à diriger les regards vers le bas de son corps, puis rapidement vers le sol, pour détourner les regards de sa gueule foudroyée, c'est-à-dire une bifurcation du nez vers l'œil gauche avec la balafre qui a fini d'aplatir l'arête, de sorte que les pommettes fuient, comme sous le coup d'une menace à laquelle elles n'auraient pas encore fini d'échapper – n'en finiraient jamais –, une menace fichée au milieu du visage comme une empreinte maligne de lèpre se diffusant, se généralisant de fond en comble, repoussant ce qui reste du visage vers la nuque...

... qui tripote son entrejambe comme ces vieilles personnes ou grands malades convaincus de l'abandon imminent de leur corps, et qui devancent d'eux-mêmes cet abandon en perdant délibérément toute contenance, se laissent aller, font un pied de nez à tous les canons de la bonne tenue...

... son entrejambe comme un agonisant. S'en fout du maintien.

On peut voir sa main à deux doigts qui trifouille tandis que l'autre main reste agrippée à une béquille, branche noueuse portant encore quelques feuilles têtues, la vague verdure d'une réserve de sève que la canicule n'a pas fini d'assécher. Et ce bout de bois qui lui sert de

béquille, à sa façon d'être planté, est un arbuste qui se serait élevé de la terre pour se nouer à la main du garçon, jusque dans le prolongement du bras peut-être. Une plante carnivore qui, sentant la sève lui manquer, l'aurait parasité pour lui sucer moelle, sang et eau. Et lui, immobile, laisse échapper ses côtes à travers sa chemise ouverte. On peut voir les clavicules. On voit presque le sternum. On voit largement les stries des côtes s'échappant au rythme du sifflement régulier des narines. A chaque pulsation du cœur, à chaque poussée d'air contre la poitrine, les côtes brinquebalent quelques instants sous la pression, sous le poids de l'effort mécanique de vivre. Les côtes tentant de s'échapper, mais se heurtant à la fine pellicule de peau. Peau pingre, capable de contenir par miracle des os sans muscles ni ligaments.

La branche noueuse fichée dans la terre maintient le garçon debout et penché, semble directement greffée à sa main invisible, entièrement recouverte par la manche trop longue de la chemise. Et la branche maigre avec ses maigres feuilles soutenant les restes. Sa main didactyle, réduite au pouce et à l'auriculaire, allant chercher la couille, pinçant, tirant et lâchant, y retourne, cherche, cherche.

Le grand chauve oreillard brandit son passeport :

– Je suis américain, je suis américain.

Les petits soldats le regardent dans les yeux. Il regarde les petits soldats dans les yeux. Non, il regarde le

premier et, comme s'il s'était brûlé les yeux à tenter de soutenir le regard dégomme du second, il a rapidement baissé les yeux sur son passeport, a dit en secouant la tête, soudain fatigué par l'effort de prononcer clair, juste Je suis américain, sans obtenir l'effet généralement attendu d'un mot magique, c'est-à-dire que les enfants ont répondu :

– On mange ça ?

Et le chauffeur a acquiescé en jouant de l'avertisseur et en disant poliment :

– Donnez-leur ce qu'on mange et qu'on s'en aille avant que la nuit tombe, sinon les brigands...

– Oui, les brigands. Si on n'était pas là, ce sont eux qui vous attendraient ici, dit un des enfants.

– Et armés de coupe-coupe.

– Hé, chauffeur, dis-leur ce qui arrive à tes collègues de l'autre côté du territoire.

– Ils se font attaquer.

– Hé, chauffeur, dis-leur ce qu'on a trouvé dans la clairière il y a deux jours.

– On a trouvé la tête coupée d'une femme.

– Non.

– Des mains.

– Non.

– Un pendu.

– Non. Venez, vous allez voir.

Nous les avons suivis comme on suit un enfant qui vous tire par le bras et à qui l'on concède, de mauvaise

grâce, un dernier caprice.

– Hé, chauffeur, dis-lui, à l'Américain, que le passeport, ça se broute pas.

– Ça se croque pas. Ça se grille pas. Au grand jamais. Et les chiffres marqués dessus, c'est seulement date de naissance et numéro de rue, et même s'il y a un S dans ton nom de famille, ça veut pas dire Dollar. Au grand jamais.

– Dis-lui ce qu'on mange.

– Ni du vent, ni du sable. La même chose que tout le monde, vous mangez. Je crois qu'il a compris.

Wang Lee a commencé à ranger son passeport et à fouiller dans d'autres poches. Nous avons tout à coup débouché sur une clairière, au pied d'une de ces statues dont nous n'avions jusqu'ici aperçu que des fragments à travers les trous dans la bâche du camion.

Debout sur le même socle, des femmes de pierre lavent à grande eau des torsos de soldats, avec une eau qui ne jaillit ni ne coule, prisonnière du ciment, une masse compacte qui heurte de plein fouet les troncs rigides. La statue se dresse au milieu de ce qui a dû être une place de village. Une plaque de métal portant la mention Monument de l'An I de Paix est rivée au socle, désignant non seulement l'allégorie représentée et le point de départ du nouveau calendrier désormais en vigueur, mais aussi la tranquille frigidité de cette vaste étendue de terre ocre avec ses crevasses, ses dunes latéritiques maigrissant au

soleil, avec ses méplats où subsistent des squelettes de huttes dressant leur ossature fourchue et calcinée vers un ciel enflé, pendouillant, outre suspendue. Des pieux surgissant du sol comme des champignons géants délestés de leur chapeau, d'une noirceur telle qu'on les croirait trempés de la matière même des ténèbres souterraines d'où ils jaillissent pour défier le soleil, pour trancher par fentes obscures dans la clarté du jour.

La plaque de métal piquetée d'une mousse verdâtre ne tient plus qu'à un rivet.

Debout sur le même socle, des femmes de pierre feignent de raconter une histoire d'artiste, une histoire de style, dirait Urbain Mango, feignent d'oublier qu'elles ont dépoussiéré les braves ramenés perclus ou morts des lieux de combats, qu'elles ont recousu ensemble des débris anatomiques de héros préparés pour entrer dans cette légende qui raconte que les voilà enfin pacifiés dans la pierre. Les femmes feignant à présent de ne pas avoir vu les hommes se mettre au secret, s'hypnotiser les uns les autres avec de vieilles incantations qui préparent les corps à l'épreuve de la peur mais qui n'ont jamais sauvé personne, feignant de goûter à l'honneur d'avoir donné naissance à un enfant divin et mâle qui aura su jouer du bout des doigts de grandes orgues dont la musique concrète a fait tomber plus baraqué que la muraille de Jéricho... Tel fils a gardé les yeux ouverts jusqu'au bout, mangeant l'immangeable, résistant à la forêt, aux

marécages, un fils insubmersible et caparaçonné jusqu'au bout, jusqu'au bout de la seule mort digne de lui, la mort par le hachoir de l'ennemi digne de lui. Et des débris se sont entassés sur des débris. Les mères faisant semblant, adoptant la pose préconisée par l'artiste pour parfaire son style, pour les enfermer décemment dans les statues de pierre en compagnie des soldats aux yeux vifs dans leur mort honorable. On aura aussi honoré les mères, profitant de la confusion euphorique de l'An I de Paix. Célébrations ! elles partagent le socle des statues avec des soldats aux orbites retouchées.

– Regardez.

Les billets de banque sont tombés des mains de Wang Lee. Les passagers se sont tous arrêtés d'un bloc, se sont instinctivement serrés les uns contre les autres, détournant le regard. Les trois femmes s'attrapant le ventre et murmurant Oh.

– Regardez ce qu'on a trouvé dans la clairière, il y a deux jours.

Un corps nu face contre terre, achevant de se décomposer, la tête recouverte d'une culotte de femme. Le corps nu et rigide, comme un appendice rajouté à la statue dans une intention de farce. Le vent ne bouge pas. Ni le vent, ni le soleil, ni les hommes brutalement projetés dans le rayon d'action d'une force de pétrification qui prend en otage toute présence dans la clairière.

– Partons avant la nuit, répète le chauffeur pendant

que les enfants ramassent les billets tombés des mains de Wang Lee.

Et, debout sur le même piédestal, les femmes de pierre lavent à grande eau les soldats de pierre, avec une eau qui ne jaillit ni ne coule, prisonnière du ciment, une masse compacte qui charge de plein fouet les torsos rigides. C'est de ce totem que semble émaner la force qui fait tenir ensemble les creux et les bosses dans la même tranquillité, le moindre grain de poussière définitivement installé par l'artiste, c'est certain. Et le vent s'est tenu à l'écart. Le regard ici ne se promène pas. Il suit des parcours rectilignes qui le ramènent inmanquablement à la statue, comme si des balises invisibles lui imposaient sa direction. Rien ne se laisse regarder. Rien ne bouge assez loin pour appeler le regard. Rien ne bouge. Le moindre égarement du vent suffirait peut-être à détacher la plaque du socle et tout serait emporté dans le tourbillon d'une ruine soudaine. Et le vent s'est tenu à l'écart, respectueux du style. Le soleil n'en finit pas de traîner. Le soleil presque définitivement figé. Une source de lumière immobile, peut-être accrochée là aussi par l'artiste (comme tout le reste, le moindre grain de sable, le moindre pieu surgissant du sol), dessinant dans le ciel une succession de rideaux rouge cru, rouge fade.

Les petits soldats sont revenus au camion avec le groupe pour finir de se servir dans les valises et les sacs à dos. Sur leur insistance, les deux femmes ont ouvert le

petit panier cadenassé qu'elles portent accroché à la taille. On a vu de petits serpents sortir la tête. On a vu le couvercle se rabattre.

Dans le silence apeuré : Allô, Johnny-Quinquelibab. Nous sommes en l'An I de Paix. Tu n'es pas là. J'ai emporté avec moi le long sifflement de ton répondeur. Tu ne te demanderas pas pourquoi je fais semblant de t'appeler de si loin, coincé au fond d'un camion mou à essayer d'oublier l'image d'un corps étendu et de serpents encagés. Tout le monde parle seul (sauf Urbain Mango qui fait semblant de ne pas parler) depuis que nous avons échappé à la pesanteur immobile de cette clairière où le Monument de l'An I de Paix témoigne de la grande déflagration que je n'aurai pas connue, que j'aurai suivie de loin, du huitième étage-grenier que j'occupais (que j'occupe encore) à la lisière de Paris. Des heures passées à regarder comme tout le monde des images de ciels enfumés, mon regard allant du petit écran à la fenêtre pour capturer, dans le piège de ce carré de trottoir qui semblait projeté depuis les quatre angles de ma fenêtre, une scène de la vie parisienne, modèle usuel : jeune fille en manteau tapant du pied et parlant toute seule, le coude levé, la main plaquée contre l'oreille serrant son téléphone miniature. Avec le temps passant, les saisons passant, mon regard passant de l'écran à la fenêtre. Un gaillard en short s'arrêtant brusquement et tapant de plusieurs coups précipités sur sa poitrine comme s'il avait ressenti une

piqûre ou laissé tomber sa cigarette dans sa chemise, avant d'extraire de sa poche son téléphone miniature, de replier son coude et de porter la main à son oreille avec un Ha Ha ! qu'on n'entend pas mais qu'on devine à sa façon de rejeter la tête vers l'arrière. Avec le temps passant, mon regard passant de l'écran à la fenêtre. Et toujours, en toute saison, cette autre femme qui parle seule, qui montre imprudemment qu'elle parle vraiment seule, c'est-à-dire sans plier un seul coude, les bras le long du corps, criant en toutes circonstances : Vous vous croyez toujours les mêmes, vous autres... Mon regard allant de la fenêtre à l'écran, traversant la pièce. Des piles de journaux, revues et magazines rangés par tas inégaux, certains attachés à l'aide d'une cordelette ou d'un foulard ou d'une vieille cravate, puis la table à écrire, les livres, les livres. Et, toujours posés en évidence dans le coin à droite, les grands cahiers d'où jaillira un jour une série d'essais fantastiques. L'autre grand cahier d'où jaillira la traduction du roman inachevé de Pouchkine, que je n'aurai toujours pas commencée, trop occupé à traduire en russe des romans-photos porno pour le compte d'un éditeur français qui a percé sur le marché russe, trop occupé (se réaliser, se réaliser, disait la mère), trop occupé à maudire l'auteur des scénarios et des dialogues écrits serré, phrases tassées, sanglées dans de petites bulles coincées dans les angles des cases pour qu'elles ne mordent pas sur le gros de la vulve, des bulles munies de leur petite flèche pointant les

protagonistes en action, langue à langue, langue à cul, cul à cul avec, malgré tout, cet air d'être ailleurs, se fichant pas mal d'échanger des propos, se fichant d'être en action, s'en défendant même du regard, comme si ces actions étaient, en vérité, montées de toutes pièces (têtes volées, regards volés, bouches volées, cuisses volées, sexes volés, morceaux de chairs volés à l'arrachée, tranchés au coupe-coupe du gros plan pour mieux brouiller les pistes), des actions inventées, prêtées par le photographe de la même façon que le dialoguiste leur prête des propos, un étudiant débutant en médecine sûrement, qui ne peut s'empêcher de faire le malin avec de gros mots savants comme cyprine, introuvable dans un dictionnaire usuel, de sorte que le tout, images et paroles, semble toujours hors sujet, quel sujet ?

Se réaliser, se réaliser, disait la mère.

(Tout à l'heure, lorsque les petits soldats ont sorti de mon sac une petite pile de magazines porno, ils ont pris un air affligé, ou plutôt ils ont recopié sur leur propre visage, par une sorte d'obligation polie, l'air affligé des adultes. Avant d'empocher le tout. Urbain Mango pouffait de tout son corps. Wang Lee me fixait.

– C'est pour mon travail, vous savez... Traduction. Je fais dans la traduction. Free lance.)

Se réaliser, se réaliser, disait la mère. Calculant ma résistance aux intempéries, M. Halo a promis, veillant à ce que je ne manque pas de ce paratonnerre en cas d'orage,

de ces supergodasses en cas de boue, et j'ai dosé mon effort. Je ne dis pas ménagé. Dosé et stocké de l'oxygène pour un sprint final qui n'aura pas eu lieu, ou que j'ai tout simplement manqué, comme le lièvre de la fable convaincu de son avance, convaincu qu'il n'aura pas à courir contre un adversaire de dernière minute à qui il faudra arracher l'or dans un ultime sanglot, puis sacrifiant cette avance pour s'endormir en paix sur le bord de la route. Mon avance garantie par M. le Directeur du collège, Nous irons loin, mon petit, garantie par sa main affectueuse sur ma tête. La mère, dans le rôle du coach plein d'espoir, ne comprendra jamais qu'on puisse soudain refuser la course, la rater sans raison, peut-être pas par choix, mais par le recours à cet acte manqué qu'est la plongée du lièvre de la fable dans une bienheureuse sieste. Et, n'en déplaise au fabuliste, les clameurs de la foule n'y auront rien changé. La mère parlant toute seule, comme avait dû le faire le coach du lièvre, Accroche-toi, Réveille-toi, Se réaliser, parlant toute seule dans mes oreilles depuis ma naissance jusqu'au jour où MERE DECEDEE STOP. Décédée par chance avant la grande déflagration, à une époque déjà ancienne où l'on pouvait encore voir la mort sous cet angle, une donnée objective, quelque chose qui pouvait se traduire sous la forme de ces abréviations à caractère mathématique qui donnent l'illusion d'être encore plus précises que le mot en entier, de souligner à la fois son mystère et sa clarté : DCD. Et moi, au travail,

reliant la phrase torride destinée à séduire le marché russe :

Putain de putain de mes burnes
Et dire que c'est à moi toute cette cyprine
Fabriquée par ces glandes féminines.

MERE DCDSTP : Simple façon de dire comme la vie pouvait être quotidienne à l'époque. Comme on se souciait peu de souligner les mots.

A présent, dans ce camion, le moindre mot semble une invocation qu'on s'adresse à soi-même : La route c'est la route. Le pays c'est le pays. Quelque chose d'à la fois banal et lyrique. Chaque mot faisant l'effet d'une blague racontée exprès pour tomber à plat mais, en réalité, déployant des efforts inouïs pour se retourner contre lui-même, sollicitant le silence, se repliant sur lui-même, chaque mot frileux, chaque mot diffusant la peur de parler faux. Une invocation donc – une superstition – ce mot : Paix. Ancré dans le ciment, dans ce modèle de statue recopié par milliers et disséminée çà et là, le long des routes, jusque sur les places abandonnées de villages abandonnés, clairières cendreuse débarrassées de leurs paysans qui sont partis peupler les documentaires signés National Geographic – vus de face, les deux mains pressant la tête, ou vus de dos avec le répertoire des vertèbres –, de vieux grigous cracheurs de tabac, buveurs de vin de palme en calebasse, si étonnamment

confortables dans cette position sophistiquée du corps plié en N, équilibre accroupi, talons au sol, que leur envient les grâces citadines qui fréquentent les salles de gesticulation et de mise en forme tonique. Si étonnamment immobiles que le cameraman de National Geographic avait sûrement dû faire bouger la caméra pour rappeler que le cinéma, c'est l'art du mouvement, long travelling jusqu'au vieux soleil jaune sur fond rouge. Avec musique de cors du Panafrican Orchestra.

Nous sommes en l'An I de Paix. C'est le pays. Qu'une seule image parvienne encore à me rendre vaguement familier. Une image qui survit petitement, comme ces annotations, ces calculs de rien – hachures de croix, signes intimes, abréviations personnelles – qu'on inscrit hors des cases prévues dans les agendas, au dos d'un calendrier dont on sait qu'il retournera à l'état sauvage de carton vil à la fin de l'année. Cette image, qui me tient lieu de souvenir enfermé dans un calendrier périmé, est un labyrinthe de routes que je n'aurai pas empruntées, que je n'aurai jamais réellement vues que de haut, de l'avion qui m'emmenait, quinze ans plus tôt, vers Moscou. Et ce n'étaient pas des routes, pas celles dont on puisse dire indifféremment : C'est la route. Des ornements rajoutés aux accidents du sol, ces colliers fantaisie autour des montagnes, parcours hasardeux d'un doigt d'enfant trempé dans l'encre sur carton-pierre.

Carton-pierre la couleur de ces champs. Des champs

d'aucune moisson, d'aucune semaille, d'aucune bataille. Ces jardins d'arbustes pétrifiés, de grands arbres déboussolés, qui s'étalent à présent côté gauche de la route, avec des plans d'eau stagnante que la stratégie des empoisonneurs avait dédaignés et de hautes herbes qu'on avait dû trouver trop cassantes pour le camouflage des chars et des casques de soldats. Tout s'était passé comme si la bataille n'avait pas traversé la route. Tout s'était passé sur le côté gauche où des colonnes d'ennemis s'étaient traînées, ne s'affrontant peut-être plus, ne s'empoignant plus, mais accrochés les uns aux autres comme des boxeurs en fin de round, se poussant et se repoussant vers la route pour finir par se lâcher et se laisser tomber dans un bruit de grande chamaillerie, pour finir par se coucher les uns sur les autres comme si chacun avait rendu service à l'autre en apportant sa quote-part de chiures, de vomissements et de souillures pissées à ce banquet orgiaque, toutes sécrétions dehors, pour finir de se transformer en totale foutaise, morts par consentement mutuel.

Dernier coup d'œil à ces champs libres, non pas laissés à l'abandon, ni réservés à un quelconque usage, mais simplement échappés à la sanction des coups de crayon circulaires, triangulaires et rectilignes des états-majors. Pourquoi ? Comment ? Qui sait ? Les calculs des généraux sur les cartes géantes n'avaient prévu aucune réponse, et la guerre n'est pas une question. Elle a la mort

de son côté et, comme la mort, elle se donne des airs d'énigme naturelle. Signe d'une fatalité qui se serait exprimée dans un rébus compliqué, le délire sémaphorique des trous piégés, des ciels enfumés, des indispensables fils de fer barbelés, des tonnes de boîtes de sardines, laissant aux hommes qui se couvraient de terre et de sang le soin d'en livrer le sens à travers le courrier dispensé de timbrage, le courrier entassé dans des salles obscures de bureaux de poste désaffectés, repeuplés de rats. Laisant à l'artiste le soin de révéler en un tour de style la vérité enfin de tout ce dérangement, cette immense complication dont chaque détail trouve nécessairement sa justification dans ce mot PAIX recopié à l'infini sur des statues recopiées, elles aussi, à l'infini, où l'on voit la même allégorie du féminin soutenir de son regard la même allégorie du masculin, yeux lointains, nez au vent, dans les positions qu'il convient d'adopter pour respirer l'honneur et la santé.

Une dernière fois, c'est le pays, c'est la route. Je me suis endormi un instant, cherchant un creux d'épaule pour y verser ma tête, ne sachant plus sur quel dos j'ai glissé. Ce soir, nous arriverons.

V

La consommation des siècles

Nous n'irons pas plus loin. La mer a attaqué la route. Le camion s'est arrêté.

(Je suis de retour, avec cette impression que c'est en passant, voyageant à reculons, tête baissée et feignant de voir du pays.) La mer a poussé, la terre a cédé, la mer a poussé, la route a plongé et s'est laissé avaler. La mer a mangé sa plage. A mangé les bâtisses coloniales. A mangé l'église Notre-Dame des Sept Douleurs. A attaqué la Route au bois mort qui s'est laissée couler. Le camion n'ira pas plus avant parce que c'est la mer qui a désigné la gare routière à sa façon soudaine de s'enfoncer dans la terre. Et la route est allée paver de noir bitume le fond marin, est allée étonner les poissons qui s'écartent de cet immobile serpent de mer ventousé par les coquillages et les algues. Les poissons qui fréquentent l'allée centrale de l'église, nageant entre les bancs, grignotant le bois moisi, faisant leurs pirouettes classiques sur les prie-dieu. La

statue de Notre-Dame des Sept Douleurs s'est échappée sur le toit, vigie têtue de ce vaisseau incliné, décidée à sauver l'Enfant hâve à tête pointue rongée de sel, couverte de rognures de teigne, le corps crevassé par la petite vérole. Notre-Dame portant voile d'une couche grisonnante de sel, Notre-Dame gueule cassée, le visage raboté par l'air marin, par mille éclats de sel concentré dans chaque gifle du vent, frottement continu de papier de verre sur le ventre de pierre de la Vierge à l'Enfant. Et elle se dresse, et elle maigrit, vers un ciel dur.

Le camion s'est arrêté quand la route s'est arrêtée. Où la mer n'en finit pas d'être pleine : ex-Port Atlantis, ex-Ville-Haute, ex-Lomé. La mer grignote les bâtisses coloniales.

Des enfants jouent aux dés, éparpillés sur ce qui reste de trottoir.

Des attroupements se forment autour du camion.

D'autres attroupements autour des camions arrivés avant nous.

D'autres attroupements autour de deux prédicateurs de rue. Un homme étendu par terre se fait délester de ses chaussures et de sa montre par trois adolescents dont l'un lui prend le pouls par intermittence.

Les deux prédicateurs se tournent le dos, se traitent de faux prophète.

Il reste encore quelques poteaux télégraphiques, penchés, tordus, le long de la Route au bois mort, jusqu'à

l'entrée de la ville, des poteaux tenant difficilement debout, cherchant un point d'appui, cherchant à rassurer le voyageur inquiet à la tombée de la nuit, quand la poussière soulevée se dresse en mur mouvant (le pays, cette cage de poussière vivante ?), réfractant la lumière des phares qui éclate en étincelles vite vaincues. Un poteau se dresse péniblement, jetant plus loin son treillis de fils, au secours du poteau suivant penché jusqu'à terre, tirant désespérément sur des restes de filins métalliques entortillés, des poteaux immobilisés dans leur chute, qui se soutiennent par leurs rares et minuscules cheveux de fer. La mer a fini de manger sa plage. La mer bave, malade et retournée. La mer lèche à grosses lames le socle de la énième réplique du Monument de l'An I de Paix (les mêmes bouts de bras levés, les mêmes têtes menton haut, les mêmes fusils canon pointé vers le sol). Comme pour signifier son accord avec le nouvel ordre des choses. Ou plutôt pour confirmer que les choses comme les hommes, avec leurs outils, avec leurs actions, avec leurs projets, avec cette pensée d'une ère nouvelle, glissent dorénavant sur une pente en accord avec la Nature, puisque la mer elle-même vient prêter main-forte pour nettoyer, avaler la plage où des poteaux étaient dressés pour les exécutions publiques au temps des exécutions publiques, quand les attroupements, peut-être les mêmes qu'aujourd'hui, composés des mêmes détrousseurs de gare routière, des mêmes marchandes de douceurs, des mêmes badauds

joueurs de dés, des mêmes prédicateurs de rue, des mêmes pères et mères, les mêmes qu'autrefois, mais jouant peut-être, à l'époque, d'autres rôles, répondant à d'autres désignations, peut-être même à d'autres noms, mais présentant les mêmes visages dans les attroupements derrière les pelotons d'exécution, au temps des exécutions publiques : foule, tribune officielle avec places privilégiées, soldats en habits d'apparat précédés de la fanfare en habits d'apparat. Avec le chef d'orchestre faisant un petit o du bout de sa baguette, balayant en même temps de la main gauche des insectes invisibles, et calmant de la même main le hon ! hon ! des bassons, farfouillant dans la basse continue des bombardons, et la baguette du chef perçait une petite bulle tandis que les flûtistes se mettaient à donner des coups de cornes et des coups de coude dans le vide, le chef d'orchestre traçant de petits 88888, puis un grand 8 malingre, puis un gros 8 que tout l'orchestre s'amusait à faire éclater comme un ballon qu'il leur subtilisait enfin de la main gauche, serrant très fort, bras levés jusqu'à la claque des fusils sur le tremblement de la mer.

La mer qui, aujourd'hui, vient laper le socle du Monument de l'An I de Paix, puis reflue, mangeant sa propre plage, prêtant main-forte pour effacer, laver tache après tache les parcelles de terre qui portent encore trace de vieilles saletés humaines. Plus elle lave, plus elle avance, plus elle monte, plus elle désespère de trouver une

parcelle sans tache où se retirer, pour qu'enfin prenne définitivement forme une nouvelle terre baptisée. C'est alors que lui vient l'envie nostalgique de cette époque lointaine où ses eaux ne s'étaient pas encore retirées, où elles couvaient la promesse d'une terre sans blessure. La mer colère, coupable peut-être de s'être, un jour, retirée trop tôt, ou par accident, qui sait. La mer, en quête de sa propre rédemption, reprenant pièce par pièce la terre dans son giron.

C'est ce que dit le premier prédicateur, les mains en cornet, appelant à l'adoration de la mer, traitant l'autre de faux prophète.

Voix d'Urbain Mango en contrepoint :

– Dieu est hors de prix, et moi-même je ne me vends pas bien. Proverbe bantou.

La mer prêtant main-forte, sur sa lancée s'attaquant aux poteaux télégraphiques : des gibets oisifs, déséquilibrés, délestés du poids des pendus de naguère, mais encore pliés, calés dans une crampe qui n'en finit pas. Les corps des suppliciés les avaient-ils, par quelque sortilège, une ultime protestation, figés dans l'inconfort de cette posture penchée ? Pour qu'ils continuent de porter témoignage d'un décevant privilège, celui d'avoir porté des corps se décomposant dans le vent, s'enterrant tout seuls, par suintement, gouttement dans le sable, liquidation jusqu'à la frontière des os qui tombaient enfin comme des noyaux crayeux d'un fruit dépulpé par les chauves-souris.

C'est ce que dit le deuxième prédicateur, les mains en cornet, appelant à l'adoration de la mer, traitant l'autre de faux prophète.

Voix d'Urbain Mango en contrepoint :

– C'est du style qu'il nous faut et...

L'homme étendu par terre est abandonné par les détrousseurs.

– ... et nous vendrons ça. Nous ne vendrons ni du rêve ni du vent par rafales sur des plages enchantées. Ni le doux sommeil sur le sable fin et légèrement mouillé. Nous ne vendrons pas le soleil éclatant sur des lacs... Le soleil ? Quoi, le soleil ? Un vieux truc pour redorer la momie de tristes poètes ? Le soleil ? Que feraient les poètes démocrates sans le soleil pour tout le monde, dis-moi, que feraient-ils s'ils n'avaient pas cette justice-là à vendre ? Nous ne vendrons pas le soleil, ce vieux fou de soleil, ce vieux gros, ce gros tas de blancheur. Laissez-le donc tranquille, avec son sens unique du matin au soir... Alors que depuis longtemps on décompte le temps dans son dos. Depuis longtemps la mesure pratique du temps est la nuitée.

Les trois femmes – trois robes en toile de jute, trois foulards noirs jusqu'aux yeux, attachés sous le menton –, dès leur sortie du camion, se sont mises à genoux dans la poussière.

La mer a fini de manger sa plage. Et sur sa lancée s'attaque aux bâtisses coloniales. Deux chiens malingres

flairent les orteils de l'homme étendu au sol. Le premier prédicateur se tient dressé sur ce coin de trottoir, bordure de scène proche des rideaux et propice aux fausses sorties, criant : J'attendrai.

La voix est trouée de raclements de gorge, de grésillements gutturaux :

– Comme l'oiseau, dit le Seigneur, l'Éternel des armées. J'attendrai. Et le jour et la nuit, dit le Seigneur, l'Éternel des armées.

Les trois femmes se sont levées, ont fait quelques pas et se sont remises à genoux. Le deuxième prédicateur s'est mis à grimper au poteau télégraphique. Le premier est toujours debout sur le trottoir dans les restes de lumière de phares débordant de la chaussée, comme dans le petit coin du théâtre, celui qui est près du rideau où l'on peint des poteaux télégraphiques pour figurer la route, où l'on peint ciel et mer pour figurer la mouette. Sortie difficile de la réplique :

– Ce que je veux, c'est le monde. C'est le monde que je veux. C'est le monde que je veux. C'est le monde que je veux, dit le Seigneur, l'Éternel des armées.

Moulinant la poussière jaune de ses grands bras, la poussière, dansant avec lui, lui tresse des auréoles joyeuses qui gambadent autour de la tête, autour du tronc, autour des genoux. L'autre lui répond du haut de son poteau :

– Si tu veux le monde, faudra que tu viennes le chercher, le monde. Je l’ai, le monde. Si tu veux le monde... Je l’ai fait, le monde...

Le premier prédicateur marche vers lui.

– Je l’ai fait, le monde.

Il grimpe au poteau.

– Je l’ai fait, le monde.

Il l’attrape par les pieds et tous deux tombent. Le premier se relève quelques mètres plus loin, ses auréoles écrasées sur le visage lui font un maquillage or sale mélangé au rouge du sang gouttant du nez. Et il marche sur l’autre et, déjà, il lui marche dessus. Il marche dessus son corps tombé par terre. Il piétine son bras.

– Si tu veux. Si tu veux. Si tu veux.

Sans s’arrêter, avisant dans la foule un jeune homme, tresses rasta attachées au sommet du crâne qui, sans dire un mot, lui fait, depuis un moment, signe de se calmer :

– Rejeton de l’enfer, fils du tentateur, tu absorbes toujours pour cent balles ?

Coup de tête du rasta sur le présentoir du vis-à-vis, bouche et nez compris et deux doigts dans l’œil en bonus. Le prédicateur tantôt piétiné, relevant la tête et criant, comme pour saluer cette victoire que la Providence lui apportait :

— Le jour vient où le premier caca de vos propres enfants sera pour vos gorges.

Coupez ! Je n’aurais pas été surpris d’entendre une

voix venue d'un perchoir, la voix du metteur en scène grasseyant à travers le filtre du mégaphone : Qu'est-ce qu'il fout là, celui-là, oui celui-là. Coupez ! Me désignant à de tendres nervis qui m'auraient sorti sans égard mais sans rudesse du champ. Et je n'aurais pas eu besoin de demander mon chemin pour me retrouver, au bout de trois pas seulement, dans la réalité : Coupez ! et j'apercevrais enfin le perchiste redressant son micro et une foule de figurants sortant de l'ombre et s'ébrouant. J'aurais fait un pas et je serais sorti du champ. Mais je sais qu'un pas de plus ou de moins ne changera rien au fait que je suis bien arrivé à ex-Port Atlantis, ex-Ville-Haute, ex-Lomé. Et je m'obstine à me croire dans un décor où le film prévu n'aurait jamais été tourné et où les acteurs oubliés là, comme sur une île déserte, répètent à n'en pas finir des fragments de scène, des bagarres réglées, des gifles amorties.

Et je m'obstine à me croire l'intrus du scénario, le passant dont la divagation n'a jamais été prévue dans les scènes de figuration. Coupez ! et je me serais réveillé. Coupez ! et j'aurais vu les gros câbles, les rails, les caméras, et peut-être même aurais-je pu apercevoir la gueule célèbre du metteur en scène juché sur son tabouret et, sans au revoir, je me serais retrouvé à rire dehors, mélangeant mon rire aux cris des enfants jouant dans une vraie rue ; et j'aurais tapé dans un ballon comme on se pince. Et je me souviendrais d'avoir aperçu au passage

une drôle de grosse usine ventilateur diffusant de la poussière jaune.

La poussière et la mer. Toute la ville est là. La poussière qui colore de jaune la façade des maisons. On se frotte les yeux et, quelques secondes plus tard, on sent à nouveau peser la fine pellicule de poussière sur les cils, puis c'est le cou qui picote, et les gestes pour chasser la poussière se font plus énergiques, nerveux, tapes dans le cou, aller-retour de la main sur le front baigné de sueur où elle se coagule, fine pâte granuleuse, puis retour au discret froissement de cils avec le cri-cri qui s'ensuit. A la brusquerie des gestes répond un tourbillonnement jaune. La poussière subitement dérangée flotte un instant autour des vêtements pour revenir se poser, se serrer doucement contre la peau nue émergeant du col, des manches. Le geste de se gratter s'installe assez vite, perd de sa nervosité, comme s'installe dans la peau le petit grincement, le cri-cri, un crissement de plus en plus intime, insistant à travers les grands bruits de la ville : klaxons, appels, cris, conversations à haute voix d'un trottoir à l'autre, insultes, éclats d'océan, le tout se mêlant au bongo-bongo de la longue route qui nous a étourdis tout au long du voyage, qui est resté coincé dans nos oreilles.

Des pirogues rognées, alignées côte à côte, se poussant le long du parvis de l'église Notre-Dame des Sept Douleurs que la mer continue de mordre, de gratter,

d'arracher à ses fondations comme elle arrache les colonnades des villas coloniales, arrache les piliers d'anciens petits palais où des affairistes courtois, deux siècles plus tôt, discutaient du cours du coprah, jouaient les aventuriers du café et de la noix palmiste et du coton et du textile, tout de blanc vêtus, sirotant le mythique whisky-soda, le casque anti-insolation vissé sur le genou pour témoigner de l'ancienneté de leur crâne, définitivement bien cuit au soleil, et en imposer aux blancs-becs.

La mer creusant sous le dallage de la terrasse en bois ouvragé où valsait la petite foule expatriée et fêtarde dans les petits matins de nouvel an au son de fifres et de violons broyés dans le ventre rouillé des gramophones. Et, quand venait le soleil, des yeux lessivés par l'alcool lançaient des appels nostalgiques au grand large, une nostalgie cuisante qui se réveillait une fois l'an quand les maîtresses de ces maisons-là se couvraient de bijoux de famille, sortaient les nappes brodées, quand l'exposition annuelle des restes de quelque vieux trousseau de mariage faisait soupirer jusqu'au plus blindé des colonels. Cette nostalgie d'un jour, ce désir violent de partir, de rentrer en Europe, comme pour se punir de chanter des nuits durant l'amour des Tropiques. Comme pour se punir de se surchauffer le sang, de se monter la tête à coups de whisky-soda, de récapituler des nuits entières des histoires de forêt, de marigot, de lion et de sorcier, des histoires

qu'on ramènera un jour chez soi, à Ajaccio ou à Lyon, pour se faire écouter dans le respectueux silence dû à celui qui a fait l'Afrique, l'original de la famille, qui a fait ce pays là-bas. Un pays là-bas qu'on ne dit pas avoir habité. Ce qui sonne vrai, c'est qu'on a fait l'Afrique. Sur une terrasse ouverte sur la mer, dans des bottes écrasant la boue des plantations, dans une barque sans moteur tanguant sur le Niger où l'on a confié sa vie à un gamin fantomatique, on aura fait l'Afrique en comptant les ans. Dix ans d'Afrique. Quinze ans d'Afrique. Éternité d'Afrique où même le temps est autre. Il dira ça, l'original de la famille, quand il rentrera périodiquement à Bordeaux ou à Nantes, à Munich ou à Brême, déballant ses figurines de bois, accrochant au mur de sa maison ses peaux de bêtes, ses arcs et ses flèches, ses outils de labour, divers instruments qui servent à battre, fouler, tasser, ses colliers de perles, ses spatules, ses cuillers géantes et autres ustensiles gravés au fer rouge de tribalistiques signes, ses photos de négresses fessues et attifées comme dit le poète, l'original de la famille offrant des statuettes à sa belle-mère farouche et intimidée, interdisant qu'on les nettoie, qu'on en gratte les croûtes et les dégueulis authentiques.

La mer mange et recommence. Remange les bâtisses coloniales. Peut-être qu'au loin, au-delà de la ligne d'horizon, mouillent des vaisseaux fantômes, des caravelles sorties nuitamment de quelque musée marin de Lisbonne, comme si l'enfant du Portugal, Henri, Henri dit

le Navigateur, avait de nouveau ordonné, comme il avait, cinq siècles plus tôt, ordonné (selon ses propres termes transcrits par le scribe) « que ses caravelles allassent, armées pour la paix et pour la guerre, au pays de Guinée où les gens sont extrêmement noirs », des vaisseaux aujourd'hui fantômes, aujourd'hui hésitants sur cette crête d'horizon entre la désobéissance et le naufrage, aujourd'hui hésitants – cinq siècles plus tard – devant la nouvelle mission, un ordre de repli : rapporter enfin au port de Lisbonne, au cœur de l'Europe, les vieux rêves abandonnés en ce pays de Guinée, rapporter jusqu'au plus petit des derniers souvenirs de pierre.

Le Navigateur, harcelé jusque dans son au-delà par l'unique moustique qui lui avait collé la fièvre parlante, l'anophèle amoureux et tracassier qui revenait le buriner au même coin de peau, qui revenait lui injecter la même dose de sang poison qui l'avait rendu paludéen dépendant jusque dans l'éternité, le Navigateur lâchant dans son délire les mots qui cataloguent sa gloire perdue et son amour puni, à présent seul rêvant sur son rafiote fantôme volé au musée de Lisbonne et mouillant au large de ce pays de Guinée devenu lui aussi fantôme, le Navigateur apostrophant la mer : Que me rapportes-tu ? Interpelle la mer comme jadis il interpellait son boy, sa femme, ses négresses fessues et attifées : Que me rapportes-tu ? Et il s'agace, tout seul s'agace, agace la mer avec ses souvenirs de fastes sur les vérandas en bois ouvragé, fastes de

cocotiers et de filaos, fastes du Conseil des notables réuni en grande pompe, défilant en toges tissées de fils chatoyants sous le drapeau conquérant. Tout seul s'agace et contamine la mer avec sa fièvre paludique. Et la mer se ramasse et vient se jeter contre les vieilles colonnades des bâtisses coloniales. S'irrite et racle ce qui reste des parures solennelles, emportant au loin des débris que d'autres aventuriers morts attendent au large, sur d'autres vaisseaux fantômes échappés d'un musée d'Anvers ou de Nantes, pour les repêcher, classer, numéroter, empocher et s'en aller reconstruire là-bas, pièce par pièce, à l'identique, dans le pays de leurs noms et de leurs tombes, des palais de fantômes.

Une voix. Me retourne. Le jeune rasta à nouveau. Le jeune garçon qui vient d'aplanir, tête contre tête, le visage osseux d'un prédicateur de rue. Environ quatorze ans. Quatorze ans et petit et râblé, et se préparant déjà à me poser la main sur l'épaule :

– Puis-je vous diriger ? Vous permettez que je vous dirige ? Je m'appelle...

Je ne te réponds pas. Je pense... Tu me proposeras de me faire traverser ce bras de mer enfoncé dans la terre, pour reprendre la route plus loin, pour reprendre la ville, comme tu dis, c'est-à-dire à nouveau Terre ! Terre ! signalée à répétition par les inévitables répliques du Monument de l'An I de Paix. Pour tourner le dos à la mer et à sa fièvre de fantômes.

– Permettez-vous que je vous dirige...

Je vais y arriver. Je vais arriver à me convaincre que tu ne t'appelles pas Jack Lagos, comme tu te présentes, répétant :

– Jack Lagos, Jack Lagos, c'est ainsi...

Je ne te réponds pas. Je pense : Un metteur en scène est sans doute caché sous la bâche d'un camion ou dans la foule, déguisé en détrousseur, t'observant pendant que tu joues ton rôle, que tu déballes ta réplique dans une langue presque morte : Vous plairait-il peut-être que pour vous diriger et reprendre la ville, c'est-à-dire terre ferme, en tout cas, un peu plus ferme qu'ici...

Le scénario dit que tu rencontres un type, que tu rencontres un revenant, un voyageur à reculons qui a besoin d'un guide pour aveugle. Ce n'est pas moi qui te donnerai la réplique. Je ne sais pas ce que je suis venu chercher ici, où. (Jack Lagos, tu répètes Jack Lagos, c'est ainsi...)

Tu dis qu'on ne voyage pas pour rien.

– C'est un proverbe ?

– Trois cents francs, la traversée. Qu'est-ce que vous faites dans la vie ?

– Dans la vie ?

– Jack Lagos, c'est ainsi que j'ai autorisé mes alliés à m'appeler. Et vous ?

– Edgar Fall. C'est ainsi que j'ai autorisé ma tante à m'appeler.

Edgar Fall s'avance vers les pirogues, précédé de Jack Lagos qui dit :

– Nous attendrons l'Américain.

Edgar Fall inévitablement suivi d'Urbain Mango à travers une colonne d'hommes et de femmes à genoux, auxquels se sont jointes les trois femmes du camion, robes en toile de jute, foulards noirs jusqu'aux yeux, noués sous le menton. On n'arriverait pas à distinguer les hommes des femmes si quelque barbe ne dépassait. A genoux, les mains ouvertes face à l'Atlantique (l'océan, comme les routes, n'a pas perdu son nom). Et leurs gestes sont une confusion d'appels et d'adieux. Ils se lèvent soudain, marchent, mordillent le sable du bout des orteils, avancent ainsi sur quelques mètres, s'agenouillent à nouveau, à nouveau les mains agglomérées tâtonnant, tout le haut du corps bougeant d'avant en arrière, se berçant, la tête vers l'avant, cherchant un mur absent, un mur des lamentations où se masser le front. Tous portent au flanc un petit panier fermé avec un cadenas.

Assis dans la pirogue, on distingue de moins en moins le contour des choses et des gens dans la poussière qui jaunit tout.

Et jaunit la longue colonne agenouillée, cohorte de robes en toile de jute enserrant des corps maigres et droits comme des piquets au sommet desquels dodelinent les têtes, grosses boules noires rattachées aux piquets par des foulards...

... et jaunissent les chiens, à présent plus nombreux, aboyant assis,

... et jaunissent la mer sans berge et les pirogues, le tout comme immobile à travers ce brouillard poudreux qui s'est soudain épaissi.

On ne distingue plus les expressions des visages, les mouvements de lèvres qui bougent. Le brouillard s'amusant à déjouer la synchronisation des voix et des images, si bien qu'on entend Urbain Mango aboyer et les chiens dire à haute voix :

– C'est du style qu'il nous faut.

Les chiens interprétant le numéro d'Urbain Mango, donnant de temps à autre un coup de langue au corps étendu à terre, Nous vendrons ça, la voix d'Urbain Mango dans la gorge des chiens est restée inchangée, mais le volume a monté d'un cran et c'est une prosodie de sergent recruteur marquant de courtes pauses respiratoires dans l'attente du Yes, Sir ! réglementaire d'un régiment de G.I. Urbain Mango aboyant bras levés, bras ballants. Ou plutôt disposant son corps par petits paquets de gestes dans ce décor. Les chiens repassant la parole à Urbain Mango et reprenant leurs aboiements le temps d'une éclaircie dans le brouillard.

On voit le grand chauve oreillard, Wang Lee l'Américain, dans le flot des hommes ou femmes en robes de toile de jute, distribuant des prospectus, l'Américain brandissant sous leur nez des bouts de papier qu'ils

attrapent poliment entre les dents, leurs mains à présent nouées les unes aux autres, l'Américain fourrant de la main gauche du papier dans les bouches et de la main droite faisant de grands signes en direction de la pirogue où nous avons pris place, Urbain Mango, Jack Lagos et moi, l'Américain enlevant ses chaussures, retroussant son pantalon, pataugeant dans l'eau au pas de course jusqu'à nous et Jack Lagos a empoigné sa pagaie.

– Que faites-vous dans la vie ?

– Vous vous souvenez de Marie Ngandu, native de ce pays, marathonnienne, envoyée aux derniers championnats du monde...

– Que faites-vous dans la vie ?

– Je fais dans la vente.

– Que faites-vous dans la vente ?

– Expérimentateur de style. Vous vous souvenez de cette image que l'on a montrée partout, l'arrivée malheureuse de Marie Ngandu, la dernière des dernières qu'on a dû attendre pour fermer le stade, la dernière aux « chaussures de pauvre », comme disait le commentateur. Une marque de chaussures lui a offert de tourner dans un spot publicitaire où on la voit avant-après, où on la voit battre son propre record avec ses nouvelles chaussures de marque et de riche, répétant dans un sourire rassasié : « Après tout, si ce n'est qu'une affaire de chaussures... » Et ça lui a fait gagner assez d'argent pour s'offrir mille médailles incrustées de diamant. On raconte que la

quatrième de cette compétition, celle qu'on a à peine aperçue, coude à coude avec la troisième, épaules en avant, et qui a raté le bronze dans un sanglot, a déclaré dans l'intimité qu'elle s'en fout de Coubertin, qu'elle s'en veut encore d'avoir compris si tard que les derniers auront le sou, et les quatrièmes du chocolat. La vérité, c'est que toute l'opération avait été montée depuis le début par la marque de chaussures. D'un bout à l'autre. Imaginez ça. Acheter à un sélectionneur la participation d'une piètre coureuse et régler la suite de l'opération au poil pour en arriver à ça : « Après tout, si ce n'est qu'une histoire de chaussures. » Ça, c'est le style.

Le grand chauve oreillard hoche la tête, approuvant :

– Moi-même qui suis négociant moi-même...

– Négociant en quoi ?

– La dernière affaire que j'ai traitée, c'est l'histoire de ce vieil Ukrainien, Stepan Kovaltchouk, qui s'était caché une première fois pour échapper aux nazis en 1942, une deuxième fois pour échapper à l'Armée rouge en 1944, et qui avait continué à se cacher jusqu'en 1999. J'entre en contact avec le type. J'enregistre sa version. Il me vend les droits exclusifs d'exploitation de son récit. J'achète en vrac : Témoignages, anecdotes...

Il lit à haute voix le dernier prospectus qui lui est resté dans la main :

Vous êtes un rescapé de Tapiokaville. Vous êtes ami ou parent d'un rescapé de Tapiokaville. Vous êtes un ancien gardien à Tapiokaville.

Vendez votre témoignage. Wang Lee, négociant en événements biographiques, vous attend à l'Hôtel le Sans-Souci tous les jours à partir de dix heures.

Silence. Rame. Rame. Vogue. Joliment la pirogue. Qu'est-ce que je fais dans la vie ? Un fantôme en état de méditation, ça doit se poser cette question-là. Comme l'infant du Portugal, le fantôme qui regarde à travers sa longue-vue depuis l'horizon ces « hommes extrêmement noirs » (vus de l'horizon tous les hommes sont extrêmement noirs), se demandant pour la première fois depuis sa mort s'il n'avait pas été floué de son vivant. Ne lui avait-on pas finalement vendu un gigantesque carnaval avec une armée de maquilleurs dans les coulisses, travaillant à la chaîne, appliquant, d'un souple mouvement du poignet, de la vaseline sur les visages et les bras,

au suivant,

ainsi de suite,

jusqu'à l'autre bout de la chaîne où d'autres maquilleurs appliquent à gentils coups de pinceau de la poudre noire sous le regard de contremaîtres sévères et potemkines, hurlant à travers la grande fabrique : Encore une couche. N'oubliez pas que l'infant les aime extrêmement noirs.

La mer pousse et la terre cède.

(Que faites-vous dans la vie : une question qu'Edgar Fall a toujours entendue comme le déguisement d'un reproche – Que faites-vous là ? –, une suspicion,

l'accusation sournoise d'être clandestin dans le monde des vivants.)

La mer pousse et la terre cède, ou plutôt un hasard pousse la mer, pareil au hasard qui l'a fait se retirer il y a longtemps, à un commencement, pour dégager les continents, à un quelconque des multiples commencements que les hasards suscitent sans plus se soucier de la suite. Les hasards ne se soucient ni de la suite ni de la fin. Ils ne président qu'aux commencements, abandonnant immédiatement ce qu'ils mettent au monde. Seuls les hommes croient voir des esquisses de sens, les indices d'une progression, des signes indicateurs là où ils ne font que compiler, juxtaposer, échelonner des commencements sans fins, ne parvenant à bout d'efforts qu'à tracer un labyrinthe clos où l'on croit voir un destin alors qu'on s'applique à toujours tourner dans le même sens, repassant aux mêmes endroits tandis que le souvenir du passage précédent est déjà gommé, est réduit de temps à autre à ceci : une vague sensation de déjà-vécu. Cette impression d'avoir été doublé par son propre souvenir.

VI

La conjuration des sauterelles

C'est une silhouette rapide qui a jailli du fond de la rue parallèle à la rue Malaria. A sa façon tête en l'air de s'orienter, on aurait dit une fourmi fourvoyée, sortie du peloton, et elle panique avec ses mandibules volontairement pointées, elle lance une sommation avec ce hochement façon tête en l'air et mandibules. Une sommation vantarde au petit vent. Elle espère le salut d'une odeur familière pour la guider à nouveau. Comme un égaré en plein désert qui doute que le ciel soit à l'abri des mirages, mais qui veut croire encore que le scintillement là-haut est bien celui d'une étoile véritablement complice des points cardinaux.

Petite silhouette nimbée de cette poussière jaune qui ne quitte plus la ville – depuis quand ? Depuis quand se diffuse dans la chaleur de l'air un vol diffracté de pollen lâché par un hibiscus géant qu'un vent désolé aurait giflé à tort, et défleuri sur pied ? Et le vent serait resté là,

embarrassé, à se serrer contre l'arbre, les poteaux électriques, les fenêtres vitrées des immeubles, le socle des statues, à pousser des feuilles mortes, des restes de cigarettes, du papier journal et des brins d'herbe, cherchant la caresse peut-être, non ? mais ne réussissant qu'à racler la terre et soulever cette poussière jaune dans un mouvement de belle valse.

Belle valse aussi, le tournicotis de la silhouette, le secouement tendu en trois temps et demi-tour à peine que déjà le corps est saisi d'un bloc dans le double tranchant d'un plein phare. Une Jeep a surgi du coin de la rue, a latéralement traversé la place pour couper la route à la silhouette : c'est un jeune garçon qu'on peut voir à présent dans le halo de lumière, et il attaque une course staccato, sautilllements de la biche menacée par les élongations langoureuses de la panthère. La biche pousse sur ses pattes grêles, et première feinte au virage. Et, à chaque virage de plus en plus serré, la panthère, que l'amplitude de sa propre foulée oblige à un détour inutile, ruse avec les déclivités du terrain à grand renfort de sauts périlleux. Et l'une et l'autre, biche et panthère, tracent au même cordeau invisible qui se raccourcit à chaque souffle les formes concentriques d'un piège tourbillon, colonne d'air brassé avec la poussière et l'éclat giratoire des yeux nyctalopes. Et mille, encore mille tournolements centripètes qui finissent par réduire la petite bête à une longue et difficile expiration. Et la grosse bête n'a plus

qu'à humer. Flairer, lécher, caresser, souffler son souffle embrasé par la carburation de son appétit, s'enrouler autour de sa victime presque anéantie, dans ce geste ophidien de couvaison tranquille.

Le jeune garçon s'est arrêté, a appuyé plusieurs fois sur la détente de son pistolet avant de le lancer en direction de ses poursuivants, puis il s'est cassé en deux, les mains appuyées sur les genoux ha ! Si vous aviez vu ces dix hommes descendre au petit trot de leur Jeep plein phare, pousser des ha ! et des ho ! de surprise feinte ou de rire renfrogné, redresser ha ! délicatement le jeune garçon ho ! et c'est pour lui narrer quelque chose au plus près du visage sans pour cela s'empêcher de hurler :

– Tu sais peut-être ce qu'on va te faire tu sais peut-être ? !

Et dans le même instant je lève l'appareil photo à hauteur de mon œil gauche et un index va pour appuyer sur le déclencheur quand, chose imprévue, mon doigt reste posé, intact, sur le bouton sans que je me décide. Appuyer, presser, et profiter sans plus tarder de cet angle de vue où l'on voit le jeune garçon de face malgré le remue-ménage des hommes-panthères qui l'ont encerclé.

Vague de poussière nuageuse suivie de vagues de poussière nuageuse – jaune toujours – planant mollement à hauteur d'homme comme un ballon de fête. Et mon doigt qui reste posé, intact, sur le déclencheur sans que je me décide à en finir avec ce mouvement de pression

unique, un geste de métier que j'avais appris à distinguer de tout autre mouvement du même doigt, de tout autre pression similaire de l'index qui ne tiendrait qu'à l'entraînement des muscles des phalanges, à leur souplesse, à leur habileté à répondre aux sollicitations du cerveau. Exemple : l'application achevée de l'index sur la tige d'un stylo. Autre exemple : la tape légère et répétée sur le fourneau d'une pipe renversée, ou l'écrasement rageur d'un filtre de cigarette dans le creux du cendrier, ou l'enfoncement régulier du doigt dans l'oreille bouchée, ou l'étreinte du pouce et de l'index avec le frottement qui s'ensuit, tous gestes mis au point par l'habitude mais qui n'auront jamais atteint à cette espèce de fausse négligence qui est le comble de la perfection et du professionnalisme. Le geste de métier. Le seul qui renouvelle spontanément, chaque fois qu'il est exécuté, la même attention, le même état de conscience qui ont présidé à son apprentissage, le simple ravissement probablement lié à ce sentiment de justesse qu'on a ressenti la première fois qu'on l'a réussi, c'est-à-dire compris, quand on a saisi ce que finition veut dire dans son éblouissement, non pas achèvement mais mise à plat de toutes les composantes du geste pour une nouvelle impulsion. Ce que dit Johnny-Quinquelib.

Bouton. J'ai appuyé. Et – sursaut trop bref du flash – pour la première fois je n'ai rien ressenti de tel. Première et unique fois qui suffit pour comprendre : j'ai perdu la main. Pour comprendre que perdre la main n'est pas un

long processus d'ossification, d'abandon lent des réflexes, d'atrophie maligne de la chair, mais un ratage brutal et définitif. J'ai appuyé – ratage brutal et terminé ! –, je n'ai pas photographié ce que mon œil a vu à travers toute cette poussière gros grain, glissant tantôt comme sur des roulements à bille, tantôt s'étirant puis se ramassant, décrivant des courbes régulières, ombres projetées d'orbes invisibles, cette poussière dont le crissement continu est le seul de tous les bruits de la ville à demeurer familier, accompagnant chaque enjambée, chaque passage de la main moite sur le front moite, signalant le moindre attouchement, celui du tissu et de la peau, celui de l'ongle et de la peau. Et le jaune de cette poussière enveloppe toutes les formes mouvantes ou immobiles dans la traînée tourbillonnante d'une aura prédatrice, quelque chose à la naissance des épouvantements, un augure de désert, fascinant par la légèreté avec laquelle elle épouse la résignation des hommes dans cette ville où l'on ne balaie ni n'essuie plus, où, de temps en temps, on passe le doigt sur le rebord d'une fenêtre ou d'un meuble pour entendre le seul crissement, le seul bruit – le seul – à rester encore nature.

Tu sais peut-être ce qu'on va te... Je n'ai pas photographié ce que j'ai vu, une silhouette plutôt biche que garçon cassée en deux, les mains prenant appui sur les genoux, et l'homme-panthère qui tient dans une main un pneu de voiture, et l'homme-panthère qui a devant lui un

bidon et changement de pose, l'homme-panthère qui tient le pneu au-dessus de la tête du jeune garçon, l'homme-panthère qui a la main dans la poche, qui sort la main de la poche, qui a une grosse boîte d'allumettes entre deux doigts et changement de pose, l'homme-panthère penché sur le bidon, les doigts recourbés sur le bouchon et tu sais peut-être ce qu'on va te... Et le jeune garçon avec son collier meurtrier autour du cou : un pneu arrosé d'essence et dix hommes-panthères sachant chasser avec l'imperturbable masque de couvaison tranquille.

Au moment où j'ai cru appuyer sur le déclencheur, je me suis une première fois trompé de bouton et j'ai zoomé, et le visage du jeune garçon a grossi soudain, dans le même mouvement s'est rapproché comme aimanté, s'est élargi, a ventosé mon visage, œil contre œil à travers le carré de verre, ce visage d'enfant et son expression à la lisière du sourire. Cette grimace qu'aucun clown ni aucun bébé n'aurait jamais produite par simple jeu de muscles.

J'ai refermé la fenêtre et je me suis retrouvé assis sur le lit de ma chambre d'hôtel et j'ai mis la radio et je ne sais pas à quel moment ni pendant combien de temps j'ai dormi jusqu'à ce que le mot TRAITEMENT, jusqu'à ce que j'entende le mot TRAITEMENT TRAITEMENT, que je me dise que je n'ai pas souvenir d'avoir programmé le radio-réveil, que je me retrouve errant entre veille et sommeil avec le martèlement de ce TRAITEMENT TRAITEMENT, que je comprenne enfin que la radio a marché toute la nuit, que

j'ai dormi tout habillé et que Sidonie Caster de Radio France-Togo pour la Voice of America donne la parole à un homme-panthère qui parle Conjuraton des sauterelles, Conjuraton des sauterelles et Traitement que nous leur infligeons... Et, dans ma mémoire émoussée de semi-veille, je revois la convulsion des sauterelles traitées dans les documentaires animaliers. Non pas les coups rageurs avec d'inutiles éventails ni les moulinets de grands bras pour quoi faire, mais l'authentique traitement chimique, avec les rangs impeccables d'hommes en combinaison s'avancant à travers les champs et les jardins.

Un disque aux sillons mutilés répétant : ce traitement que nous leur traitement que nous leur...

Jusqu'à ce que je comprenne enfin que je n'ai pas rêvé la scène de chasse de la veille et que, si j'en crois Sidonie Caster de Radio France-Togo pour la Voice of America, la presse du lundi matin fait régulièrement le bilan de la sortie du dimanche des hommes-panthères, ces bénévoles armés qui nettoient les rues et les quartiers des enfants qui jouent aux dés, boivent, assis à même le trottoir, un jus de carbone au goulot, détroussent les promeneurs du soir, entrent dans les maisons, menacent et volent, errent le long de la Route au bois mort pour racketter les voyageurs, ont des caches d'armes et de munitions, des enfants dont personne ne réclame les corps lorsqu'ils succombent sous le traitement des hommes-panthères et dont la mort ne suscite que l'émoi

professionnel d'un préposé aux chiens écrasés ou d'une Sidonie Caster qui donne la parole à un homme-panthère :

– On en viendra à bout, on en viendra à bout, de la conjuration des sauterelles, vu le traitement que nous leur infligeons, vu le supplice du collier, vu l'injection de kérosène dans les veines, vu le clou planté au sommet du crâne, vu le massage à l'eau bouillante contenue dans des bouteilles qu'on roule le long du corps durant une heure...

Edgar Fall se lève. Il avale un comprimé de katapile. Il réfléchit à deux ou trois façons de commencer la journée. Il se dit qu'il est trop tôt pour voir cette ville en plein jour. Il se dit qu'il a avalé un comprimé de katapile. Il se dit qu'il a les yeux fixés depuis sa chambre d'hôtel sur l'intérieur du café le Bar-Bar, parlant tout seul comme s'il n'avait pas quitté le téléphone depuis le dernier message qu'il a laissé à Johnny-Quinquelibà, la veille de son départ : Allô Johnny-Quinquelibà. Bip, tu n'es pas venu. Si tu es là, décroche. Si tu n'es pas là, rappelle. Tu me dois toujours dix verres de rhum, moins les six que je te dois. Quand est-ce qu'on se voit ?

La dernière fois que nous nous sommes revus, Johnny-Quinquelibà, tu revenais d'Ouganda et tu te préparais à partir à nouveau pour où ?

– Je ne repartirai plus.

– Tu ne repartiras plus.

– Le docteur m'a dit : Fini, l'altitude, monsieur. L'avion, c'est terminé.

Commencer par – ce que tu disais la première fois que nous nous sommes rencontrés –, commencer par s'accorder un crédit mutuel de pardon, sans raison particulière, on ne sait jamais. Sans raison particulière. Edgar Fall répète. Peut-être est-ce un des effets du katapile, ces pilules plates, de fabrication locale, sorte de bonbon au citron que Jack Lagos lui a offert la veille. Il lui a promis qu'il en ressentirait vite le premier effet sur une échelle qui en comportait cinq. Commencer par là. Crédit mutuel sans raison. Cette phrase par laquelle Johnny-Quinquelibla l'avait accueilli à leur première rencontre à la brasserie de la Brèche aux Lions où celui-ci exposait ses photos, une série de gros plans – surface granitique ou fraction de terre après fumage ? Un précipité de petits points brunâtres sur fond sombre. Et soudain, avec une netteté inattendue, on distinguait le grain de la peau du grain du papier, la racine d'un cou et l'esquisse des clavicules en saillie sous la peau des épaules. Et des lettres qui sautaient au visage sans prévenir : TRAITRE A... et tant pis pour la suite de l'inscription. C'étaient des sillons tracés au couteau dans la chair vive. Des carrés de poitrines lacérées, cloués aux murs du premier étage de la brasserie.

Les yeux d'Edgar Fall se promènent sur les murs de la chambre d'hôtel où il a atterri, l'Hôtel le Sans-Souci, comme s'il s'attendait à y voir surgir les mêmes poitrines noires aplaties par la forfaiture du gros plan, la précision

sèche du cliché, l'obstination de Johnny-Quinquelibà à serrer au plus près ces carrés de peaux plats, ce qui avait fait disparaître la suite de la phrase. (TRAITRE A... comme s'il les avait dépecées, ces poitrines, avait tendu la peau par quatre piquets croisés aux extrémités formant le cadrage quadrangulaire.) Une disparition qui ne suscitait aucune curiosité, elle ne donnait aucune envie de connaître le fin mot coupé de l'histoire – quelle histoire, elle n'appelait du reste pas cette question, quelle question. C'était à tort qu'on imaginait là une phrase, même tronquée, là où rien n'était destiné à être lu. TRAITRE A... qu'on ne lisait que par automatisme, ce réflexe qui nous fait spontanément, mécaniquement, déchiffrer tout ce qui se présente sous forme écrite, attendant de cela une livraison de sens. Peut-être serait-il plus juste d'imaginer non pas une suite quelconque, non pas TRAITRE à quelque chose ou à quelqu'un, mais une présentation d'échantillons d'un catalogue qui contiendrait des prototypes de TRAITRE A, TRAITRE B, TRAITRE C... Ce marquage par traits droits, couchés, penchés, se coupant (au lieu de la boucle du R un angle pointu). Cet écaillage de la peau d'autrui, avec les traces de sang prolongeant l'écorché de chaque lettre une à une creusée, ombrant chaque lettre de caillots, comme sur une affiche grossière de film d'épouvante. Ce n'était pas de l'écriture mais son imitation. Rien n'invitait à lire dans cet alignement de lettres sur des peaux qui n'étaient plus

peaux humaines, qui semblaient, elles-mêmes, une imitation de ces ardoises noires qu'on accrochait au cou des condamnés et qui portaient l'inscription de leurs crimes ou des anathèmes auxquels ils accordaient le mutisme de leur regard.

On aurait pu dire que l'auteur de ces griffures avait eu tout à coup besoin d'une justification pour passer à l'acte, pour pratiquer cela qui est sans nom et sans parole, si peu facile à faire et à dire qu'il lui faut justement simuler l'usage du mot pour survenir : le besoin pour l'écorcheur anonyme de faire savoir, c'est-à-dire de se persuader, que ce rabotage appliqué de la couenne portait un sens secrété dans le geste non pas de blesser mais d'écrire. D'où le recours à ce simulacre du geste graphique, à son apparence de message, pour dire qu'il était l'auteur non pas de cette lacération sur lacération, mais d'une locution. Des mots leurres.

Le moyen de raconter ce qui a traversé les yeux du photographe quand ces poitrines déchirées ont surgi de la forêt, quand les hommes, les femmes et les enfants à qui l'on avait comme refait la poitrine, une peau étrangère que l'on aurait soudée ou cousue à l'endroit du corps où ça logeait vaille que vaille,

le moyen de raconter comment Johnny-Quinquelibà avait pris appui sur le bouton de son appareil photo, glissant, s'accrochant comme s'il grattait ses propres démangeaisons,

le moyen de raconter comment ces poitrines s'étaient succédé dans le cadre serré de l'objectif, abolissant la forêt jusqu'à la moindre brindille, abolissant tout cela qui faisait naturellement, imperturbablement, décor, y compris même les bras le long du buste, l'esquisse des épaules, la tête, elle-même la tête, quoi la tête,

le moyen de raconter la colère de Johnny-Quinquelibà quelques jours après l'exposition, dans la même brasserie de la Brèche aux Lions, se forçant à lire l'article pendant que le serveur apportait le huitième petit verre, réclamant un billet moins gros si possible, l'article disant (Johnny-Quinquelibà disant Merde, Désagréable, Saloperie), l'article imperturbable :

... Le moyen de raconter ce qui a traversé les yeux du photographe quand ces poitrines déchirées ont surgi de la forêt, quand les hommes, les femmes et les enfants à qui on avait comme refait la poitrine, une peau étrangère qu'on aurait soudée [...] Et Johnny-Quinquelibà n'a pas trouvé mieux que de les graver à son tour sur une peau de papier, la peau et le papier pareillement grenus, pareillement lacérés...

Un billet moins gros que le serveur réclamait si possible, que Johnny-Quinquelibà n'avait pas sur lui ou refusait de chercher, d'autant qu'il refusait d'écouter le serveur, lui tendant nerveusement le billet de cinq cents francs entre l'index autoritaire et l'annulaire autoritaire, comme s'il lui indiquait une sortie, les yeux mouillant le papier journal. Le serveur avait levé les yeux au ciel et son

regard s'était attardé au plafond où quelque décorateur avait peint des joueurs d'ukulélé avant de s'en aller souffrir de vertige le reste de sa vie, le serveur lâchant les pièces de monnaie, les claquant sur la table dans un bruit railleur. La salle si grande que James Matthieu, le patron, n'y avait installé que des tables pour quatre, comme il avait peut-être, définitivement, installé lui-même les trois vieilles habituées qui avaient si bien appris à s'asseoir que leur photo aurait pu servir d'illustration au guide de la bonne tenue, avec toujours les mêmes propos, une conversation faite de saturnisme et de pleurésie. Des statues de bois peint avec leurs yeux affectant de ne pas voir, les unes au regard calé sur les autres comme si rien ne devait plus les distinguer de leur congénère absente, morte assise devant la cheminée, celle dont il était souvent question à la fin de leur conversation : morte, la fenêtre ouverte. Bien morte. Des pieds jusqu'aux cheveux. C'est-à-dire que le vent n'en soulevait pas la moindre mèche.

L'article disant en conclusion ce que le serveur se fichait d'entendre – mais alors –, alors que Johnny-Quinquelibla murmurait : Écoutez-moi ça. Attention à la monnaie que l'autre comptait sérieusement sous son nez, décidé à jouer de la malchance pour lui faire péter une pièce jaune au visage. L'article imperturbable :

... le photographe lissant le tout pour que le regard glisse tout seul. C'est peut-être l'unique façon de saisir, malgré tout, cette vision qui défie si sauvagement, si paradoxalement, le regard. Une vision qui a

dû égarer le regard du photographe lui-même. Et le maniérisme qui en résulte ne serait-il pas en soi, compte tenu de la gravité du sujet, l'ultime scandale ?

Johnny-Quinquelibas se saisissait du journal, l'agitait : Désagréable, le journal repoussait le serveur jusqu'au comptoir. Désagréable, et le regard d'Edgar Fall aujourd'hui perdu dans une chambre d'hôtel, le Sans-Souci aux murs blanc-jaune. Les murs se renvoyant son regard comme une balle bondissant de plus en plus vite avant de se jeter par la fenêtre. D'où : la poussière, le Bar-Bar, le patron, les chaises, les enfants, les vieillards, les chiens. Dehors.

Commencer par là, par s'accorder un crédit mutuel de pardon, sans raison particulière, on ne sait jamais. Edgar Fall répétant la phrase de Johnny-Quinquelibas sans être sûr de mieux la comprendre aujourd'hui que la première fois qu'il l'a entendue, récoltée, attrapée au vol telle que sortie de la bouche de Johnny-Quinquelibas, parole résiduelle, miettes de mots recueillies entre les fronces d'une joue agacée et assemblées en une boulette mal formée et poussée du bout de la langue. Telle quelle, cette phrase que n'importe quelle onomatopée, chiquenaude sonore – tireli et tire lan laire –, une suite de syllabes sans signification, aurait pu remplacer, Edgar Fall se la répète à présent sans souci de comprendre.

Dehors encore. La poussière de toujours. Partout. S'incrute dans le blanc cassé des troncs d'eucalyptus,

cassé par le jaune, le blanc resté sur ses gardes sous la première couche de jaune, si bien qu'on ne saurait dire ocre. En face, le café le Bar-Bar. Le patron occupé à tirer la langue à un couple de jeunes femmes, à lancer un salut de la main à l'adresse d'une vieille dame boitillant si joliment qu'elle paraît traverser la rue à cloche-pied. Et le contraste entre la décrépitude du corps et la précision calculée du saut à la marelle semble la rajeunir.

Il était resté enfermé depuis le réveil. Il avait refusé d'ouvrir à Urbain Mango. Il avait refusé de déjeuner. Il avait avalé la pilule plate de Jack Lagos, le katapile aux cinq effets, ne sachant plus trop à quel niveau de l'échelle il se trouvait. Il était descendu au bar situé au premier sous-sol de l'hôtel, façon de tricher avec l'envie de mettre le nez dehors. Il se sentait descendre et toucher terre, suffisamment pour croire que le produit avait quelque effet sur ses articulations jusqu'à l'arrivée au bar. Télé allumée. Téléspectateurs. Une dizaine de personnes, Wang Lee, le patron de l'hôtel, qui finissaient de se relâcher dans des fauteuils à l'oblique vers l'écran. A leur façon de se tenir la tête et d'agrandir les yeux, on devinait qu'ils avaient passé l'après-midi là, assis, à regarder se succéder à l'écran les visages de ces hommes qu'on avait jadis connus plus furtifs, surgis un jour d'on ne savait où et parlant cet anglais de fortune : Cool'am man, cool'am, Make you no shout, en ces années, déjà lointaines, des disparitions par paquets, ceux qu'on avait fini par appeler

les Ougandais, ou les Nigériens ou les Soudanais et qui n'étaient peut-être ni ougandais, ni nigériens, ni soudanais, qu'on identifiait ainsi à cause de cette langue qui leur était comme un code secret et à laquelle les gens d'ici n'entendaient rien d'autre que cache-cache, chausse-trape et disparition, quels que soient les mots prononcés, le résultat était toujours cache-cache, chausse-trape et disparition. Des hommes effacés, qu'on ne voyait qu'après les avoir entendus prononcer votre nom, et c'était trop tard. L'un avait déjà ouvert la marche et l'autre la fermait aussitôt. Des hommes sans traces, qu'on disait du Nigeria ou du Ghana non parce qu'ils étaient du Nigeria ou du Ghana mais de la même façon qu'on avait appelé sénégalais des tirailleurs qui auraient pu être du Tchad ou du Monomotapa. Et si ces personnages avaient débarqué du Caucase ou d'Amérique, ça n'aurait rien changé. Rien au mercenariat du mot qui servait à les désigner. Ça n'aurait rien changé à ces dispositions particulières qui les rendaient capables de vous faire disparaître en plein milieu d'une piste de danse, qui les dotaient du pouvoir d'effacement, de camouflage. De traverser les murs et d'apparaître à votre chevet, un sac à la main, leur unique accessoire d'illusionniste, prêts à effectuer ce tour ébouriffant : l'escamotage en public de votre figure. Car il y avait toujours un public, même quand ça avait lieu dans l'obscurité de votre chambre : tous ceux qui avaient fini par ne plus jamais dormir, qui

entrebâillaient une fenêtre au moindre bruit de lézard, qui grimpaient précipitamment à un arbre au fond de la cour, qui se cachaient dans un trou creusé et camouflé par eux-mêmes, avec juste ce qu'il fallait d'ouverture pour assister au spectacle. Un public pour dire le lendemain (et les jours qui suivraient, qui serviraient à marquer l'impensable absence) : Il y a un truc. Pour payer à ces génies du passe-passe le tribut d'admiration craintive qui nourrissait leur pouvoir.

Ces hommes aujourd'hui plus volubiles à la télévision, dans la seule émission qui, depuis un an, occupe l'écran du matin au soir. Où l'on voit : la tête d'un homme enfermé dans un sac et autres simulations de scènes de sévices. Avec témoignages de ceux qui les ont subis, confirmés par ceux qui ont transmis les consignes de sévices, ceux qui ont transmis les résultats de ces sévices à qui de droit (et ces résultats ne tenaient pas compte de la dislocation des membres, des fractures, des amputations à chaud, des multiples détériorations des os, des épreuves de fatigue sur la carrosserie humaine, y compris l'équarrissage du vivant, le broyage et l'évidement, ne parlons plus de la confiscation du visage et de la suffocation. Les résultats allaient à l'essentiel, à l'unique but visé par la méthode : la disponibilité, celle de la volonté et celle du sentiment), des sévices reconstitués par des comédiens payés rondement la minute de simulation, parfois par un vrai ex-détenu ou un vrai ex-

garde, un vrai-vrai, répète le présentateur à la tête de bête à bon Dieu, avant de se tourner vers ce vrai de vrai de rescapé, présumée victime de l'époque, pour prendre des nouvelles de ses sentiments aujourd'hui, le boxant à vide avec son micro, le boxant à quelques centimètres du menton reculant, du menton repartant vers l'avant. La bouche s'ouvre, le micro va chercher au fond de la gorge de l'ex-victime la réponse toute crachée au-dedans des haut-parleurs jusque chez l'habitant, jusque dans l'amplificateur des télévisions domestiques, petits bijoux fétiches autour desquels se regroupent des familles nombreuses, des amis silencieux disputant un verre, des clients d'hôtel, des inconnus devant la vitrine d'un magasin, formant un attroupement débordant sur la chaussée, la ville entière les yeux fixés sur la bouche ouverte de l'ex-vrai de vrai moulu de bagne qui crache enfin dans le soulagement général, enfin un mot, une réponse à la question posée sur ses sentiments aujourd'hui, crachant comme s'il contre-attaquait le micro, le mordant comme ceci : un trou. Y crachant : un trou, parlant comme ceci du pays, s'en fout de ses sentiments aujourd'hui, y crachant un trou.

La ville entière hypnotisée par la seule émission qui passe depuis des mois, dit le patron de l'hôtel : Depuis des mois ils ne font que passer, parler, passer, parler. Avec ce présentateur, maître de cérémonies, vieillard à tête de bête à bon Dieu posant toujours les mêmes questions : votre

nom, votre prénom et votre statut à Tapiokaville.

La ville entière se renvoyant en écho ses propres gémissements, se regardant larmoyer lorsque, de temps en temps, arrivent en incrustation sur l'écran des images récoltées par des cameramen en chasse dans la ville pour filmer et transmettre en direct l'émotion de téléspectateurs ivres d'alcool, de tristesse, de larmes et de vomissements psychosomatiques.

Votre nom, votre prénom et votre statut à Tapiokaville. Ce n'est pas difficile d'anticiper la réponse selon que la personne interrogée entre du côté de la salle ou du côté de l'estrade. Du côté de l'estrade, l'entrée des artistes, la réponse invariablement : ex-garde. De l'autre : ex-détenu. Ou parent. De ce côté-ci comme de l'autre les mêmes descriptions de sévices.

Le présentateur fait parler un ex-détenu en lui tendant le micro à bout de bras :

– Ce qu'il y a de mieux quand on est vivant c'est de ne pas en arriver à envier les morts. Ce qu'il y avait de mieux dans ce trou, c'était ce signe auquel on se savait vivant : n'avoir pas envié nos morts. Les avoir plaints. Avoir continué à les plaindre comme seuls les vivants savent déplorer. Avoir continué à les désirer parmi nous, même là où nous étions.

Le présentateur sait faire parler. A sa manière de saisir un mot, de le garder si longtemps prisonnier que l'interlocuteur ne peut s'empêcher d'en rajouter un autre.

Des mots qui s'échelonnent, s'échangent, se dispersent, se ramassent suivant les règles énigmatiques d'un jeu de cartes : à toi de jouer. A toi de jouer. Laissant croire que quelque chose de décisif se joue réellement à demi-mot. Cette cérémonie de bienfaisance se déroulant sous le patronage de deux statues géantes de l'An I de Paix qui semblent cadrer comme il faut l'échange de propos. Comme il faut pour que les ex-détenus et les ex-bourreaux se quittent convaincus d'avoir été tous ex-victimes d'une conjuration qui avait distribué au hasard des rôles dont la valeur s'était brusquement inversée au gré des événements. Les martyrisés d'hier dressant le cou à la faveur de la nouvelle donne de l'histoire, les bourreaux d'hier raidissant la nuque et souffrant d'avoir été floués, étonnés devant le silence d'une salle qui ne semble pas disposée à applaudir la révélation et la démonstration des fameux trucs qui avaient fait d'eux des génies de l'escamotage. Et malgré tout, quel que soit le rôle, tous les visages se ressemblent, comme si un accessoiriste invisible accrochait rapidement à chaque tête le même masque de dignité avant le gros plan, cette expression unique d'une douleur majeure sur le visage des saints ébouillantés, des vierges braisées au bûcher que l'on voit sur les images pieuses distribuées aux bons élèves à l'école catholique, une douleur si joliment maquillée. On se l'arrache. Ce n'est pas un tribunal, c'est un parloir à ciel ouvert. Un mélange de tribune libre et de confessionnal en direct. Une

cérémonie d'échange de maillots à la fin d'un match où vainqueurs et vaincus font allégeance à la dure loi du sport sans en rajouter. Et il n'est pas exclu qu'au vu de l'ambiance quelque affabulateur se mêle aujourd'hui à la cohue des victimes et demain à la bande des bourreaux. Avec l'assistance impartiale de l'accessoiriste au masque enchanté. De temps à autre, le vieillard à la gueule de bête à bon Dieu se fait interviewer par un collègue présentateur et :

Comme nous l'annoncions, plus que soixante-douze heures et nous recevrons ici même l'homme sans visage... celui que la rumeur avait surnommé le Général Tapioka.

Donc, tout cela – la mort, l'écartèlement, la fuite, la disparition, la déréliction proprement physique, toute la machine enfin, ce que Johnny-Quinquelibas est resté seul à appeler dossier – n'aurait été que la répétition générale de ce téléspectacle géant, collectif et perpétuel, mettant en vedette un présentateur ancien régime reconverti, qui tient son public en haleine depuis des mois (ce public constitué de millions de poètes du quotidien, selon la formule de Sidonie Caster de Radio France-Togo, c'est-à-dire ceux qui savent transformer la vile merde en chanson, chansonnette et rire poétique, des millions de miséreux aux zygomatiques enflés de poésie cancéreuse), lui promettant l'apparition, le vrai visage, lui promettant cette épiphanie, le face-à-face, le vis-à-vis : la tête coupée au zoom avant du Général Tapioka, lui promettant cette ultime

délivrance, cette satisfaction digestive propre aux crétins dont la curiosité se mesure à l'écarquillement de la pupille, à l'angle que forme avec le cou la mâchoire inférieure à son maximum pendant.

... C'est-à-dire que j'aurais pu ne jamais revenir. Comme je l'avais décidé à la mort de la mère. Rester couché dans mon grenier parisien. A garder le rythme où ça vit : un temps vache, un temps pingre, un temps d'abondance où l'argent était gagné, claqué, vieux rhum. Puis un temps désert. A garder le rythme où ça vit la vie de temps en temps. Rester couché. Et parler seul en cas de colère ou de désarroi. C'est-à-dire en tout cas. C'est-à-dire à voix basse. Puisque la logeuse à qui je dois. Et, menton appuyé sur le rebord de la fenêtre, reconstituer sur le trottoir le tracé à la craie du corps disloqué du deuxième suicidé de l'immeuble qui a fait passer la population du huitième étage de quatre habitants à deux : Edgar Fall à la fenêtre, Miss Garcia, dernier voisin vivant et travesti péruvien, se tenant debout dans l'encadrement de la porte, la bouteille de whisky à la main, contemplant le désordre de la chambre et murmurant : quel désordre ! comme d'autres toussent pour attirer l'attention, et lui, Edgar Fall, refusant de se retourner jusqu'à ce qu'il reparte et revienne déguisé en femme de ménage. Dépoussière. Déplace. Remplace. Revues et magazines par tas inégaux. Contemple. Les grands cahiers en attente du scénario du vaste projet d'Edgar Fall, une série d'essais filmés dans le

genre documentaire autofictionnel avec supplément de pensées. Ouvre les cahiers. Lit quelques titres au hasard, à haute voix, méthodiquement, imitant la scansion d'une interprète de chanson réaliste française sur soixante-dix-huit tours, cette façon de déclamer avant les premiers accords prénom et nom de l'auteur-compositeur, puis titre de la chanson. De Edgar Fall, *Considérations mortelles*. De Edgar Fall, *Ulysse et la photographie*.

Abandonne les cahiers pour déchiffrer en entier l'étiquette de la bouteille de whisky, by appointment to Their late Majesties : King George III, King George IV, King William IV, Queen Victoria, appuyant son incantation d'un claquement de doigts à chaque nom, comme pour rappeler à la vie ces têtes raides de bipèdes pas plus cons que d'autres, ou dont la connerie ordinaire n'était pas plus dissimulée par l'aura de leur couronne que celle du voisin par son béret, et qui avaient, entre mille hauts faits, adoubé ce Blend of the purest old scotch whiskies, accompagnant de leur bénédiction toutes les dégueulantes ivrogneries à travers les âges, faisant tomber les préjugés de caste et autorisant n'importe quel soulographe débutant qui boira de ce breuvage sacré à siéger momentanément avec eux dans le Royaume des cieux où ils avaient émigré, fatigués de porter, de supporter des couvre-chefs pesants, héroïques portefaix de leur propre grandeur, eux dont le véritable mérite est d'avoir su défier le torticolis comme jamais personne. By appointment to His late Royal

Highness The Prince of Wales (1921-1936). By appointment to Her Majesty the Queen. Amen. L'incantation achevée, le breuvage enfin métamorphosé, par le miracle de la communion, en pisse de la Reine, salud ! Et rester couché. A garder le rythme avec le voisin péruvien, Federico Garcia, déguisé en Miss Monde, déguisé en reine de Saba : Roule-moi un tambour, mon Négus, en nounou berceuse : Duerme, duermes, négrito,

le négrito se redressant soudain comme il s'était redressé ce petit matin où M. Halo était venu le secouer par les épaules : ton pantalon neuf, ta chemise neuve, tes chaussures neuves, lui avait fait traverser toute la ville jusqu'à la plage déjà bondée de monde, jusqu'à la tribune avec des places privilégiées et lui avait dit : Ouvre bien les yeux et pense à devenir un homme. Ce qui adviendra par la suite et qui ne parviendra pas, plus tard, à remplir la moindre petite page d'aucun cahier. La foule habillée de neuf, à la fois railleuse et tendue, la baguette du chef excitant la fanfare, les quolibets fusant de la foule propre à l'arrivée des condamnés, les crépitements perforant le bruit de la mer et les corps se tassant soudain, sans aucun de ces tressautements spectaculaires popularisés par le cinéma d'action. Les corps se raccourcissaient comme sous l'effet subit d'un affaissement de terrain, poteau et corps descendant d'un cran, et la mort ne semblait pas provenir des balles, mais de quelque chose d'autre qui aspirait soudain par en

dessous la substance pondérable de ces corps attachés.

VII

Fermer l'œil de la nuit

Je suis entré dans le premier bar ouvert et vide, mis à part la serveuse et Thelonious Monk qui a dû prendre du ventre depuis sa mort. L'homme est assis de biais, les mains pianotant sur la table. Huit doigts bagués. Son ventre occupe tout l'espace entre la table et la banquette jusqu'à ce qu'il plie les genoux, écarte les cuisses. Le ventre s'est glissé sous la table. Les mains s'égarent un peu sur les genoux, un geste imprécis entre le frottement, le tapotement et la caresse puis, à bout d'indécision, retour au pianotage sur la nappe à carreaux rouges et noirs. Toutes bagues dehors. Thelonious Monk revenu ventru de chez les morts, égaré dans une brasserie pour vivants, et dont le geste d'impatience trahit la surprise de ne pas voir de piano en face de lui.

– Cabri maison, crie le patron.

– Moi, dit l'homme, et les mains ont pianoté dans l'eau du rince-doigts.

Thelonious Monk est bien mort. Le doigt levé de l'homme, entre deux bouchées, n'est pas près de battre la mesure d'un swing de maître, il réclame la bière que la serveuse avait oubliée.

Prendre à gauche après le carrefour de la Paix et aller tout droit jusqu'à l'ex-Quartier Nord, m'ont dit sans hésiter le pseudo-Thelonious Monk, le patron et la serveuse. Et je suis resté là un moment pour finir mon rhum, et comme il était mauvais j'ai rincé au campari-bière. Et puis je n'avais pas pris la décision d'aller à l'ex-Quartier Nord quand j'avais demandé mon chemin. Je voulais juste savoir comment faire au cas où une impulsion subite... Savoir comment y aller suffit à présent pour me rendre désireux d'un troisième campari-bière et libre d'écouter l'homme dire à la serveuse :

– C'est là-bas dans ce Quartier Nord qu'ils ont enfermé et élevé le monstre. Et ce sont ses griffes qui ont tout déchiré ce que tu vois. C'est ce qui s'est passé là-bas qui a tout contaminé. Et ce n'est pas fini. On fait tous semblant de faire la fête mais trop tard, les enfants ont tété le monstre et sont devenus des sauterelles tueuses... Personne pour écouter personne à l'époque. On n'écoutait pas ceux qui voyaient le monstre partout, parce qu'il n'y avait que les chiens pour le flairer, pour savoir exactement où il nichait. Mais personne n'écoutait les chiens du Quartier Nord qui racontaient comment la terre transpirait de couinements qu'on aurait dits humains, et ce n'étaient

pas les morts, les morts ne se plaignent pas. Personne pour écouter les chiens.

(C'était l'appel d'une douleur si peu ordinaire que seuls les chiens y répondaient. Les chiens errants sur les trottoirs, flairant on ne sait quelle odeur qui remontait du ventre de la terre, ne se mélangeait ni aux émanations concentrées de gazole ni aux relents d'urine que dégageaient les murs quand ils se vidaient de leur chaleur à la nuit tombée.)

Personne ne les écoutait, les chiens. J'ai habité le Quartier Nord. Aucun souvenir des chiens qui parlaient. Ou, plus précisément, j'ai habité dans cette enclave autrefois constituée de villas, entourée de chaque côté sur deux kilomètres d'une muraille de pierres rouges. J'ai habité là, dans une de ces villas que M. Halo avait louée pour la mère. Et de la fenêtre du premier étage on pouvait voir par-dessus la muraille qui nous séparait du reste du quartier, qui nous protégeait de son agitation et de sa convoitise, l'étendue de petites maisons en adobe, le crocheté des palissades entourant les terrains où de temps en temps se dressait le squelette en bois d'une maison en construction. Il s'en construisait tous les jours, des maisons plates en bois et adobe le long de la muraille qui les séparait des villas cossues. Opulence de lumières projetées du haut des étages et de confettis que le vent transportait jusque dans les cours de ces maisons basses comme du pollen destiné à les féconder de richesse

soudaine, à les faire se dresser en une nuit jusqu'aux plus hautes fenêtres de ces châteaux magiques. Et les chiens ne parlaient pas. Ou alors leurs voix étaient couvertes par les bruits de fête, par les trilles de la mère qui couraient le long des murs quand M. Halo venait avec ses invités pour un concert privé, par le bruit des conversations quand M. Halo s'exprimait devant ses collègues à l'heure de l'apéritif. Parlant encore et toujours de son métier. Devant ses étudiants qui suivaient le professeur vedette jusque chez sa maîtresse : C'est notre métier d'en savoir un bout. Les personnes dont vous aurez la charge, jeunes gens, sont avant tout en rupture avec une parole collective, ancestrale, avec laquelle il s'agit de les réconcilier. Et ce n'est pas en leur parlant de l'Œdipe. Il faut refonder la théorie et dynamiser la pratique telle qu'elle nous a été transmise. Il faut repartir dans la forêt, jeunes gens... Soustraire la psychothérapie à son fourvoiement dans le piège rationaliste. Il n'y a aucune différence entre celui qui consulte l'inconscient et celui qui consulte les entités invisibles des terres incultes, les génies de la brousse, pour diagnostiquer un trouble. Ce n'est qu'une différence d'outils. Il s'agit de croyances et non de science... Moi, je prends un risque en tant que chercheur quand je pointe du doigt et que je dis : voilà.

J'ai habité le Quartier Nord jusqu'à l'âge de vingt ans. L'année où on l'a rasé. Les maisons en adobe d'abord, puis les villas, tout le quartier jusqu'au cimetière

qu'on a désossé. Et je ne me souviens pas des chiens qui parlaient. Je ne me souviens que du déménagement dans une autre villa juste avant mon départ pour Moscou. Mon père, celui qui avait disparu à ma naissance, était revenu. Avait trouvé la mort. Et la petite tante qui nous suivait partout depuis que j'ai eu l'âge de me souvenir trouvait encore l'occasion de débarquer : C'est de sa faute, c'est de sa faute, à ce M. Halo. Profitant de l'absence de la mère pour me demander s'il restait de la vodka. C'est de sa faute, c'est de sa faute, à ce M. Halo

(à ce M. Halo qui prétendait guérir le père d'on ne savait ce qu'il lui avait trouvé, ce M. Halo qui n'avait pas attendu un an...)

Toutes les péripéties de la vie de mon père depuis ma naissance : sa disparition, sa réapparition sans qu'on ait jamais su dans quelle bagarre il avait perdu un œil, sa mort dans la clameur d'une foule malade, c'est de sa faute, c'est de sa faute, à ce M. Halo. Je suis là pour te raconter ton père, une généalogie.

C'était sa spécialité. Dans tout le Quartier Nord, elle était connue pour cela : entrer dans les maisons pour vendre des jouets en bois et raconter des généalogies. Et s'improviser, dans mon cas, petite tante du côté du père. Et me raconter la mère à seize ans, dans ces gargotes le long du chemin de fer où elle chantait devant un public de mal dégrossis, avec, de temps en temps, des comme il faut de là-haut, des M. Halo qui aimaient rire canaille. Des

hommes qui tous excellaient dans ce geste d'attraper avec négligence les poignets des filles (sauf peut-être l'homme qui sera mon père et qui poursuivait les filles en leur soufflant son harmonica dans les oreilles), jusqu'au jour où un M. Halo avait attrapé le poignet gauche de la mère, et la mère avait sorti de la main droite un couteau de sa poche et l'avait passé dans la main prisonnière, et le M. Halo avait dit : j'aime ça. Il n'avait cessé de revenir, de se mêler à la horde des hommes braillant, confortablement ankylosés dans les fauteuils en bois peint, avec juste les bras qui se détendent comme des langues de caméléon à l'approche des serveuses, des chanteuses, de la patronne, des beautés forestières grondant malicieusement du nombril, ces nymphettes prises au piège, amenées et placées par des camionneurs et qui semblaient définitivement carrées dans des postures de docilité, prêtes à tout instant à prendre en croupe le premier venu.

La petite tante disait : comme si les poignets de femmes n'étaient faits que pour ça, attendre d'être capturés et retenus. Il n'y avait pas que le poignet, mais aussi les joues, la taille, les chevilles, le ventre... Tous ces hommes qui n'avaient jamais rien fait d'autre que découper, tous ces regards d'hommes sectionnant les corps de femmes à leur mesure, enlevant ce dont ils n'avaient pas inventé l'usage, comme ces clitoris autrefois tranchés qui prouvaient bien que ces hommes-là ignoraient le frottement quéquette à quéquette. Elle le disait comme

ça, la petite tante du côté du père, me promettant mille récits, profitant de ce que j'avais huit ans pour me demander, dans le dos de la mère, s'il y avait encore de la vodka au frigo, refusant de me raconter ma naissance. Me racontant à nouveau comment la mère sortait son couteau chaque fois qu'un homme lui saisissait le poignet, un jeu qui semblait beaucoup amuser ce M. Halo qui revenait à la charge : j'aime ça.

Ta naissance : Il ne s'est rien passé, me racontant la naissance de l'aîné, celui qui est né un dimanche et qui est mort. De bérubéri, disait-elle. De fièvre jaune, disait-elle. De kwashiorkor, disait-elle. Et autres, disait-elle, profitant de ce que j'avais douze ans pour me féliciter de la monnaie que j'avais récoltée pour elle dans les poches de M. Halo, me racontant la naissance de l'aîné dont la mère avait accouché sur une bicyclette parce que, à l'époque, elle chantait encore dans les gargotes le long du chemin de fer, elle chantait enceinte jusqu'aux dents, et les douleurs de l'enfantement l'avaient surprise au moment le plus roucoulant du refrain :

Azian yom lo
Dzisoéa yom lo
Ape kpokpo matsikoa yom de
Dekadjèwo be dekadjèa yom de
Awukè mado

Ce qui signifie :

Amours toujours
Amours toujours
Amours toujours
Amours toujours

Que donc : les douleurs l'avaient coupée net en plein milieu de Toujours. Les taxis étaient loin en ville. Ce n'était pas le moment de compter sur le train. Mon père avait attrapé sa bicyclette – accroche-toi, accroche-toi. La mère avait accroché ses bras autour de la taille de mon père et comme ses jambes étaient nerveuses et qu'elle ne savait pas autour de quoi les accrocher on lui avait attaché les chevilles aux deux tiges qui relient le porte-bagages aux essieux... Les amis de mon père étaient partis devant lui sur leurs propres bicyclettes pour le forcer à la course, ne s'étaient retournés qu'une fois chez la matrone. Et, comme ils ne voyaient personne arriver, ils avaient embarqué la matrone à peine réveillée et le cortège de bicyclettes était reparti à la rencontre du couple qui s'était arrêté en chemin, la bicyclette contre un arbre, mon père défaisant les liens des chevilles de sa femme, tout le monde y mettant du sien jusqu'au moment où l'on avait soulevé la mère du porte-bagages et la matrone avait poussé un cri en apercevant les cheveux du bébé à la lumière des lampes torches, les lampes torches éclairant l'herbe et les cheveux, réveillant quelques insectes aux ailes précipitamment défroissées.

– Regardez les étoiles, avait ordonné la matrone aux

hommes intimidés qui n'osaient plus un geste, sauf celui de diriger la lumière des lampes torches vers l'entrejambe de la mère, rois mages à bicyclette cherchant dans le ciel la plus brillante des étoiles, jusqu'au moment où la gifle triplée de la matrone avait libéré un grand cri. Et l'enfant était sorti de son propre cri qui avait réveillé les hommes, brutalement tirés de leur contemplation du ciel. Et les hommes avaient vu, à cet instant précis, l'enfant descendre des nuées sur un coussin d'ailes de papillons de nuit.

Alors je demandais à la petite tante de raconter ma naissance et elle répondait : il ne s'est rien passé.

– Jamais autant ri.

– Un autre campari-bière.

– On n'offre rien à la serveuse ? Je ris sans boire, étranger.

– Je suis né ici. C'est ça que je raconte.

– Né ici ne fait pas l'habitant, étranger.

– C'est un proverbe ?

– En attendant, je ris sans boire.

Un jeune homme est entré dans le bar, a regardé la serveuse, a reculé jusqu'au mur, jusqu'à heurter le mur, à le frôler à présent du dos dans une suite de petits balancements si bien calculés qu'on aurait dit qu'il s'en servait pour se gratter le dos aux endroits que sa main ne pouvait pas atteindre. Puis il s'est mis à bouger petit pas après petit pas jusqu'à l'instant où il s'est timidement

heurté à la table qu'il n'a vue qu'au dernier moment. Mais il l'a si bien vue en cette fraction de seconde qu'il a effectué un saut bref. Le choc avec la table n'a donc pas eu lieu, mais le mouvement du corps amplifié par la salopette sac-à-patates laisse croire un instant que le genou a réellement contré l'obstacle. Un temps. Pendant lequel on est surpris par l'absence de bruit. Le jeune homme lui-même, convaincu d'avoir heurté la table, s'assied dessus, comme si quelque fatalité l'avait placée sur son chemin, lui signifiant la fin de sa timide progression. Puis, d'une voix de bonimenteur en fin de journée : lance-flammes ? Lance-flammes ? Lance-flammes ? Il sort de sa poche des briquets fantaisie.

La serveuse s'avance vers lui, une cigarette comme un doigt supplémentaire pointé sur lui.

– Bite ? dit-il, en sortant de sa poche un briquet en forme de phallus.

La jeune femme a éclaté de rire. Elle ne rit pas. Elle n'émet aucun son caractéristique du rire. Elle souffle par les narines au rythme des tressautements de sa poitrine.

Le jeune homme continue de sortir ses briquets fantaisie, se rapproche de ma table.

– Lance-flammes ?

La voix est celle du bonimenteur plaintif, debout sur un escabeau en fin de journée, qui récite le catalogue de ses Dernières occasions Dernières occasions. Menaçant sournement de perdre la voix parce que c'est la fin de

la journée, et qu'il respire de plus en plus mal, et qu'attention ! on risquait d'être privé du récit des merveilles que fit cette mixture à base de racines du palétuvier de Sassandra à la cour de la reine Ponukélé, si l'on ne tendait pas d'urgence les oreilles. Le bonimenteur invitant à profiter, encore plus que du dernier produit en stock, des dernières minutes d'une voix qui se meurt.

– Lance-flammes ? Lance-flammes ?

J'ai secoué la tête.

– Ça se boit ?

J'ai dit oui.

– Ça s'appelle comment ?

– Campari-bière.

– Ça doit ramasser les vertèbres.

– C'est ce qu'on dit.

– Et les oreilles, hein, ça doit les frotter sec.

– Ça c'est sûr. Les oreilles, ça doit ramasser.

– Un truc à boire, ce que tu bois là...

– Un sacré truc à boire. Tu en veux ?

– Comme tu dis, sorcier.

Le pseudo-Thelonious Monk qui a fini son cabri maison et ses six bières lance lui aussi un C'est comme tu veux, sorcier, avec un sourire mignon ou plutôt la bonne position des lèvres pincées juste avant qu'on y greffe un trombone.

Ma naissance : il ne s'est rien passé, la petite tante racontant comment la mère avait été atterrée par son

premier accouchement. Comment la peur ne la quitterait plus. Parce qu'elle était persuadée que ce bébé-là ne survivrait pas, la petite tante profitant de ce que j'avais seize ans pour me dire comment la mère avait, dans sa hardiesse coutumière, travaillé au corps son homme à l'harmonica qui, aussitôt, lui avait rallumé le ventre, façonné à hue et à dia les petites et grandes lèvres, travaillé houleusement la lisière du vagin, puis crapahuté dans la petite allée, faisant de petits bonds, des cha cha cha, des combinaisons de tambours et trompettes, trafiqué de petites pauses à volonté sur la dernière glissade en pente douce jusqu'à la dernière syncope où il lui avait joliment troussé le petit nouveau au fond de l'utérus – au cas où le premier viendrait à s'en aller (elle ne disait pas mourir) et avant que l'âge la surprenne (elle ne disait pas vieillir).

A partir de maintenant, on n'entendra plus parler de cet homme. Sauf pour dire, selon les mauvaises langues, qu'il était déjà parti slalomer entre deux fesses lobées d'un angle à l'autre sur la piste carrée d'un bar à biguine, parti jouer au radieux, zizi-tête-chercheuse à portée de la main, côté droit – d'où forcément poor lonesome cowboy, poursuivant les filles au son de l'harmonica. Sauf pour dire, selon la petite tante, que c'était bien lui le père : Je te raconterai une généalogie, et qu'il n'aurait pas dû se retrouver où il n'aurait pas dû se retrouver. C'est bien la faute de M. Halo, celui qui n'a pas attendu un an pour

louer cette villa et y loger la mère et le bébé (sa faute, à ce M. Halo, qui prétendait guérir le père d'on ne savait quoi qu'il lui avait trouvé).

Et le fils qui voulait juste savoir quelle tête promenait peut-être encore le père, où il s'en est allé, et pourquoi pas mort, et pourquoi pas là.

La serveuse rit en ouvrant grande la bouche. Et cet étirement exagéré des commissures a suffi à la rendre hardie, et ça se voit à la provocation croissante de ses lèvres éversées tandis que la langue restée en retrait, mais visible, menace de jaillir, menace en même temps de ne pas jaillir ; et, entre l'une et l'autre menace, cache mal une envie de ramper – aller retour – sur le pourtour de la bouche.

Elle rit accrochée au comptoir.

– Ça fait trente minutes que je ris. Je ris sans boire, étranger.

– Je suis né ici.

– C'est moi qui te crois, dit le jeune vendeur de lance-flammes.

– Et ils t'ont appelé comment ?

– Campari-bière pour tout le monde.

– Ça va faire douze.

Edgar, Edgar, ce prénom qu'il avait lui-même emprunté au pirate flamand nommé Edgar, héros d'une pièce d'aventures contée à la radio. Et pendant trois jours la petite tante avait joué avec lui à apprendre son prénom

secret, et elle faisait Edéga, Edéga avec une moue complice, mille petites torsions précieuses de la bouche, pour lui dire combien ce prénom pirate imposait à sa mâchoire un gros tribut de fatigue, obligeait sa langue à un parcours inhabituel entre ce d et ce g avant de s'épuiser trop brièvement sur le r dont tout le monde sait qu'il n'est pas fait pour tuer ainsi bêtement une dernière syllabe, mais pour se rouler magnifiquement entre deux voyelles comme dans Yaro Yaro qui veut dire Petit Petit. Sa petite tante l'appelait Yaro Yaro avec sa voix aiguisée. Et la mère sursautant, enfin quoi : Quoi, il ne s'appelle pas Yaro Yaro. Et la tante : Tiens donc, comment s'appelle-t-il ? Et la mère hésitant. Jusqu'au jour où...

Nous irons loin, mon petit. C'est M. le Directeur du collège, la main dans mes cheveux – nous irons loin, mon petit, nous irons loin, mon petit –, qui avait donné l'envie à la mère de m'appeler dorénavant Monp'tit, et non plus... du nom de celui qui est né un dimanche et qui est mort de malaria, béribéri, kwashiorkor, fièvre jaune, souffle au cœur, vermoulures et autres fragilités. Et moi, je ne serais plus obligé de lui répondre : Moi, c'est Kofi, celui qui est né le vendredi. Obligé de me présenter périodiquement à la mère. (Comme les enfants de Bokassa dont on dit que ses trente mariages lui ont valu une telle progéniture que chaque enfant qui criait Papa Bok à son passage était instamment prié de lui rappeler son prénom et de nommer les entrailles dont il était le

fruit.)

Du côté du père, tout était à inventer, et celle qui se disait la petite tante arrivait avec son gros sac de revendeuse ambulante de jouets en bois, entrait dans les cours des maisons, installait les enfants grands et petits sur ses genoux pour leur raconter des généalogies improbables, trouvant toujours le temps d'un tête-à-tête avec moi : je te raconterai. Je te dirai une généalogie qui remonte jusqu'aux guerriers géants mi-hommes mi-buffles qui firent ce pays au temps où cette terre était sans pays. Une généalogie qui a coulé avec le sang et les eaux, s'est exhaussée avec les montagnes, s'est gardée au chaud dans le désert pour te rejoindre enfin ici. Imagine cela. Une généalogie, si tu veux, jusqu'au dieu grondant, dieu de la foudre et du tonnerre qui a fait tout seul et sans femelle ton ancêtre danseur surnommé la Liane. Une généalogie jusqu'au demi-frère du dieu Félin l'Acrobate. Et je te raconterai comment ton ancêtre, demi-frère... Et moi qui voulais juste savoir, sans remonter si loin, quelle gueule d'animal totem promène encore mon père peut-être.

– La même que la tienne. Une gueule de bébé tigre. Imagine cela.

Et la petite tante refusant de me raconter le père, grande et forte personne, me racontant un enfant à la gueule de poupée tigre qui disait à ses camarades, quand le vélo lui avait déchiré la cheville : je vous interdis de peindre mes béquilles en vert. La petite tante qui

s'obstinait à me parler d'un enfant, rachitique au premier coup d'œil, mais leste, mais agile, tellement agile qu'un jour, les mains plaquées au sol, les jambes par-dessus chaque épaule, il avait déplacé son corps sur cent mètres par le seul mouvement des bras. Ou encore les jambes en grand écart et les bras croisés sur la poitrine, il avait progressé par trémoussements cadencés de la croupe à même le sol. Ou encore, faisant la roue sur ses poings fermés, sans s'arrêter un seul instant et sans tomber, il avait parcouru les deux cents mètres qui séparaient l'école de la maison. Sans saigner du dos de la main. Et ses poings frappaient durement le pavement de cailloux minuscules que la pluie tardive n'avait pas encore lavé. On entendait distinctement la percussion des poings fermés au départ. Puis on croyait l'entendre encore quand tout était fini. Le corps n'était plus au sol et le bruit dur qu'on entendait, on le tenait du vent qui s'écarterait par vastes pans, et c'était un frottement peau à peau, et les voisins étaient ahuris devant ce spectacle du seul garçon au monde qui savait empoigner le vent. L'homme que je rencontrerai pour la première fois à l'âge de neuf ans, et qui mourra un an plus tard, ne ressemblera en rien à ce que la petite tante racontait, et plus elle racontait et moins ça ressemblait à un père, la petite tante profitant de ce que j'avais seize ans pour me dire : mets ta langue dans ma bouche.

– Ça va faire quinze campari-bière pour le gosse de

riche. Je n'arrive plus à compter, tellement j'ai ri. Ça va faire dix-sept.

– On pousse jusqu'à vingt.

(Et lui, obéissant, mettant sa langue dans la bouche de la dame, obéissant comme si elle lui avait dit de poser le verre sur la table, et il posait sa langue dans la bouche de la dame, et la dame suçait puis lâchant, lâchant, l'air de dire : pas comme ça. Et lui reposait poliment la langue, poliment comme lorsque le médecin encourageait l'enfant malade qu'il était, au nom d'une raison supérieure aux règles de bonne conduite, à braver gaillardement l'interdit de tirer la langue. Et la dame : donne-moi tes dents, et la bouche ouverte, les lèvres retroussées, le léger toucher des dents avait fait comme une claque électrique dans sa bouche, et il avait envie de s'agripper, mais ne savait plus comment, et il était resté collé à la dame, uniquement par les dents, les lèvres fuyant toujours, et nulle succion, nulle humidité à proprement parler. Un baiser qui ne prend pas. Qui tire toute sa force de ce qu'il ne soulage pas. Un baiser denté, sans étreinte, sans abandon, sans fusion. Une soudure.)

Le jour de mes neuf ans, la mère m'a planté devant le miroir : on va trouver ton père.

La mère (devant le miroir, s'exerçant à respirer, me tenant par la main, nous regardant tous deux comme pour vérifier qu'on allait bien ensemble, qu'on correspondait bien à l'idée que le passant pouvait se faire d'une mère en

route avec son fils pour aller retrouver le père) : on va trouver ton père.

La mère me traînant tout au long de l'avenue de la Marina, les yeux rivés au sol comme si elle y cherchait des indices. Et moi pouvant difficilement imaginer au-devant de quoi j'allais, traîné par la mère dans le couloir de l'hôpital comme naguère quand elle me traînait dans les couloirs de l'école : on va trouver M. le Directeur. On va trouver M. le Directeur, celui qui passe sa main dans mes cheveux après les coups de bâton – nous irons loin, mon petit. Sur mes doigts les coups de règle en métal s'abattant avec précision après avoir décrit un bref moulinet. S'abat et se maintient en hauteur, s'abat et se maintient à l'oblique, prêt à s'abattre et à se maintenir. Et moi qui répète : quand deux verbes se suivent. Bref moulinet du poignet et la règle qui érafle un ongle. Ça ne compte pas. Retirer la main au dernier moment. A combien sommes-nous ? Six coups. Il en reste combien ? Je calcule. Tout en essayant de me souvenir des comportements chez les verbes. Quand deux verbes se suivent et que le premier est en pole position. On va trouver M. le Directeur. Celui qui te fait passer d'une classe à l'autre – nous irons loin, mon petit. Et la mère s'était mise à l'imiter, Monp'tit, peut-être pour ne plus avoir à m'appeler par le prénom de celui qui est mort. Monp'tit, Monp'tit, et moi, je n'y voyais que triche. Je me laissais entraîner dans le couloir de l'hôpital : on va trouver ton père, Monp'tit. La mère

plantée dans l'allée de l'hôpital. La réceptionniste avait dit : porte numéro vingt-quatre, et nous étions passés devant plusieurs portes avant de nous apercevoir qu'aucune ne portait de numéro. Nous sommes revenus sur nos pas. Nouveau départ. Ma mère me traînant dans l'allée en comptant à haute voix : quatre, cinq... Et voici qu'un redresseur de torts nous barrait le chemin : je suis le redresseur de torts. Nous regardait en martelant le sol et pensait haut : sauvons la veuve et l'orphelin. Changeait de direction et se mettait à nous suivre, puis nous dépassait, se mettait au garde-à-vous quelques mètres plus loin : libérons les prisonniers. Sauvons la veuve et l'orphelin. La mère obligée d'élever la voix pour ne pas se laisser troubler, chantonnant presque à tue-tête : dix, douze... S'arrêtant : onze, répétant. Puis se lançant à nouveau dans la récitation de sa comptine sommaire. Tandis que l'autre, au garde-à-vous quelques mètres plus loin : que puis-je faire ?... Quinze... Seize, dix-sept, dix-huit. Quelques portes s'ouvraient au passage et on voyait apparaître des visages rendus sérieux par la pénombre ou la folie. Ce n'étaient ni convulsions ni contorsions, c'étaient les yeux. Des yeux qui semblaient tatoués, aux contours incisés sur fond de teint grisâtre.

La mère à présent me poussant devant, les yeux toujours baissés, comptant les portes jusqu'à vingt, puis tournant à gauche, l'énergumène redresseur de torts nous laissant passer en se plaquant au garde-à-vous dans

l'angle, criant une ultime fois : sauvons la veuve et l'orphelin. Et sa voix se perdait dans un brouhaha d'insultes concertées tandis que la mère disait vingt-quatre, marquant un temps, et moi qui freinais soudain, et on voyait par la fenêtre les nuages freiner. Porte vingt-quatre ouverte sur une salle commune. La mère qui levait enfin les yeux, ne voyait rien, l'horizon bouché par un géant en blouse blanche. Je me suis mis à courir et le monde s'est remis en marche avec ses nuages. Moi qui ne savais pas ce qui m'attendait, je me suis mis à courir et à réciter à tout hasard, comme jadis dans le bureau de M. le Directeur, à tout hasard : quand deux verbes se suivent et que le premier est déjà conjugué, le second se met à l'infinitif... Halte-là. Le redresseur de torts a jailli, arrêtant ma course, me plaquant contre lui, halte-là, deux doigts dirigés en canon de pistolet contre le géant qui arrivait, essoufflé, la mère sur ses talons. Halte-là, sauvons la veuve... Mais deux autres géants tombés du plafond étaient déjà sur lui, lui tordant les doigts pour le forcer à me lâcher. La mère disant quelque chose et le premier géant, celui de la salle commune, répondait que oui, et le monde qui s'était remis en marche charriait le bruit des roues de pharmacies ambulantes, de chariots fumant de riz, pendant que plus loin se mouraient les râles du sauveur de veuve qu'on traînait vers son déjeuner. La mère disant quelque chose et le géant, celui de la salle commune, répondait que non, ne répondait plus quand la

mère a levé les poings, son sac pendouillant au coude, et le géant a saisi ses poings et l'a giflée pour calmer ses tremblements, lui répétant, la consolant, lui répétant : je vous ai dit que vous pouviez le voir. Mais seule.

A nouveau les portes entrouvertes, et les yeux. Tous ces yeux tatoués sur des faces planes, encadrés et alignés le long du couloir comme des têtes de hiboux hypnotisés en plein jour.

Puis le géant est reparti, est revenu présenter ses excuses parce que la mère avait raison, parce que M. Fall pouvait rentrer chez lui. Et c'était la première fois de ma vie que j'entendais M. Fall prononcé de cette façon simple. A moi, on le disait avec emphase, comme il convient lorsqu'on joue à accorder de l'importance à un petit garçon. M. Fall est sorti et la mère et lui se sont regardés, puis il m'a regardé et la mère a dit qu'il valait mieux prendre un taxi. Elle n'avait pas cette voix déguisée de derrière la tête qui lui servait à ruser avec les hommes. Et M. Fall a sorti un harmonica et la mère a souri.

Que les choses soient claires, a dit la mère à M. Halo. Je ne sais pas s'il est guéri. Je m'en fous. Il est libre. Il va. Il vient comme il veut. Je veux qu'il habite ici.

Les choses sont claires, a dit M. Halo.

Que les choses soient claires, a dit la mère au père. M. Halo fait ce qu'il veut. On s'en fout, d'accord ?

Assis dans la cour, mon père lisant le journal et commentant, lisant l'Augmentation du prix du pétrole et

commentant Quel manque de Dieu, lisant la Défaite au premier tour des qualifications et commentant Quel manque de Dieu, le Record mondial du baiser le plus long et Quel manque de Dieu.

Nous sommes à vingt campari-bière. Le premier client secoue la tête : des histoires comme ça, j'en ai dix à raconter.

J'ai rapidement demandé au jeune homme :

– Tu sais où je peux trouver du katapile ?

– Tu peux payer à la demoiselle un campari-bière en lui disant que c'est moi qui l'offre ?

– Oui.

– Pour le katapile, c'est le distributeur.

– Le distributeur ?

– Au coin de la rue.

Je sors. Je sais qu'il n'y a de distributeur nulle part. Je sors quand même, ne voulant pas fournir à ce jeune homme l'occasion d'aller plus loin dans la moquerie. Lorsque, dans sa propre ville, on demande son chemin et qu'il n'y a pas un seul ami d'enfance ou un vieux copain de beuveries sur lequel compter pour les moments de repli nécessaire, il vaut mieux sortir d'un bar où quelqu'un s'amuse à flouer le crétin d'étranger qu'on voit en vous parce que vous posez des questions de crétin d'étranger. J'ai fait quelques pas et je suis retourné dans le bar, fâché par mes propres réflexions. J'ai regardé le jeune homme dans les yeux et je lui ai dit :

– Ça n'existe pas, des distributeurs ici.

Il ne répond pas. Me fait signe de le suivre, me conduit jusqu'au coin de la rue, me laisse devant une villa décatie d'où provient une musique lourde de basse et de grosse caisse, me fait signe d'y entrer et s'en va. Le salon fait office de boîte de nuit.

Comment tu t'appelles ? Qui ? Moi ? C'est la musique. Une chanson à la mode. Sur la piste, hommes et femmes font un petit pas les uns vers les autres puis reculent, doublent le petit pas, puis chacun s'enferme dans sa petite bulle pour se trémousser tout son content, puis chacun se réveille, découvre la présence de l'autre, fait un pas vers l'autre puis recule à nouveau. Qui ? Moi ? La voix du DJ par-dessus la voix du chanteur : videz la piste. Lucia Panthère va brûler.

La danseuse nue est entrée déjà nue. Elle est entrée avec un petit pagne noué à la taille et qui est tombé de lui-même dès qu'elle a tournoyé pour dégager la scène. Donc, le temps qu'elle soit visible de l'ensemble des spectateurs, le strip-tease éclair est déjà terminé. Elle fait semblant de s'en aller. L'assistance rit. La musique change. Elle fait un grand écart. Elle rampe jusqu'à la première table. Elle tire la langue à un monsieur que sa dame taquine. Elle marche à travers la salle. Elle repère une première victime et lui attrape la tête et colle son pubis contre le front chauve. Elle tape sur les mains de la victime, les mains qui se sont instinctivement levées à hauteur des fesses pour les

presser ou pour les repousser. Sûrement pour les repousser. Pour mettre fin aux rires qui fusent et grossissent au fur et à mesure qu'il s'enlise dans un embarras réel ou simulé. Chacun son tour et tout le monde est moqué, celui qui reste passif et attend que ça passe, celui qui fait le grognon en remontant ses lunettes, celui qui joue les hardis en dégainant du doigt tendu et qui se retrouve le nez dans le cul de la danseuse nue parce que celle-ci sait se retourner à la vitesse de l'éclair, celui qui avance sa bouche vers un sein et se retrouve la barbe dans sa pinte de bière que la Panthère a eu le temps d'attraper sur la table et d'interposer entre le sein et le visage, et ça rit partout et c'est presque familial. Puis ça a été mon tour et j'ai attendu que ça passe, mais comme je suis le dernier, Lucia Panthère, sans se rhabiller, s'est assise à côté de moi et s'est dite prête à commander deux whiskies si j'étais prêt à payer. Oui. Où puis-je trouver du katapile ? Elle a fait signe à une serveuse :

– Tu as vu le distributeur ?

– Il entraîne son coq.

Whisky d'abord. Avant d'enfiler sa jupe, whisky... Son corsage, whisky...

Nous avons traversé la rue, contourné la maison d'en face pour entrer dans la cour. Plate. Éclairée de moitié. La lumière semble originellement destinée à la rue mais la torsion accidentelle du poteau électrique a détourné une part de cette lumière en une raie médiane qui divise la

cour en deux zones d'ombre et de clarté. En face, l'enseigne lumineuse du bar, qui est restée éteinte jusqu'à présent, se réveille soudain. Tandis que de rares étoiles abandonnent la partie, lasses de lutter contre la trahison d'un ciel plaqué cendre, l'enseigne lumineuse s'enhardit dans un crépitemment de lumière rouge qui se répand en minuscules papillons dans la cour, du côté vers lequel louche la grosse ampoule de la rue. Là où se dresse le tronc enraciné d'un arbre taquin, sans feuilles ni branches pour aider à le nommer.

L'homme va pour poser un seau d'eau au pied de l'arbre quand il nous aperçoit.

– C'est lui, le distributeur, me dit Lucia Panthère.

– Faudra attendre. Je dois tester le cou de mon coq. Baron Comodo !

Il a crié Baron Comodo et un colosse est sorti de l'ombre, a enlevé son maillot puis s'est mis à secouer violemment la tête. Un quart de tour à gauche puis retour à la position initiale, menton rentré et un quart de tour à droite, menton rentré et l'homme qui devait être son entraîneur dit – l'air de s'éclaircir la voix :

– Le secret, c'est le cou.

Le secret, c'est le cou, dit l'homme en attrapant dans un seau une serviette mouillée avec laquelle il s'est mis à frapper le colosse, un coup droit, un revers, poitrine, dos puis ventre et fesses ; puis la serviette brusquement gifle une joue, gifle l'autre et le colosse qui continue son

manège de la tête – un quart de tour, un quart de tour et à chaque retour du menton la serviette a giflé deux fois –, le colosse toujours aussi détaché de ce qui lui arrive tandis que Le secret, c’est le cou, répète son entraîneur, abandonnant le ton de la sentence pour celui du médecin qui dit honnêtement ce qu’il ferait si j’étais vous, monsieur. Et le mouvement continu de la tête du colosse dévie son regard de l’agitation de l’officiant qui a replongé la serviette dans le seau, l’a ressortie avec des gouttes d’eau s’échappant comme des insectes volants réverbérant la lumière du néon et que la tête du colosse chasse méthodiquement avec la régularité de ce mouvement de balancier, semblable peut-être au geste de bercer s’il n’avait été si violent. L’homme a frappé une fois comme frappe le bois contre la peau du tambour ; il frappe à nouveau mais, comme une main dans une autre main, la serviette roulée en boule, collée une fois sur la peau, puis détachée à peine, puis collée à nouveau – brèves frappes comme un massage.

– On attache, dit l’entraîneur.

Le colosse s’est dirigé vers le tronc d’arbre au centre, recevant sur son torse un jet de papillons rouges provenant de l’enseigne lumineuse, la tête levée dans la lumière blanche de l’ampoule accrochée à son poteau penchant, on dirait volontairement penchant.

– Le secret, c’est le cou.

Cette fois-ci, c’est Lucia Panthère qui a parlé,

comme quelqu'un qui aurait voulu dire : tu vas voir...

Crochet. Et personne n'a vu le crochet venir et frapper au visage le colosse attaché, les mains dans le dos.

– Tu l'as vu venir ? demande l'officiant au colosse.

– Oui.

– J'ai cinquante ans.

– Oui.

– Et encore pas mal rapide.

– Oui.

– Hein ?

– Oui.

– Tu l'as senti, hein, que tu l'as senti...

– Oui.

– Que ça cogne fort.

– Oui.

L'homme dit oui comme pour chasser l'air, dosant sa vitesse selon la longueur de la question – oui, un volume d'air arrivé trop vite, et donc chassé à moitié, l'autre moitié restée prudemment coincée d'un coup d'épaule entre le dos crispé et la poitrine bombée.

– Tu respires mal. Retiens.

Tout l'air que le colosse avait coincé dans son thorax a commencé au bout d'un moment à monter à travers le goulot de la gorge, à remplir petit à petit les joues, et la pomme d'Adam fait le yo-yo, digue tremblante et menacée jusqu'au moment où l'entraîneur a crié :

– On lâche tout.

Et l'aboïement du colosse a réveillé les chiens. Le poing de l'officiant a jailli. Crochet. Et la tête du colosse reste soudée à ce cou aux nerfs saillants, cannelures sur le tracé des muscles tendus et, dans leur frémissement à l'arrivée du crochet, il y a comme un relâchement bref, un accueil volontaire du poing nu, puis le cou se raidit immédiatement pour retenir la tête avant qu'elle n'aille trop loin dans sa rotation sous ce choc dont elle semble, chaque fois, contenir l'impact, chaque fois redistribuer l'énergie dans le reste du corps, comme si la douleur se diluait ainsi.

Le secret, c'est le cou. Et, dans la voix de l'homme, cette fois-ci, traîne une sorte d'admiration encourageante aussitôt convertie en hargne. Crochet. A chaque coup frappé, l'officiant fait un pas en arrière, échappant à la partie éclairée de la cour et, chaque fois qu'il réapparaît, son poing surgit comme un prolongement de l'ombre, se rétractant après chaque incursion brutale, presque forcée, dans la lumière. Et, poussé par un désir insensé, à nouveau ce bras d'ombre entre dans la lumière, et ce mouvement de frapper est comme un geste réflexe provoqué par la surprise de se retrouver dans la lumière. La rapidité de ce va-et-vient finit par concentrer l'attention sur cette partie masquée de la cour plutôt que sur le tronc d'arbre et le colosse attaché, sur le frappeur plutôt que sur le frappé. Et il semble à présent que ce bras est le prolongement de l'ombre entière qui charge. On dirait

qu'un prince géant des ténèbres vient grignoter une fraction de lumière puis recule, brûlé... Et une fraction de lumière, et recule, fasciné à la fois par la force irrésistible de son désir et la mesure de son audace.

– Le cou, c'est le secret, hein ? Un bon cou rééquilibre. Quand on en vient au K.-O., ça fait une sacrée différence, un bon cou, hein ?

L'officiant s'est retiré de l'ombre et s'est collé au colosse, dans l'élan titubant du boxeur qui s'accroche, tête sur le côté, l'oreille glissant sur le torse en sueur de l'autre. Il lui parle en le détachant. A sa voix se mêle le hohassement de l'homme frappé dont le visage enflé a avalé les yeux. Et l'enseigne lumineuse a soufflé sur ce qui reste de son visage – les lèvres, lèvres toujours serrées – de minuscules papillons de lumière.

– C'est comme ça. Entraînement vis-à-vis. A balles réelles. Qu'est-ce que tu en penses, Baron Comodo ? Ha, ha, ha ?

– Hi, hi, hi.

Ils se flattent la croupe en échangeant leurs hoquets joue à joue.

– Il ne m'aime pas beaucoup, m'a dit Lucia Panthère quand nous nous sommes retrouvés dehors. Un jour, nous avons failli nous battre. Parfaitement. Il m'a attrapé les cheveux et il disait : ça t'a fait quoi, hein, espèce de (il n'arrivait pas à le sortir), ça t'a fait quoi, hein, quand il t'a appelée mon petit pied, il t'a appelée mon petit pied ?

Parfaitement, il m'a – espèce de – appelée mon petit pied, mon joli petit pied. Il a levé la main et là, il a sorti : espèce de vagin cru, jamais entendu ça, ça m'aurait fait rire s'il ne me tirait pas les cheveux, et Baron Comodo est arrivé et nous a séparés. Tout ça parce que son poulain de Comodo, je le fais pleurer quand je le chevauche. Il dit que ça le ramollit. Je les fais tous pleurer quand je les chevauche, tu vois ça d'ici ?

– Non.

– Ça signifie que je te vois venir ?

J'ai mon stock de katapiles. J'en avale deux.

Prendre à gauche après le Carrefour de la Paix et continuer tout droit jusqu'à l'ex-Quartier Nord, m'a dit Lucia Panthère et nous sommes restés debout sur le bord de la route parce que je me suis mis à lui parler de cette sensation

(– Effet n°1 du katapile.

– A quoi ça ressemble ?

– Ça parle, ça parle, ça parle. Hors de ta bouche ou dans le ventre, c'est toujours à tue-tête),

de cette sensation que j'ai ressentie à mon arrivée, l'impression que tout ce qui défile sous mes yeux depuis mon arrivée, les arbres, l'océan, les hommes, les femmes, les enfants, Jack Lagos, la poussière, tout est filmé, même le vent, par la caméra dissimulée d'un trafiquant de fiction qui aurait conditionné par hypnose cette gigantesque foule. Et maintenant, je vais compter jusqu'à dix et quand je

dirai : coupez ! vous vous réveillerez. Mais quelque chose s'est détraqué et personne ne s'est réveillé. Alors la vraie vie et la vraie mort se sont installées là. Et seul le metteur en scène se persuade encore que les balles sont à blanc, que le sang des blessures vaudra un prix au maquilleur, que tous ceux qui tombent ne meurent pas, et que s'ils restent étendus, c'est qu'il ne leur vient pas encore à l'idée qu'ils pourraient se réveiller, qu'il leur suffirait de se relever et d'aller à la cantine du tournage et tout cela serait oublié, et le metteur en scène crie depuis lors Coupez ! Coupez ! J'ai compté jusqu'à dix. Mille fois jusqu'à dix. Et le metteur en scène erre dans la nuit qu'il a mise au monde, et cette gigantesque foule qu'il a hypnotisée se comporte comme en plein jour, faisant vrai jusque dans les bagarres réglées. Le metteur en scène errant depuis, comptant pour la millième fois jusqu'à dix Coupez, secouant les cameramen robots qui continuent de filmer des zombis qui s'improvisent hommes-panthères et jouent une scène de course poursuite au bout de laquelle un gamin zombi brûle pour de vrai à la place de la doublure en latex qu'on avait prévue, tandis qu'un présentateur choisi pour sa gueule de bête à bon Dieu anime l'improvisation collective d'une émission intitulée : Tapiokaville ou le film dont vous êtes le héros, et des victimes improvisées se relaient pour affronter d'anciens geôliers tortionnaires improvisés qui inventent ensemble une histoire de lettres tracées au couteau sur les poitrines :

TRAITRE A... Le metteur en scène a beau crier que le sang ne devait être qu'un mélange de colorant et d'amidon, personne ne l'entend. Il a beau s'arracher les cheveux, personne ne le voit. Des téléspectateurs improvisés dans un salon, dans une chambre, dans un bar, dans un hôtel regardent les images à la télévision, exultent en imaginant la suite au prochain épisode : l'intronisation du Général Tapioka prévue pour demain, et le metteur en scène se demandant où ils se cachent pour tirer à la courte paille celui d'entre les zombis qui jouera le rôle. De quelles coulisses sortent-ils de plus en plus nombreux pour improviser tant de nouvelles scènes ? Perdu parmi son peuple de zombis, il claque des doigts, compte jusqu'à dix Coupez, claque des doigts à hauteur des yeux morts.

Et ma réticence à sortir, ma réclusion dès le premier soir tient à ce pressentiment que j'ai depuis le début de mon séjour : une présence de caméras discrètes qui tenteraient de me piéger au moindre pas que je ferais, et je me retrouverais encombré d'un rôle.

Je cherche les coulisses, la vérité, Lucia, si je suis dans cette nuit, c'est pour chercher les coulisses. Si je trouvais les coulisses, je me vêtirais d'un costume de revenant et d'un méchant masque style arts premiers, je ferais reculer le metteur en scène jusqu'à la crise cardiaque, et tout s'arrêterait.

Et le fantôme d'Henri le Navigateur disparaîtrait soudain à l'horizon, et l'horizon s'ouvrirait enfin, et la mer

se retirerait. Et les hommes, les femmes, les enfants se réveilleraient sur une scène géante, dans une salle des fêtes peuplée d'endimanchés formés pour la claque.

– La machine à poussière, Lucia, il faut trouver la machine à poussière.

– Il n'y a pas de machine à poussière.

Déjà entendu ça. Il y a quelques heures. Dans le premier bar. L'homme au cabri maison, le pseudo-Thelonious Monk : il n'y a pas de machine à poussière.

– Il faut trouver la grosse machine munie d'un ventilateur qui diffuse la poussière sur toute la ville.

– Effet n°2 du katapile. On fait celui qui en sait long.

Le pseudo-Thelonious Monk : il n'y a pas de machine à poussière. C'est l'âme du Commandant T. qui n'a pas fini de se dissiper. Tu es peut-être trop jeune.

Le Commandant T. L'homme qui signait la Commission. L'homme qu'on avait soudainement sorti, comme on disait à l'époque, c'est-à-dire qu'il avait disparu jusque sur les photos. L'homme qu'on avait vu, sans raison, réapparaître sur les photos illustrant calendriers, couvertures de cahiers d'écolier, tricots et tissus imprimés et, pour finir, dans une cérémonie de levée du corps qui avait duré trois jours, dans un cercueil avec dorures et drapeaux pour que le monde voie bien qu'il avait été soigné comme on soigne les héros, puisque, sans plus de raison que pour sa disparition, il avait été décidé de saluer son retour par un enterrement de héros, avec grand-messe

et protocole. Ce qui s'était passé par la suite : La rapidité avec laquelle le corps s'était réduit en poussière, la tumultueuse agitation de la foule ébouriffée, la course par petites grappes loin du cratère, la pagaille vers la sortie, les piétinements, les cris, le silence, l'égarement, tout cela était encore plus dépourvu de raisons que la disparition et la réapparition du Commandant T. Et il aura fallu attendre les temps nouveaux, l'heure de l'ouverture des sceaux, pour que surgisse à la télévision l'incontournable figure de ces temps-là : le gaillard armé de son anglais mercenaire venu expliquer que l'opération avait eu pour nom de code : OVERKILL. Qu'elle avait été commanditée par les pairs du Commandant T., ceux qui, comme lui, avaient vocation à signer la Commission. Et tout le monde peut, à présent, imaginer : les processions, les photos de circonstance, la fanfare des pleurs et des sanglots, les oraisons, les chœurs, les coquetteries vestimentaires, l'additif d'une paire de lunettes noires, le silence concerté de la messe, l'odeur de parfumerie universelle, la voix qui annonce entre deux discours que le propriétaire de la Jeep grise portant la devise, A brebis tondue Dieu mesure le vent, est prié de la déplacer (la voix s'immisçant dans les postes radio, rusant avec la gueulante des journalistes primés pour leurs commentaires chantés en modulation de superlatifs héroïques), les coulisses des pompes funèbres où, parmi les affairés, s'active un as du déguisement et de la bombe discrète, celui qui, tout à l'heure (au moment où

le mort, littéralement privé de sépulture, projeté du fond de sa tombe à la première pelletée de sable, le mort mis à feu, va décoller et se répandre non pas à la surface mais au dos de la terre), celui qui, à ce moment-là, fera le geste de lever un pouce satisfait vers le ciel, comme si la poussière à présent suspendue était la substance même de la mort, délicate et succulente, qu'il s'apprêterait à goûter au bout de son doigt, ou une matière dont il lui faudra prélever un échantillon à joindre à son rapport, comme d'autres récoltent en chantant des oreilles humaines, preuve satisfaisante d'un combat victorieux.

Cette rapidité avec laquelle le mort est retourné à la poussière, soufflé jusqu'au ciel qui ne voulait pas d'un mort si mal emballé, n'en finissant pas de retomber, n'en finissant pas avec ce simulacre de retour à la vie quand il a explosé et décollé, laissant croire un bref instant à sa transfiguration, à la soudaine conversion de ses matériaux concrets, eau, sels minéraux, oligo-éléments, en cette sorte de qualité impalpable dont on crédite l'âme.

Le pseudo-Thelonious Monk : il n'y a pas de machine à poussière. C'est l'âme de ce brave Commandant T. qui se cherche. (Minute de silence, puis) : dire que tout le monde peut imaginer ça maintenant. L'effort qu'il a fallu pour mettre en orbite le cul de son âme, à ce brave Commandant T. Les spécialistes consultés, les manipulateurs d'engins mortels comparant technique et technique, les as du déguisement, les

crocheteurs de serrure, différentes corporations plus ou moins légales, plus ou moins marginales, louant les plus réputés de leurs membres. Dire que tout le monde peut imaginer ça maintenant : tous ces efforts conduits, étape par étape, pour en arriver à dissimuler une bombe dans un cercueil, OVERKILL, en arriver à doubler la mort, à lui enlever ce qui pouvait encore la rendre pour ainsi dire viable : les cérémonies, processions, fanfares, photos de circonstance, coquetteries vestimentaires...

– Viens chercher avec moi la grosse usine à poussière, Lucia.

– Effet n°3 du katapile. On répète la même phrase pendant longtemps, longtemps. C'est pourquoi on a intérêt à ce qu'elle ne soit pas trop bête au départ. Pour toi, c'est trop tard.

– Je sais me débrouiller avec ça.

– Je ne sais pas ce que tu penses de moi. Mais, faut pas croire, il y a en moi une Schéhérazade qui n'a pas percé. Donne-moi tes dents.

– Quoi ?

Elle n'a pas dit ça : donne-moi tes dents. Ce sont ses lèvres, le silence désarmé de sa bouche ouverte, comme la bouche ouverte de la petite tante : donne-moi tes dents. La petite tante à deux pas de lui : donne-moi tes dents. Va lui prendre les mains. Va lui dire : tais-toi les dents. Donne, donne. Va se coincer la langue entre leurs incisives se touchant. Va lui lâcher les mains. Va le lâcher tout entier.

Va le pousser contre le mur. Ne le laissant ni gémir ni respirer. Va se souder à lui uniquement par les dents, face-à-face glissant, elle les mains dans le dos, accrochées à ses propres fesses, la tête vers lui penchée, le buste penché, tout le haut du corps à l'oblique, les mains sur ses fesses à elle, la jupe de Lucia Panthère à présent remontant jusqu'à la taille, s'enroulant et la ceinturant, la petite tante brutalisant ses propres fesses, les yeux de Lucia Panthère, les joues de Lucia Panthère.

– Je sais me débrouiller avec ça.

– Ça, l'amour ?

– Quoi, l'amour ?

La bouche ouverte de la petite tante jasant, de toute sa bavasse la petite tante bec en l'air. Vers lui. Se raidissait, pieds joints, prenait appui sur les orteils, défilait plus grand qu'elle, ose si tu oses, profitant encore de cet instant pour dire : ton père.

Notre père (je dis notre père quand ça calcule avec le frère inconnu, mort avant ma naissance), notre père sorti, comme on disait à l'époque, c'est-à-dire soudain disparu au coin d'une rue ou, plus vraisemblablement, d'un de ces bars à gogo et à frime, avec des danseurs jusque-là qui dégorgeaient sur la chaussée, renversant ce qu'ils ne pouvaient plus boire au goulot cassé de leur bouteille de bière locale, c'est-à-dire produite par des Alsaciens implantés et distribuée selon les moyens locaux, baptisée de noms de plantes locales, comme s'il suffisait d'appeler

Baobab ce que tout le monde sait être de la Fischer pour que s'accomplisse le bienheureux miracle de la transsubstantiation, la tropicalisation irréversible du houblon en mil rouge, les déjectés du bar dansant encore à bouche-bouche avec leur bouteille, certains disposant leur corps à l'oblique contre une voiture garée sur le trottoir, accotés de l'épaule au capot de la voiture pour en apprécier et s'en approprier le clinquant, les corps glissant de plus en plus vers le bas à mesure que s'allongeait la nuit, se rapetissant pour être au plus prêt d'un point d'équilibre dérivant vers le sol,

comme je dis : notre père sorti à ce moment-là, encadré par deux ou trois types, ou quatre, ou cinq, six, sept, c'est selon. Ce qu'on comprendra plus tard quand apparaîtront à la télévision les gaillards spécialisés dans ces missions-là, ce qu'on comprendra (si comprendre peut se dire à propos de :) trois pour opérer dans la foule, six pour provoquer une vraie fausse bagarre, six ou sept pour les descentes nocturnes dans les maisons, dix pour vous soûler la gueule à l'entonnoir,

ces gaillards qui savaient mettre leurs pas dans vos pas jusque dans les toilettes d'un bar à rumba, cette façon qu'ils avaient de vous dire : Monsieur Fall ? avant de désigner une direction à la marche, l'ouvrant et la fermant immédiatement, de sorte qu'aucune trace ne restait pour témoigner de ce passage des toilettes au néant,

d'où : nul témoin oculaire d'aucune disparition. Pour

tout dire : nul indice de ce qu'on désignera ainsi au fil du temps (deux jours, trois mois, six ans, dix...) : sorti. On l'a sorti.

M. Halo qui s'était ramené le lendemain dans la gargote où chantait la mère.

M. Halo (saisissant la mère par le poignet) : quel malheur. (La mère sortant comme d'habitude son couteau de l'autre main et le passant dans la main prisonnière.)

M. Halo (l'air de dire j'aime ça) : quel malheur, quel malheur, quel malheur.

Où il sera question du métier de M. Halo, dont je ne saisirai pas grand-chose pendant longtemps, dont je saurai vaguement qu'il consistait à guérir, à enseigner comment guérir, quand, des années plus tard, ses disciples débarqueront avec lui chez la mère pour boire le thé, pour l'écouter réciter son credo sur la psychothérapie, pour l'instant s'amusant à éloigner de son menton le couteau de la mère : que puis-je faire pour vous ?

- Rien. Lâcher.
- Que puis-je faire pour votre homme ?
- Quoi, mon homme ?
- Il n'est pas là, ce soir.
- Il vient à l'heure qu'il veut.
- On l'a sorti. Hier.
- Comment le savez-vous ?

M. Halo qui s'était remis à parler de son métier de spécialiste guérisseur et donc d'expert auprès de la

Commission, chargé de trier, après chaque rafle, qui était bon pour le Centre de traitement et qui était bon pour...

– Pour où ?

– Je ne sais pas. Mon pouvoir s'arrête là. Guérir et sauver. Que puis-je faire pour vous ?

VIII

La nef des fous (détail)

– Mes affaires sont pesantes, avait dit le vieux avant de soulever et de poser sur la table une mallette d’où il avait sorti des photos, des articles de presse, des photos, des cahiers, des photos, puis il s’était arrêté, s’était mis à regarder, hagard, comme à travers la vitrine d’un magasin, ces fragments de sa vie exposés, des parties disjointes d’une biographie qu’il n’avait pas réussi, la veille, à reconstituer à l’émission de télévision, gentiment bousculé par l’animateur qui l’avait aidé à tout ranger et à sortir de l’écran.

Pour se retrouver dans le premier sous-sol de l’Hôtel le Sans-Souci :

– Je me suis dit : James Elawolé dit Jacob (c’est mon nom), va voir ce type.

Les photos, les cahiers, les papiers, Wang Lee les poinçonnait du regard les uns après les autres, cliché après cliché, page après page, un expert en métaux précieux

mordillant la pépite.

L'homme avait commencé par se présenter comme professeur de mathématiques, puis il s'était arrêté, ce mode de présentation lui apparaissant soudain comme l'évocation d'une vie antérieure et périmée ou démodée, s'était rabattu sur son nom, seule chose à peu près stable dans sa tentative de se faire entendre de Wang Lee : Je me suis dit Jacob (James Elawolé, dit Jacob), c'est mon nom, la voix à présent recouverte par les rires de la clientèle du soir, un groupe de jeunes gens qui se distingue des traînards de l'après-midi par les chaussures vernies, les clés de voiture dansant au bout d'une chaînette dorée, et ce visage tout en diagonale, orienté et figé par la moue dissymétrique qui tire vers le haut un seul coin des lèvres serrées, obliquant l'ensemble du visage, une expression d'attention teigneuse et de sérieux et de vigilance et d'application. (Tout à l'heure, Urbain Mango va faire son entrée, va me faire un salut de la main et va se diriger vers eux sans la moindre hésitation.)

Des jeunes gens aux yeux maqués à vie avec des lunettes noires, à tel point qu'ils gardent ce regard inspecteur même après les avoir enlevées, une nouvelle caste de rouleurs de mécaniques, aux manières trop calculées, aux gestes trop surveillés, des relookés de l'avant-veille, des profiteurs de la dernière pluie. Mais peu importe l'habillement de leur rôle, peu importe qu'ils y soient pour l'instant non pas mal à l'aise mais en période de

rodage, la nature du rôle lui-même ne fait aucun doute : des intermédiaires en tournée de repérage, chargés de veiller au tracé méticuleux de ces nouveaux circuits en cours d'installation, où la circulation occulte de l'argent reprendra ses droits sous le couvert d'affaires plus avouables.

Le patron les a, lui aussi, déjà repérés et identifiés. Et c'est comme s'ils s'étaient tous dédoublés, menant de front deux conversations qui n'ont rien en commun, l'une, audible : Bonjour, que désirez-vous ? Les affaires reprennent, agréable, très agréable... faite pour en couvrir une autre, un échange secret, codé, muet, par lequel le patron donne son accord pour que l'établissement soit signalé sur le cadastre imaginaire que dessinera à nouveau le cours des affaires en tout genre, ou plus spécialement de ces affaires qui demandent un quadrillage précis, souterrain, de la ville, un aménagement de territoires dont le découpage en cours exige la localisation des emplacements encore stables dans l'après-chaos, ces endroits dont la stabilité est nécessaire pour fabriquer des lieux de rendez-vous éphémères, improvisés et camouflés, des quartiers généraux banalisés par la proximité d'une piste de danse ou d'un comptoir de bar bruyant.

La conversation n'ayant d'autre but que de couvrir de discrètes propositions et des accords muets, comme l'ambiance du bar et son fonctionnement sont appelés à couvrir plus tard des négoce plus ténébreux. Les tables

encombrées de verres et de cocktails maison ne trouvant leur véritable utilité, leur emploi réel qu'au moment où les mains fermées se glissent en dessous, se rejoignent en dessous, font une seconde de commerce, et remontent à la surface, ouvertes, amènes, conventionnelles.

Dès leur entrée, le patron s'est empressé de donner à son établissement l'aspect qui le hisse à la hauteur des exigences de la clientèle du soir, justifiant son tarif de nuit par l'installation précipitée de ces paravents en contreplaqué représentant des scènes de la vie quotidienne, des portraits de grosses femmes à la jupe soulevée par le vent et dévisagées par des enfants rieurs pissant contre un mur, des représentations d'un intérieur cosu avec un frigo ouvert et plein, ce genre de panneaux qu'on peut trouver dans une exposition à Dakar, Londres, Lyon, Okinawa lorsqu'ils sont signés Djerba wa Djerba ou Alvaro Domingo, donc cotés, donc classés par quelque critique inventif dans la rubrique « Figuration contemporaine », mais qu'on trouve plus facilement ici dans le bric-à-brac des photographes de marché : une illusion de décor faussement réaliste servant d'arrière-plan à des poses guindées. Le patron contemplant sérieusement un attirail de masques noircis à la pisse et à l'argile-fait-vieux précipitamment accrochés aux murs, des tissus imprimés plissés et brodés de fils jaunes recouvrant les fauteuils. Il ne lui reste plus qu'à retourner la grande ardoise noire marquée Tarif pour que les prix se

multiplient par trois.

(C'est le moment que choisit Urbain Mango pour commander une tournée d'un mouvement circulaire du doigt, s'englobant par ce geste dans le groupe de jeunes gens aux chaussures vernies, le geste signifiant autre chose que le désir de boire et de faire le fier, ce petit rond tracé à l'index frictionnant l'air et le silence signifiant : nous sommes ensemble.)

James Elawolé (Sila dit Jacob) est resté dans le coin où Wang Lee l'a abandonné quand il s'est tourné vers la salle pour recommencer le récit de ce Stepan Kovaltchouk, la dernière affaire qu'il avait traitée, l'histoire de ce vieil Ukrainien. Il avait acheté les droits au bonhomme. Il avait acheté en vrac : témoignages, anecdotes... Wang Lee repliant ses jambes, Mon âne, mon âne, mon âne, s'attrapant les genoux comme s'il était encore dans le camion où il n'avait pas cessé de distribuer des coups de pied, Wang Lee recommençant la même histoire, recommençant à se présenter comme il l'avait fait depuis le début du voyage sous le nom de Wang Lee, racontant qu'il s'était endormi sur son âne avant d'être assommé ou de tomber tout seul, il ne savait plus. Ou plutôt si : avant d'être assommé. Mon âne, mon âne, mon âne... qu'il avait acheté à son arrivée, essayant à nouveau, comme dans le camion, de regarder dans le vide, c'est-à-dire cherchant ici, dans ce premier sous-sol de l'hôtel, quelque chose qui ressemble à une déchirure dans la

bâche d'un camion où le regard peut faire semblant de se perdre, une réplique de cette fenêtre bancale à travers laquelle le monde extérieur – touffes d'herbes se défrisant au sommet de collines pataudes et grises, miteuses et grises, l'herbe elle-même, les fleurs aussi, tournant gris pour tromper les chenilles et les abeilles –, le monde extérieur, c'est-à-dire un ciel doré miel capturé dans la lucarne, couche monochrome avec, de temps en temps, les collines sombres se découpant en triangle. Le même tableau se répétant jusqu'à ce que, de temps en temps, de kilomètre en kilomètre, surgissent comme en bas-relief les fragments d'une statue, toujours le même modèle : les mêmes bouts de bras levés, les mêmes têtes menton haut, les mêmes fusils canon pointé vers le sol.

La route est finie. Les monuments de l'An I de Paix auxquels se heurtent nos regards sont à l'écran. A nouveau une scène de reconstitution finissant dans le braillement de quatre, cinq, six, sept gaillards en uniforme : alors, on va éteindre sous le lapin ? Alors, on va éteindre sous le lapin ? Au braillement de l'appareil se mêle le bruit de marché de la clientèle du soir venue apprécier le tarif de nuit et le décorum, moins concentrée sur les images que la clientèle de la journée, tout à fait disposée à se divertir avec les récits de Wang Lee. Il avait traité l'affaire du couple de tueurs anglais qui, l'affaire de la femme qui avait donné sept coups de hache à son époux qui, l'affaire du couple américain qui était homme/homme au départ

puis homme/femme ensuite parce que l'un s'était fait opérer pour changer de sexe, et pour finir femme/femme parce que l'autre avait fait la même chose peu après...

La voix de Wang Lee couvre le volume de la télé : des récits de femmes. Ce que je veux, ce sont des récits de femmes à la première personne.

A l'écran, l'homme en uniforme s'avance, poussant devant lui un acteur dans le rôle de la victime, avec les jambes qui vous manquent et tout et : Oyoyoïe ! la caméra recule et changement d'échelle. Les deux protagonistes taille lutin, le couloir entonnoir géant. Musique pour doper le tout en grande pompe. Complainte musclée pour balafon, flûte, khalam et trois tablas. Rêvez avec le Panafrican Orchestra pendant que Wang Lee :

– Vous ne savez pas où je peux acheter un âne ?

La Télévision : Alors nous lui faisons traverser le couloir au pas de course jusqu'à... Oyoyoyoïe ! Alors nous lui faisons traverser le couloir jusqu'à... Hooo !

Wang Lee : J'ai toujours pensé qu'il fallait un âne pour traverser ce pays.

La Télévision : Alors, on va éteindre sous le lapin ? On va éteindre sous le lapin ?

Wang Lee : Stepan Kovaltchouk. Cinquante-sept ans de réclusion volontaire avec la complicité de sa sœur. Cinquante-sept ans passés à recopier des missels. Personnage à mobilité réduite. Ambiance monotone. Scénario maigre. A première vue. A première vue

seulement. Succès mondial. Vous avez peut-être vu ce film : Déterré vivant. On a acheté le titre au journal français...

Le vieil homme (abandonné dans son coin devant son verre vide et sa pile de documents) : Mes affaires sont pesantes. Elawolé (James Ata Marcus Sila) dit Jacob... Comme s'il se parlait face à un miroir où il peinait à se reconnaître, essayant de placer sa voix dans le flot des conversations, les éclats de voix que la télévision bouscule avec ses propres vociférations, envoie dinguer d'un bout à l'autre de la salle.

Dans cette cataracte de paroles, comme dans tout ce qu'on appelle converser, ici ou ailleurs, il y a ce moment nécessaire où chacun fait son solo, où chacun révèle ce qu'il souhaiterait désigner aux yeux de tous comme sa part intime, son for intérieur, forcément lumineux, le centre d'intérêt, ça appelle le respect : moi-même qui vous parle. Et, même si ces mots ne sont pas toujours réellement prononcés, tout ce qu'on appelle converser, quel que soit le sujet de la conversation, du plus concret au plus abstrait, quelles que puissent être la diversité des propos échangés et l'émotion qui emballe les mots, quels que soient les mots, tout ce qu'on appelle converser, ce commerce, n'aurait d'autre but que de ménager ces instants mémorables où l'on aura trouvé moyen de placer, l'air de ne pas y toucher : moi-même qui vous parle. Chacun disant qui me hante, quoi me hante, quel destin

forcément singulier, quelle épitaphe rêvée, quel roman, chacun avec ses manières de demi-mots et de demi-pauses mystérieuses quand arrive cet instant où toute phrase, n'importe laquelle : j'aime la banane, je suis un voyou, je suis serviteur de Dieu, n'importe quelle improvisation autour du gréco-bouddhique dans l'art et la philosophie, autour d'un talent caché, d'une botte secrète, d'une maladie difficile, d'un cinéaste coréen, d'un rien jamais partagé, d'une joie, d'une peine, d'un jugement, d'un souvenir, d'une blague, d'une migraine, n'importe quel groupe de mots revêt ce sens unique, obligatoire : moi-même qui vous parle.

Le vieil homme, inlassable.

– Jacob, James (...) dit Jacob.

Tente de saisir le moment juste où ce serait son tour de sacrifier à ce rituel des présentations, rate à chaque fois son coup, ignoré par tout le monde, par Wang Lee qui ne songe pas un seul instant à renouveler son verre de, ignoré par la main invisible de l'invisible chef d'orchestre qui préside à la destinée du commerce de paroles, qui indique dans le chœur universel des conversations la seconde pour chacun de glisser son Moi-même qui vous parle dans le rond du projecteur mouvant.

Le vieil homme, inlassable.

– Professeur de mathématiques.

S'arrêtant à l'évocation de cette vie antérieure et périmée et démodée. La mode du moment voulant que,

dans le jeu de séduction qu'implique toute conversation, Moi-même qui vous parle n'ait rien d'autre à placer que le mot douleur, ou une variante quelconque de cette douleur dont le masque approprié est un concept mis au point par l'unique émission de télévision qui envahit la ville depuis un an : une expression à recopier sur son visage, des intonations à recopier dans son parler si l'on ne veut pas passer inaperçu.

La Télévision : Alors nous lui faisons traverser le couloir au pas de course jusqu'à...

Les clients du bar (sauf Jacob) : Oyoyoyoïe !

Et chacun de traduire l'onomatopée dans son histoire personnelle, vraie ou fausse, peu importe, l'essentiel étant d'imiter les modèles à l'écran jusque dans leurs tics.

(Allô, Johnny-Quinqueliba.)

La Télévision : Alors, on va éteindre sous le lapin ?
On va éteindre sous le lapin ?

(Allô, Johnny-Quinqueliba.)

Le présentateur remerciant les acteurs, accueillant cette fois-ci un vrai de vrai, un ex-garde :

– Avant de vous demander ce que ça veut dire, éteindre sous le lapin, j'aimerais savoir ce que vous pensez de la reconstitution. Votre sourire en dit long. Qu'est-ce que ça veut dire : éteindre sous le lapin ?

– Ça veut dire une balle. A blanc. Dans la nuque. Pour faire peur.

Allô, Johnny-Quinqueliba. La dernière fois que nous

nous sommes revus, tu revenais d'Ouganda et tu te préparais à partir à nouveau, pour où ?

– Je ne repartirai plus.

– Tu ne repartiras plus.

– Le docteur m'a dit : fini, l'altitude, monsieur.

L'avion, c'est terminé.

– Qu'est-ce qu'il t'a encore raconté, celui-là ?

– Ce n'est pas le même.

Ce n'est donc pas le même psyllacaniste bavard et médiatique, un monument thérapeutique, dit-on, un drôle de ziguemund camerounais métissé de bordelais qui dit à qui veut l'entendre qu'il en sait un bout sur l'inconscient caméléon et qui décortique régulièrement les regrets éternels de Johnny-Quinquelibla.

– Ce n'est pas lui. C'est l'ophtalmo.

– Toujours le même œil ? Des taches sur la rétine ?

– Pas que le même œil. L'autre aussi. Et ce ne sont pas des taches sur la rétine. Je ne crois pas.

– On ne te demande pas de croire. Qu'est-ce qu'il dit, ton médecin ?

– Il a dit veine éclatée, caillot. Il voit une veine bouchée par paquets de caillots. Il voit une veine éclatée. Il dit : plus d'altitude. Il dit : l'avion, par exemple, c'est terminé, monsieur.

– Pour combien de temps ?

– Nevermore.

– Saloperie de docteur.

- Et maintenant, j’ai peur de l’avion.
- Saloperies de taches sur la rétine.
- Ce ne sont pas des taches sur la rétine. Je ne crois pas. C’est l’ombre d’un grand oiseau que mes yeux projettent sur tout ce que je vois. Un oiseau de proie qui sort tantôt de cet œil, tantôt de l’autre, et s’abat sur le monde, sur le chat, sur les copains, sur la tête de mes enfants.
- Tu n’as pas d’enfants.
- Ce n’est pas une réponse.
- Ce n’est pas une réponse.
- C’est pour dire quelque chose. Tu as raison d’essayer de dire quelque chose. Ça veut dire que tu ne me crois pas.
- Ça ne veut pas dire que je ne te crois pas. Ça ne veut pas dire que ce ne sont pas des taches sur la rétine, peut-être.
- Sûr que c’est l’ombre d’un rapace géant qui ratatine mon monde. Et sans prévenir. Et le docteur McCarthy qui parle comme un confesseur : « Combien de fois ? A quelle fréquence ? » Et moi qui compte en semaines, en mois... Trois mois sans rien et j’oublie cette affaire, et j’invite un copain, et je commande une bière, et vlan. Une paire d’ailes qui sort de mon œil, le gauche ou le droit, c’est selon quelle loi ? Et qui s’abat sur les verres, le copain et qui engloutit tout ça. Et le docteur McCarthy qui fait ses moyennes : « Combien de temps environ ? »

Comme si je comptais les secondes en traversant la rue et que vlan ! le méchant volatile, et moi en plein milieu de la chaussée. Vlan sur les immeubles d'en face. Il t'est arrivé de marcher dans une allée avec tous les regards fixés sur toi, et tu es mal à l'aise et à chaque pas que tu fais tu vises mal le sol, et tes jambes font court, trop court, et tu appelles ça le sol qui se dérobe. Et quand tu essaies de fixer le ciel, noir soudain en plein midi. Essaie donc de traverser la chaussée. Tu ne sais pas comment tu fais pour te retrouver sur le trottoir d'en face, et tout s'éclaircit aussi soudain, et le ciel reprend sa place, les immeubles aussi. Et le docteur McCarthy te demande combien de temps environ et tu promets de ne pas oublier ton chronomètre la prochaine fois, même si tu ne sais pas quand, même si ça arrive à nouveau comme ça arrive à chaque fois – des mois sans rien et j'oublie toute cette affaire, et le sombre rapace qui doit se dire le pauvre, il a oublié que vlan. Et tu racontes ça à un ami qui te répond que les taches sur la rétine, c'est humain. Qui te répond ça. Qui te dit que tu es en train de traverser ce que son théologien appelle la nuit noire de l'âme.

- Quel ami ?
- Personne. Et j'ai envie de dire saloperie de balle.
- Tu veux recommencer...
- Une balle est une balle.
- ... à parler de ce souvenir...
- Une balle est une balle.

- Une balle à blanc, c'était.
- Saloperie de balle sans bavure. Une balle est une balle. Si elle ne te tue pas, elle te poursuit et te décolle la rétine. Elle a été tirée contre ma nuque, tu te souviens ?
- Tu m'as raconté... Simulacre d'exécution.
- Un simulacre de balle, ça entre quand même dans ta tête par le bruit que ça fait. Seulement, ça ne ressort pas. Ça ne fait pas de trou. Ça te fait tôt ou tard une tête d'œuf de rapace, tu comprends ?
- Tu veux reparler de ton mauvais souvenir.
- L'un disait à l'autre : va éteindre sous le lapin. Tu peux appeler ça mauvais souvenir, si tu veux.
- Comment tu l'appelles, toi ?
- Je ne l'appelle pas.
- Tu veux en parler ?
- Non.

Appelons ça souvenir, un souvenir vivant mis à cuire à un point névralgique du corps, dans le trou laissé par une balle dans la nuque, pas une vraie balle, pas un vrai trou, une balle à blanc tirée à bout portant, laissant un trou à jamais bruissant, invisible et concret. Un vide subit d'où rien ne s'est écoulé, ni ton sang ni ta boue, ni ta graisse ni ton cerveau, ni ta poussière. Mais un trou qui, dans son bruissement sec, te sépare périodiquement du monde, comme si un clapet venait adhérer à ton tympan, et ton oreille reproduit le bruit mêlé de son écho pour que tu retrouves intact ton propre hurlement. Comme il t'a fendu

la tête. Et la respiration de la vie boude tous tes orifices, jusqu'aux invisibles pores. Un souvenir viral dont tu fais le bilan au rythme où il avale ton corps, au rythme où il continue de s'injecter loin et de nervurer tes artères d'année en année – rythme annuel donc, jour fixe, heure fixe, style anniversaire... Peut-être alors t'arrive-t-il de douter de la réalité de ce que tu as vécu, de la réalité de cette ville-prison surnommée Tapiokaville dont on a dit qu'elle n'a jamais existé. Et tu repars chaque année, espérant peut-être à chaque fois la localiser enfin.

Ainsi, tu as traversé avec ton appareil photo les années de fracas jusqu'à cet An I de Paix, et que je n'aurai connues, moi, qu'à travers les images avaries et répétitives (déjà estampillées Images d'archives dans le petit coin à droite de l'écran) : ciels enfumés sur une chaîne de télévision française et bongo-bongo des canons couvert par les commentaires des envoyés spéciaux, alors que mon regard se détournait vers la fenêtre pour capturer une scène de la vie parisienne et me sentir vivre et vieillir.

J'aurais voulu revoir tes dernières photos. C'étaient les seuls préparatifs dont j'aurais eu vraiment besoin. Je ne sais pas pendant combien de temps j'ai parlé seul. Pendant combien de temps j'ai fait semblant de t'appeler, pendant combien de temps je jouerai à celui qui n'est pas là, dans ce pays froissé qui a perdu son nom, réduit à l'appellation de Route au bois mort, ce reste de rectangle de l'ex-Togo ressemblant à une tige branlante sur laquelle

s'appuie miraculeusement la tête d'un champignon composé par les fragments de l'ex-Haute-Volta, l'ex-Niger, l'ex-Dahomey du Nord et l'ex-Nigeria du Nord, des fragments fondus et soudés par les mines, ourlés bord à bord par l'enfilade de ces monuments copiés par milliers pour servir de balises là où les frontières et les repères se refont une virginité.

Quand est-ce qu'on se voit ?

Urbain Mango fait son solo : dans le domaine où je travaille, ça s'appelle Faiseur de tendance. Ça demande du style. Vous vous souvenez de Marie Ngandu, native de ce pays, marathonnienne, envoyée aux derniers championnats du monde... Vous vous souvenez de cette image que l'on a montrée partout, l'arrivée malheureuse de Marie Ngandu, la dernière des dernières qu'on a dû attendre pour fermer le stade, la dernière aux « chaussures de pauvre », comme disait le commentateur. Une marque de chaussures lui a offert de tourner dans un spot publicitaire où on la voit avant-après, où on la voit battre son propre record avec ses nouvelles chaussures de marque et de riche, répétant dans un sourire rassasié : « Après tout, si ce n'est qu'une affaire de chaussures... » Et ça lui a fait gagner assez d'argent pour s'offrir mille médailles incrustées de diamant. La vérité, c'est que toute l'opération avait été montée depuis le début par la marque de chaussures. D'un bout à l'autre. Imaginez ça. Acheter à un sélectionneur la participation d'une piètre coureuse et

régler la suite de l'opération au poil pour en arriver à ça :
« Après tout, si ce n'est qu'une histoire de chaussures. »
Ça, c'est le style.

Je feins de ne pas remarquer ses grands signes m'invitant à me joindre au groupe dans lequel il s'englobe de tournée en tournée. La voix de Jacob (James Elawolé Ata Marcus Sila, dit Jacob) s'obstine dans le brouhaha : repos, repos. Sur un rythme à quatre temps. A peine un quart de temps pour la première syllabe, laissant s'étirer la deuxième, et cette façon de prononcer le mot le fait sonner comme le refrain inachevé d'une berceuse. Il dit et reedit et recommence le mot à sa façon, c'est-à-dire à la façon d'une cantilène : repos, repos. Et ce o, o qui accompagne à présent son geste d'attraper une photo et de l'approcher de ses yeux. Ce o qui ne semble rien signifier, que la contraction mécanique du visage ne vient ni souligner ni expliquer ; une simple syllabe sans repère, o, o, qui semble échappée du mot chanté par le vieil homme : repos, repos, qu'à force de répétition il aurait subitement usé. O, o, tandis que la photo se rapproche de ses yeux, passe d'un œil à l'autre ; un o qui ne traduit ni l'étonnement ni la souffrance, rien sinon peut-être qu'il est la trace insignifiante d'une vieille narration, une prière – sait-on jamais – qui aurait depuis longtemps cessé de monter, dont les vers seraient tombés un à un, séparément enfouis, strate par strate dans un double-fond de mémoire, là où les dieux ne risquent rien, une prière dont il ne

resterait plus que l'adresse, ce Ô vers Dieu, bourgeonnant encore à la périphérie des lèvres, souvenir d'un effort et de son échec.

Il n'a eu aucun mouvement de surprise quand le projecteur lui a craché dans les yeux. Les cameramen en chasse dans la ville pour transmettre en direct l'émotion des téléspectateurs ont fait irruption dans le bar et ont pris en otage les lèvres tremblantes du vieil homme dont l'image vient de s'incruster en médaillon à l'écran, la voix soudain amplifiée, susurrant à travers le filtre d'un microphone : o, o.

Je vais remonter dans ma chambre.

Allô, Johnny-Quinqueliba, c'est la troisième nuit que je passe ici et je perds rapidement le réflexe de me souvenir. Le trou brûlé dans la géographie et dans les corps force à cette habitude, l'habitude d'oublier. On ne sait plus dans quelle case reposent les actes accomplis, les noms. Et je ne parle pas de maison, ni de liens. Mais le besoin de se souvenir, de revivre, est demeuré présent. Comme ce membre fantôme dont l'amputé ressent encore la présence. Et l'acte de se souvenir s'est travesti, s'est rendu acceptable, indolore dirait-on, en s'appropriant le présent. Se souvenir, c'est désormais l'art de revivre le présent. Non pas le passé. Comme si l'on faisait un double de chaque instant. Une copie instantanée de chaque fait, chaque geste, chaque parole. Se souvenir au fur et à mesure. Presque simultanément. Au centième de seconde.

C'est-à-dire qu'on dédouble mentalement chaque geste inachevé, chaque parole, dès la première syllabe prononcée, au centième de seconde, pour entretenir mécaniquement un réflexe insensé de mémoriser. Donc immédiatement revécus chaque intention, chaque acte, chaque sentiment. Chaque petit mot découpé plus petit qu'une syllabe. Pour créer une illusion de ralenti afin que tout, intention, acte, sentiment, impression, parole, coïncide avec la plus petite mesure du temps, le plus infime présent possible. C'est vivre double. Quand la mémoire s'immobilise et qu'on ne peut plus faire confiance qu'à la répétition simultanée de ses actes, au médaillon incrusté dans l'écran pour se regarder faire (o, o, o). Un effort pour freiner la vie elle-même dans son empressément à se retirer.

Où ?

Cette impression que si l'on laissait la vie se retirer, elle emporterait les vivants non pas dans la mort, mais dans un monde sans consolation. Comme ces démangeaisons sous la peau. Qu'on rate à chaque grattage. Qu'on gratte toujours à côté.

La nuit est tombée. Pas besoin d'ouvrir la fenêtre. Le ronron des moteurs a presque disparu et on entend clairement les claquements de portes, des heurts d'objets métalliques, cette musique soudaine jaillissant d'un haut-parleur. Pas besoin d'ouvrir la fenêtre pour savoir que la poussière s'est épaissie et que l'enseigne de l'Hôtel le

Sans-Souci s'est allumée en même temps que celle du café d'en face : le Bar-Bar avec ses chaises métalliques en rang d'oignons sur le trottoir. La sirène de l'enseigne du Bar-Bar ouvrant puis fermant sa bouche rouge, jouant avec ses six bras au rythme du courant alternatif, l'énorme chope de bière du Sans-Souci lui répondant par un crachin de bulles multicolores.

On frappe à la porte. J'ouvre. Nez à nez avec Urbain Mango. Je claque. Je le laisse crier un instant, m'accuser de laisser-aller, m'inviter à sortir avec lui. Je le laisse me traiter d'échoué vivant, d'évanoui de naissance. Et puis dernier hurlement : là, tu appuies un peu, connard de mortel. Ce matin, il m'avait laissé un mot :

Pourquoi faire avec deux doigts ce qu'on peut faire avec un poing.
Proverbe mormon.

Ça frappe à la porte. Jack Lagos. On avale du katapile. On redescend au bar pour un verre avant de sortir. Wang Lee est avec une jolie jeune fille bourrée de seins battant tambour, lui révélant avec des airs de génie en travail l'idée du bijou cinématographique qui naîtra de son périple, une histoire d'amour au titre prometteur de casse-croûte : Another (true) love story.

- Campari-bière.
- Ça se boit, ce truc ?
- Plus même que se boire.
- Campari-bière alors.

Wang Lee se tourne vers moi :

- J’aimerais savoir ce que vous faites dans la vie.
- Le prix de cette requête est de trente-cinq mille dollars.

La Télévision (dans mon dos) : Comme nous vous l’annoncions, plus que quarante-huit heures et nous recevrons sur ce même plateau l’homme sans visage, celui que la rumeur a surnommé le Général Tapioka.

Dehors : une bande d’adolescents jouent aux dés à la lumière des lampadaires, jouent avec leurs armes en les exhibant de temps à autre. Boivent un jus de carbone au goulot de petites bouteilles en forme de fille.

IX

La nef des fous (détail)

– Bienvenue.

Jack Lagos a déchiffré du bout des doigts le panneau BIENVENUE. Un bloc de béton sortant de terre, rare vestige pour témoigner de la démolition du Quartier Nord. Je me souviens des maisons en adobe qui s’habillaient de deuil quand arrivaient les hommes pressés posant sur elles le regard noir de leurs lunettes. Les regards noirs se promenaient, faisceaux maléfiques heurtant, traversant les arbres et les murs qui faisaient barrage à la rectitude des angles, suivant un tracé qui aurait de tout temps existé, qui aurait préexisté à toute autre présence, avant que poussent les arbres, avant que s’installent les hommes, un tracé dont seuls les urbanistes savent déceler l’immanence et que les hasardeuses constructions humaines, la poussée loufoque des palissades et des taillis, toute présence vivante, toute respiration, auraient, jusqu’à présent, en cette heure de démolition, insulté plus que merde.

Les redresseurs des angles promenaient leur regard suspicieux à travers le quartier. L'un regardait à travers ses lunettes, faisait un signe, et l'autre se précipitait sur une maison, la marquait d'une croix de goudron et ça faisait tache d'un mur à l'autre. Et, de maison en maison, la foule grossissait et le geste du marqueur de croix devenait plus énergique, intimant un ordre illisible, jusqu'au moment où l'homme qui regardait à travers les lunettes et calculait les angles avait ramassé son matériel et, sûr de ne pas se tromper, s'était dirigé vers le cimetière. Et le marqueur de croix s'était mis à faire des croix sur les tombes. La foule trépidait, se rapprochait de lui, et lui, sûr de ne pas se tromper, avait brandi son pinceau comme une baïonnette, l'avait agité, s'était couvert de peinture, l'avait jeté au loin, avait pointé du doigt sa poitrine, indiquant d'un geste de magnétiseur le macaron du parti, comme si l'objet ovale et plat allait se transformer en bouclier géant.

Jusqu'à l'arrivée des bulldozers qui avaient fait tomber avec précision les murs en adobe, d'un seul coup de leurs cornes mobiles et dentées.

La foule marchait dans la poussière de l'argile desséchée, sur les branches des arbres tombés, jusqu'au cimetière où il ne restait plus que des tombes ouvertes et vidées de leurs ossements.

Tant de hargne : bulldozers et pelleteuses poussant contre des murs en adobe et déçus de heurter si peu, de

traverser la pâte friable d'argile et de paille séchée, bulldozers et pelleteuses renonçant à prendre de l'élan, à se lancer contre ce qui ne résistait à rien. Tant de menace contre ce qui tombait sans aide... Donc bulldozers et pelleteuses se contentaient d'avancer à un rythme décent, ralentissaient, ralentissaient... Et tout – toitures et bois peint des fenêtres – continuait de tomber, de s'écraser avec précipitation, malgré la baisse de régime des moteurs, et le ralenti méthodique des bulldozers les faisait ressembler à des engins guerriers en fin de bataille, rentrant où rentrent les engins guerriers quand le travail est fini, lents, lourds, pacifiques. Et les hommes écarquillaient les yeux, constatant la facilité avec laquelle s'écroulait ce qui, en des temps déjà lointains, était un abri contre la nuit et la pluie, et la mort surprise. Et ils découvriraient qu'ils avaient toujours cohabité avec la mort, de tout temps protégé leur sommeil avec rien que de la poussière condensée, qu'ils avaient longtemps confié leur vie à cela dont la fragilité était déjà menace permanente, dissimulée, sournoise, de mort subite. Puis ça a été le tour des villas.

Il n'y avait jamais eu de projet ni de plan de ville nouvelle à l'horizon, mais une volonté de boucher à jamais les entrées par lesquelles on tombait dans cette ville clandestine au-dessous, ville officieuse que même ceux qui en réchappaient, graciés, toujours graciés, jamais évadés, ne savaient localiser. Alors ils se taisaient.

(Jamais graciés, me disait Johnny-Quinquelibá. On a

dû payer pour moi. Beaucoup donnaient dans ce commerce, en ces temps-là. Les dossiers que j'ai. Une bombe, tu verras.)

Jusqu'à cet An I de Paix, temps soudain de révélation et d'ouverture des sceaux où les vivants découvrent ahuris que sous cette même terre que leurs pieds foulaient, il y avait des vivants qui ne foulaient rien.

– Bienvenue à Tapiokaville. Tu as été enfant ici ?

– (...)

– Ça a changé, tu veux dire.

Ça a changé. Il n'en reste qu'une termitière de béton attaquée de toutes parts par la broussaille, plantes rampantes et grosses lianes se liguant pour la ronger, sans arriver à s'accrocher durablement, à prendre racine sur le mélange de cailloux, de ciment et de fer. Et les racines s'entortillent pour faire levier, pour faire décoller l'amas de broussailles, tressant une couronne dansante autour de la termitière géante au flanc de laquelle, soudain, une large ouverture.

J'ai habité ici. Ce que j'ai répondu à Jack Lagos. Ce que je n'ai pas ajouté : une maison toujours trop grande, jusqu'au jour où j'ai su qu'elle pouvait rétrécir. Une nuit, j'ai entendu dans mon sommeil un bruit de frottement de feuilles, comme si le vent entraît par-derrrière la maison, un vent rêche rampant à travers les citronniers nains. J'ai entendu quelques bribes de cet anglais canaille des rues de Lagos : Make you no shout, make you no shout.

Make'am cool, na. Make'am cool, papa. Et j'ai vu ces hommes à tête de varan dès qu'ils ouvraient la bouche. Bien sûr, ils avaient des têtes de vous et moi quand ils faisaient leur apparition durant les soirées de M. Halo à la maison. Ces hommes qui ne s'attardaient jamais, qui n'étaient jamais présentés à personne, qui ne buvaient pas avec les autres, que M. Halo recevait dans le couloir, et on les voyait en ombres chinoises avec des têtes d'hommes puis, dès qu'ils se mettaient à parler, l'ombre dessinait une tête de varan saluant le soleil de haut en bas. Ce sont eux que j'ai vus cette nuit-là se partager derrière la maison de grosses liasses de billets de banque.

Et j'ai compris qu'il n'y avait pas qu'une seule sorte de peur au monde, qu'il y en avait dix mille, j'ai compris qu'aucune peur ne ressemblait à aucune autre et que, cette nuit-là, il y en avait une qui m'avait saisi : une peur qui pousse dans le dos, une peur sur laquelle on ne pourra jamais se retourner.

Et j'ai compris ce que c'est quand une maison rétrécit, la maison entière tenant dans un coin, tous feux éteints.

Nous nous sommes retrouvés, Jack Lagos et moi, dans un sous-sol. Une galerie aussi large qu'une avenue, peuplée d'éclats de voix, de rires et de cris qui nous parvenaient de loin. Au bout d'une cinquantaine de pas, nous avons débouché sur un vaste local éclairé par des lampes à gaz autour desquelles des femmes étendues sur

des nattes ou assises sur des tabourets passent deux doigts sur leurs cuisses négligemment dissimulées sous des tissus transparents noués à hauteur des seins nus, certaines fumant des cigarettes roulées et s'amusant à notre passage à souffler la fumée, lèvres arrondies, volutes de baisers flottants accompagnées de clins d'œil, de petits claquements de langue et de petits cris. Je ne sais pas ce que je suis venu chercher ici. Ici, dans le sous-sol du quartier où j'ai eu belle vie, a commencé la coulée de lave noire qui étouffera les villes, grattera les fondements géographiques de pays entiers jusqu'à leurs noms Bénissez le To, Bénissez la Haut, Bénissez le Ni, Bénissez le Da, Bénissez le Ni, Bénissez le To, Bénissez la Haut, Bénissez le Ni s'effaçant par le bout de la mèche. C'est ici, dans le sous-sol du Quartier Nord, qu'on avait mis à couvrir de la graine de prédation avant de tenter de l'étouffer en rasant. Et ceux à qui cette tâche avait été confiée étaient mal placés derrière leurs lunettes pour voir qu'ils travaillaient à l'extension inéluctable d'une mort arrivée à maturité, qui commençait à se sentir à l'étroit dans sa cage souterraine, un fauve à l'appétit grandissant, de plus en plus insatisfait de sa ration adulte en temps de paix. Et les gardes repartaient à la chasse de chair vivante, enfournant dans ses canaux digestifs des colonnes d'hommes et de femmes qui arrivaient de partout. Des cinq pays aujourd'hui fondus dans la lave noire en forme de champignon qui s'étale sur la carte où naguère ils se

dressaient et étalaient leurs couleurs. Comme suite logique d'une complicité qui les avait toujours unis et qu'ils avaient longtemps cachée aux regards, longtemps enfouie dans ce sous-sol.

Les prisonniers venaient des cinq nations qui se cotisaient pour creuser et entretenir cette gigantesque fosse où chacune apportait, à longueur d'années, sa quote-part de chair vivante mise à faisander pour nourrir l'ogresse divinité dont le ventre enflait et poussait vers la surface. Et les poils des chiens se hérissaient parfois le soir et ils s'appelaient au secours avec des aboiements brefs que personne ne comprenait. Et les gens s'étaient mis à jaser malgré la mise en garde de la Commission, un type qui signait la Commission dans le journal pour dire Considérant. Et pour se gausser. (Considérant qu'il n'y avait aucune geôle secrète nulle part sur le territoire, Considérant que l'armée n'avait pas dans ses effectifs un général portant le ridicule sobriquet de Tapioka...)

Et tout le monde se gaussait alors, la mode obligeant à faire comme fait la Commission, de sorte que si la Commission se gaussait on se gaussait aussi, de sorte qu'on écoutait à peine ceux qui en réchappaient, recrachés par le fauve après qu'il les eut goûtés ou lapés ou grignotés ou suçotés du bout des crocs (on ne disait pas recrachés ni goûtés ni lapés ni grignotés ni suçotés, on disait graciés, avec tous les papiers nécessaires indiquant crimes, condamnation et adresses vraies de vrais bagnes

où ils n'avaient jamais été). Et tout le monde se gaussait de cette bonne blague qu'était la ville du Général Tapioka, bien pratique pour les voleurs de quartier quand ils ne voulaient pas dire la vérité sur quelque absence prolongée. Et, quand certains des miraculés insistaient, ça ne faisait plus du tout rire le médecin chef de l'asile psychiatrique qui leur collait un plan sous le nez : nous allons chercher ensemble. Le médecin regardant le plan par-dessus l'épaule du bavard : nous allons chercher ensemble. Comme il avait appris à le faire avec ses malades qui lui assuraient qu'un monstre était caché dans le bureau, tout en lui répétant qu'ils n'étaient pas fous, docteur. Bien sûr, bien sûr. Si bien qu'après que Johnny-Quinquelib a été gracié, après qu'il a été examiné, recueilli par M. Halo dont la sollicitude l'a aidé à affronter l'extérieur et à sortir du pays, il s'est bien gardé de dire : j'ai été longtemps à Tapiokaville. Comme il le répète aujourd'hui. Et la mère avait beau questionner : vous avez été longtemps absent ? Lui se contentait prudemment de Mon Dieu, la plage.

Tous se réfugiaient dans cette prudence prescrite, ignorant les symptômes de ce débordement qui, plus tard, les ferait sursauter dans leur sommeil quand tout ce que le pays comptait de matelas, d'oreillers, de coussins, d'accoudoirs, d'appuie-tête se transformerait la nuit en pelote de ronces, en sac de tessons, et ce ne sera pas un rêve parce que le réveil ne surviendra jamais tout à fait, il n'y aura que ce sursaut de plus en plus rapproché,

contractions d'une grossesse nerveuse poussée à terme pour accoucher de gros pets. Et ce ne sera pas un rêve parce que jamais nul réveil, mais sursaut après sursaut jusqu'à ce que les mouvements habituels du corps, ce qui s'appelle aller et venir, ce qui s'appelle danser, ce qui s'appelle coucher, ce qui s'appelle vaquer, seront réduits au seul tressautement immobile. Et les yeux seront grands ouverts et pourtant nul réveil. Les yeux seront grands ouverts pour voir noir. En ce jour, tous comprendront que cette désertification planifiée du Quartier Nord était le signe avant-coureur de la longue série d'étripages et de rapines partie de la côte, la côte entière une belle friterie soufflant ses vapeurs toujours plus loin vers le Nord, jusqu'au moment où la tache noire en forme de champignon géant recouvrira, sur la carte, d'ex-pays sans nom désormais, jusqu'au moment où les forces viendront à manquer parce que bras décollés, peaux lacérées, pieds niqués, tronches vitriolées avec des narines froufrous (toutes choses dont je n'ai eu connaissance qu'à travers les photos de Johnny-Quinquelibas, impubliables, inmontrables... Non, ce n'est pas exactement ça qu'on lui disait de ses photos. On disait : trop, un peu trop. Si bien qu'il a fini par obtenir ce Grand Prix de photographie pour un sommeil d'oiseaux sur un champ de barbelés. Quand est-ce qu'on se voit avant ton prochain départ ? Ton prochain voyage, ton prochain avion, n'en déplaie au docteur McCarthy).

Les uns et les autres se retrouveront à traîner leur bravoure mise à mal dans cette vaste cour des miracles sans limites ni repères et retrouveront tout à coup l'illusoire solidarité des mendiants. Tandis qu'un artiste moulera dans le ciment, avant qu'on oublie tout à fait à quoi ressemble un visage intégral, des gueules reconstituées sur le socle du Monument de l'An I de Paix.

En attendant, personne dans toute la ville, dans tout le pays, au fur et à mesure que le Quartier Nord était rasé, n'avait lu dans cette dévastation le signe d'une désolation plus grande à venir, le signe que la lave noire qui gommerait plus tard ce pays et ses voisins avait déjà commencé à s'écouler du ventre de la terre empoisonnée. La divinité ogresse ne se contentait plus d'attendre, elle sortait désormais de la tanière pour chasser, marquer par elle-même son territoire de traque, et là-dessous on tentait encore, frénétiquement, de calmer sa voracité par une dernière cérémonie d'apaisement, c'est-à-dire le sacrifice de ceux parmi les prisonniers qu'on avait mitraillés et abandonnés dans le sous-sol juste avant de boucher toutes les entrées avec l'amas de gravats de tout le Quartier Nord. Ceux qu'on avait recyclés en pensionnaires de l'asile psychiatrique et le dernier lot, ceux qui avaient été exhibés au Grand Stade et à la télévision, ceux dont on avait parlé dans l'article signé la Commission où ils étaient présentés comme des conspirés venus de pays voisins avec la poudre, l'argent de la poudre et le feu, et qui

feront l'objet d'exécutions grandioses. C'est-à-dire la plage bondée de monde avec foulards imitant les couleurs du drapeau, avec mouchoirs blancs et fioritures et maquillages et chaussures du dimanche, avec la fanfare récitant allegro des doubles-croches tracées dans l'air par le chef décoré et soudain la friture des balles à travers le grondement de la mer.

Et on saura plus tard comment l'entente des cinq nations s'étant trouvée dans l'impasse, s'étant même transformée en différend, en franche animosité, on a eu ici l'idée de sélectionner un échantillon de prisonniers étrangers et de les exhiber comme preuve d'une agression extérieure, provoquant ainsi à long terme, quand se déclencheront les hostilités, l'intervention de l'ex-Nigeria du Nord au nom d'alliances, accords secrets et la totale et cætera, et tout ça ne nous dit pas pourquoi depuis, pourquoi les chiens perdent leurs poils assis sur leur cul, ou branlant de la patte, les chiens qui regardent défilé des bandes de jeunes, certains armés, à toutes fins utiles, des journalistes, des prostituées, des parieurs de combats de coqs, les regardent s'engouffrer dans le tunnel qui mène au sous-sol, les regardent aujourd'hui jouer les abrutis avec leurs rires et leurs regards de fête d'après-guerre.

Personne n'a su lire dans la mise à plat du Quartier Nord un signe de la dévastation à venir, peut-être parce que le livre qui devait contenir ce signe n'était pas encore écrit. Et il n'y avait pas, comme aujourd'hui, ces

prophètes et prédicateurs de tous ordres qui surgissent de toutes parts pour décoder le monde nouveau. Il n'y avait pas les Adorateurs de la mer, les Dévorateurs du livre, les Élus du huitième commandement, les Pénitents de la céleste croix ou encore l'Ordre céleste de l'achèvement, ces hommes et femmes habillés de robe en toile de jute, portant voile et se promenant avec leurs petits paniers accrochés à la taille.

Et ce n'est que bien plus tard, vers la fin de la guerre, alors qu'un pilote s'est écrasé avec sa dernière bombe ailée, qu'on a découvert, dans le cratère laissé par l'explosion, l'ouverture du large tunnel qui débouche sur la ville du Général Tapioka. (On aurait dit que le fauve insatiable, après avoir dépeuplé son territoire de chasse, s'était offert comme dernière gâterie ce jeune aviateur avec son engin indigeste qui lui avait fait exploser le ventre.) Et on a découvert par la même occasion des piles de documents auxquels, Johnny-Quinquelibà, tu t'accroches depuis plusieurs mois...

Johnny-Quinquelibà, téléphonant jusqu'à l'aube : je tiens quelque chose. Je tiens une bombe. Inondant de courrier untel Président de, untel Secrétaire général de, untel qui ne s'épelle qu'en sigle, untel de Cabinet, seul à croire que Tapiokaville intéressait la presse du monde entier, les juges du monde entier, les appelés en sigle du monde entier, seul à croire que ses documents sont une bombe. Ce à quoi on lui répondait : une bombe, monsieur,

comme à un cinglé à qui on veut faire plaisir en l'appelant Napoléon.

Une bombe, monsieur, mais où est la mèche. On ne savait pas quoi faire de cette histoire ancienne d'un pays qui n'existe plus. Mais les hommes, répondait Johnny-Quinquelibà d'un courrier à l'autre, eux sont encore là, ceux qu'aujourd'hui on a surnommés maîtres nageurs, eux qui traversent toutes les débâcles, toutes les inondations et qui, à la fin, surnagent toujours. Ceux qui ont toujours un masque de réserve quand l'histoire se mêle d'improviser, ils sont encore là. Parmi ceux qui se font déjà photgraphier à côté des monuments de l'An I de Paix. Parmi ceux qui attendent dans des fosses de souffleur le moment opportun pour reprendre leurs rôles momentanément sous-traités avec des doublures. Parmi ceux qui posent dans les journaux à côté d'enfants unijambistes. Parmi ceux qui négocient la cession des caches d'armes avec les bandes de sauterelles. Parmi ceux qui paient les hommes-panthères pour venir à bout de la conjuration des sauterelles.

Johnny-Quinquelibà téléphonant à deux heures du matin pour me lire ses lettres, demandant mon avis, s'accusant de n'avoir pas su convaincre tels messieurs des Instances hautes d'affoler le monde, untel Président de, untel Secrétaire général de, untel qui s'épelle en sigle, untel de Cabinet. Allô, Johnny-Quinquelibà. Je ne sais pas ce que je suis venu chercher ici. Depuis tout à l'heure,

j'essaie de prendre des photos. Sans conviction. Je sais déjà qu'elles seront maladroitement imitées des tiennes.

Le couloir avec des lampes à gaz alignées sur une longueur d'à peu près quatre-vingts mètres. Oubliez la lumière. Il y en a trop. Avancez les yeux fermés ou bandez-vous les yeux, ou faites-vous bander les yeux pour être sûr que vous n'avez pas triché. Au pas de course. Oubliez que vous êtes seul. Vous avancez sur le rythme scandé, Une-Deux, par la voix gutturale des gardes. La même voix qui a dit votre nom dans la nuit : Johnny-Quinquelibabab. Vous avez répondu oui dans votre rêve le plus récent. Vous vous en souviendrez, d'avoir répondu oui. Vous vous souviendrez toujours de ce oui soufflé comme une confidence, comme un consentement à la fatalité qui s'est annoncée, ce oui un aveu, rien qu'à l'énoncé de votre nom, de ce nom qui semble avoir été tiré au sort dans un rituel de damnation, un oui comme un assentiment accordé au verdict déjà prononcé par une fatalité qui vient chercher sa confirmation.

La voix invariable de garde, profonde et chiche, qui ne dit que votre nom, qui ne dira plus que Une-Deux pendant que vous vous habillez, Une-Deux vous sortez, Une-Deux vous êtes touché, et vous vous retrouvez les yeux bandés dans le coffre d'une voiture, et vous vous retrouvez à présent à courir avec une quarantaine d'autres qui ont répondu oui à l'énoncé de leur nom. Il n'y a pas de lumière. Il n'y a pas de lampes à gaz autour desquelles

des femmes étendues sur des nattes ou assises sur des tabourets passent deux doigts sur leurs cuisses négligemment dissimulées sous des tissus transparents noués à hauteur des seins nus, certaines fumant des cigarettes roulées et s'amusant à votre passage à souffler la fumée, lèvres arrondies, volutes de baisers flottants accompagnées de clins d'œil, de petits claquements de langue et de petits cris. La fatalité ne minaude pas. Sa voix est profonde et chiche. Et invariable. La voix d'un garde est invariable d'où qu'elle sorte, de la bouche pliée en deux, chaque lèvre comptant double à force de se serrer, de se replier sur elle-même, de se retirer, de s'économiser au profit des mots qui prennent appui sur les dents (de sorte que Une-Deux sonne Gnin-Djiin), chaque lèvre comptant double à force de grogne,

invariable d'où qu'elle sorte, du petit matin poussif qui livre combat avec une nuit d'harmattan, entrant par la fenêtre cabossée qui protège mal du froid nocturne de décembre, la même fenêtre cabossée par laquelle, enfant, on attendait le lever du jour, lever du monde, du vent dans les palmiers, du chant lointain dans la gorge des coqs, le retour de la même promesse de chaud, de chaud dans la cuisine, de chaud dans le ventre, de chaud et de sucre dans la bouillie grumeleuse de maïs, dans la bouillie élastique de mil,

d'où qu'elle sorte, du fond de la nuit, sans se forcer mais semblant crier, sans crier et pourtant audible de loin,

semblant provenir de loin, d'un monde éteint, comme ces lumières qui nous parviennent encore d'étoiles mortes depuis des millions d'années,

invariable d'où qu'elle sorte, d'à peine plus loin que le mur mitoyen, la cour des voisins où les couche-tard ont vu les gardes passer, soulagés de les voir passer sans s'arrêter, escalader le mur. Et puis les coups dans la porte : Johnny-Quinquelibà ? Vous avez répondu oui et vous êtes en route à présent, au pas de course, les yeux bandés, sentant le poids du plafond, le poids de la terre au-dessus de vous, vous n'avez déjà plus le temps de vous souvenir de ce que vous avez fait ou dit durant les trois derniers jours, avec qui vous avez bu ou joué aux dames deux semaines plus tôt, à quelle passante vous avez donné du feu un an plus tôt avec ou sans commentaires sur la saison qui s'annonce, sur l'âpreté des temps qui courent, quel vrai ou faux témoin de Jéhovah vous avez écouté sans répondre deux semaines avant l'éruption du mont Cameroun, qui vous avez secouru dix ans auparavant, qui a calmé votre fièvre, qui vous a vacciné contre la poliomyélite, avec qui vous avez partagé le ventre de votre mère, et d'abord qui vous a donné ce nom auquel vous répondez oui, un autre nom vous aurait peut-être tiré d'affaire, vous n'auriez pas contresigné par ce oui le verdict du destin,

invariable où qu'elle vous atteigne, la voix de garde, Une-Deux, les gardes se relayant pour chanter Une-Deux,

la même voix passant de l'un à l'autre comme un témoin, provenant d'abord de celui qui est devant, passant par-dessus la longue colonne, rattrapée au vol par celui qui ferme la marche, qui la passe obliquement à celui de gauche, qui se la partage latéralement avec celui de droite, de sorte que

Une viendra de la gauche.

Deux viendra de la droite.

Vous pouvez déjà anticiper. Bienvenue à Tapiokaville.

Bienvenue. La voix est calme. Les yeux toujours bandés, vous suivez la progression de la voix. Elle se rapproche de vous. La voix du Général Tapioka venu vous souhaiter personnellement la bienvenue. A la façon dont cette voix sautille vers vous, vous comprenez que la ligne que vous formez avec vos compagnons est bien rectiligne. Cette pensée vous tient à cœur. Chacun aura droit à la chaleur matinale du Général Tapioka. Alors vous pensez à la ligne rectiligne pour éviter de penser à quantité de choses, ou pour vous exercer à penser. Personne ne sait à quoi ressemble le visage du Général Tapioka. Personne n'a jamais rencontré le Général Tapioka. On sait qu'il venait souhaiter la bienvenue à chacun, personnellement. On sait quoi ? Des rumeurs, avait répondu à l'époque un personnage important qui signait la Commission dans le journal pour dire que, Considérant qu'il n'y avait aucune prison secrète nulle part sur ce

territoire, Considérant que l'armée n'avait pas dans ses effectifs un général affublé du ridicule sobriquet de Tapioka, Considérant que l'armée n'était pas un ramassis de rigolos, Considérant que si un plaisantin s'était avisé de prendre Général Tapioka comme nom de guerre il aurait été rappelé à l'ordre depuis longtemps, la Commission trouvait judicieux de donner son aval au projet de loi visant à combattre toute conception, mise en forme et propagation de fausses informations sur quelque support que ce soit, loi aux termes de laquelle toute personne jugée coupable d'alimenter la rumeur se verrait mise en demeure d'accepter une invitation à la visite guidée de tous les centres d'incarcération existant réellement sur le territoire.

Vous ne vous trompez pas. La chaleur matinale du Général Tapioka vous enveloppe. Une voix propre, calme, souffle dans votre oreille : bienvenue. Si propre et si calme que vous vous attendez à ce qu'elle ajoute : bénissons le Seigneur. Vous vous surprendrez à dire merci. Peut-être parce que vous aurez entendu ce merci se rapprocher de vous, de vous, de personne en personne, murmuré du bout de la file jusqu'à vous.

Respirez, vous n'êtes pas Johnny-Quinquelibà.

Vous parcourez un paragraphe de Périple Magazine. Et ce que vous visitez en ce moment, c'est une vaste salle où un bar s'est installé, avec des groupes de parieurs jasant, piaffant, éructant, essais ou meutes, rien que des groupes se tournant le dos, laissant au centre un rond

énigmatique auquel aboutissent les espaces de circulation comme des tracés de piste entre les conglomérats de tables et de tabourets, cercle de danse ou terrain préparé pour un jeu dont les équipes en conciliabule tardent à s'apprêter, dos tournés les uns aux autres, chacun jaloux de ses propres vociférations, cliquetis de bouteilles et rires de violente femme.

Puis soudain des applaudissements, des cris, alors que tout le monde dirige son regard vers le centre de la salle où deux gaillards se font face. A votre gauche, Baron Comodo. A votre droite, Docteur Cobra. Les deux oreilles de Docteur Cobra qui frémissent visiblement, se ressaisissent – fausse alerte –, frémissent puis bougent une seconde pour capter un son plus précis que les autres, balaient de gauche à droite comme pour enregistrer et décrypter ce qui, dans le bruit de houle et les éclats de voix, voile une menace mesurable.

Les yeux de Baron Comodo se sont rapprochés dans un froncement de sourcils. Vous ne l'avez pas vu partir. Vous n'avez souvenir que du moment où vous l'avez perdu de vue. Un instant plus tôt, vos yeux étaient encore fixés sur son visage et vous avez même cru pendant quelque temps qu'il se détendait. Vous avez même cru que Baron Comodo se détendait, que dans ce brouhaha son oreille avait repéré un son amical – peut-être même une mélodie –, et c'est à ce moment qu'il a disparu et réapparu. Vous avez instinctivement reculé d'un pas

comme pour sortir d'un cercle brûlant, de ce rond énigmatique vers lequel tous les regards se sont tournés dans un silence si soudain, si net et si fort que l'adversaire de Baron Comodo n'a pas osé pousser un seul cri, intimidé peut-être par le calme alentour. Vous avez à peine eu le temps d'entendre le choc du poing contre la tempe. Le bruit que fait le corps d'un homme lorsqu'on le frappe du poing nu est un bruit ridiculement léger s'il n'y a pas un bruiteur muni d'une grosse caisse pour qu'on s'y croie, comme au cinéma.

L'homme tente de se redresser – aucun ahan –, atterrit sur une main, roule, puis se retrouve en chien de fusil, occupant le cercle une seconde avant de se détendre brusquement – et nul ahan. Debout à peine et retour à terre, et Baron Comodo a le genou appuyé sur le cou de l'homme dont les yeux révulsés ont commencé à se fermer.

Il l'a retourné. Alors savate, savate, savate. Jusqu'à la bave. Il a saisi l'homme par le collet et l'a remonté avec lenteur, avec l'assurance de celui qui a mesuré en un clin d'œil le potentiel de réflexes que l'adversaire garde encore et, l'ayant estimé sans risque, peut calmement lui tourner le dos. A cette conclusion s'est probablement rallié le public puisque les regards ont commencé à se détourner, dédaignant la suite des événements. Tout est accompli. Cet accomplissement anticipé de ce qui peut encore arriver, y compris la mort probable d'autrui, a provoqué

en vous non pas l'effroi, mais un désintérêt soudain pour votre propre peur. Vous venez de ressentir avec tous ce lien dont le secret n'est pas l'amour ou la haine mais une fraternité obligée de la peur quotidiennement mise à l'épreuve, sans intention d'en faire jaillir ni courage ni bravoure ni générosité, aucun haut fait, nulle vertu. Vous venez d'assister à un combat de coqs. Les parieurs se font déjà payer.

Le patron du bar mimait l'attention d'un surveillant qui récapitule dans sa tête un embrouillamini de règles dont il guette quelque débordement. Puis il a hissé l'homme sur son dos et s'est mis à le traîner comme on traîne un petit camarade mort.

En vous dirigeant vers la sortie, vous poserez vos pas dans les pas de ceux qui, au jour dernier de Tapiokaville, réveillés, regroupés, triés, regroupés à nouveau, avaient entendu de loin le bruit des mitrailleuses couvrant les cris du groupe resté derrière. Vous ne vous réveillerez pas en face du médecin chef de l'asile psychiatrique ou dans un grand stade où une foule chamarrée et silencieuse vous regardera, le poing levé, immobile, attendant le signal pour chanter sur votre tête des maléfices. Sinon, vous distingueriez le mouvement nonchalant des éventails se répondant d'un gradin à l'autre, une mer d'éventails s'agitant délicatement comme des milliers de papillons copulant, le va-et-vient des enfants vendeurs de bonbons et de cigarettes.

Sortez de ce paragraphe et regardez les chiens assis sur leur derrière ou trônant sur la carlingue carbonisée de l'avion écrasé. Les gardes ne reviendront pas. Ils sont, à l'heure où nous parlons, enfermés dans un salon, dans une chambre, dans un bar, dans un hôtel à l'intérieur d'un poste de télévision, interrogés par un animateur qui promet que le meilleur est à venir : encore vingt-quatre heures et nous recevrons l'homme invisible que la rumeur a surnommé Général Tapioka.

Sur le chemin du retour, Jack Lagos s'est mis à danser : un corps qui se dissipe. Un dénombrement de gestes. Des gestes qui sortent du corps, des gestes dont il cherche à se débarrasser, et qui reviennent, réapparaissent, se répètent, et ils reviennent le piéger, et il tente immédiatement de mieux s'en débarrasser. De sorte que cette danse est, à chaque geste, du jamais-vu pour le danseur lui-même. Comme on se gifle. Comme on se gronde. Comme on se tord les doigts devant le miroir. Quelque chose qui force à des étirements inouïs de muscles. Jack Lagos se lance, comme poussé dans le dos. Dans ses premiers sautilllements, la désillusion du parachutiste touchant le sol dur, sentant soudain le parachute peser et l'entraîner, tandis qu'il court les genoux hauts. Cette part de lui-même qui est restée à flotter là-haut, qui continue de s'éloigner sans lui, tente de le rattraper à chaque contorsion des genoux. Avec ces mouvements discontinus, comme si les différentes parties

du corps se cherchaient, se poursuivaient dans un jeu de cache-cache, un labyrinthe en mouvement, architecture de couloirs, d'égouts, de tuyauteries, de greniers, de chausse-trapes, d'oubliettes.

Le danseur raconte une chute qui a déjà eu lieu. Et toute sa danse est une résistance à vide. Toute sa danse est une réticence. Comme un canard à la tête tranchée qui prend soudain son envol. Un canard déjà mort qui se met à voler. Un corps aveugle qui obéit trop tard, par réflexe, à un ordre de repli laissé par le cerveau qui avait tout compris au centième de seconde avant que frappe le coup mortel.

A voir bouger Jack Lagos, on se sent malade.

On ne résiste pas à cette poussée sur l'estomac, cette sensation d'avoir été retourné les pieds au ciel. Seul l'état de maladie peut faire ressentir son corps de façon aussi précise, comme lorsqu'on se retrouve au trou et que le moindre frémissement est signe que quelque chose a bougé au-dehors : un caprice de la température, le soulèvement imprévu des vents, la fin d'une saison, l'imminence d'un orage ; un corps au trou, travaillé par cette totale vivacité de l'attention que seule provoque la fièvre. Une implosion de neurones. Un aveuglement soudain de l'esprit. Et le corps se retrouve seul à tenter de s'épuiser vite et totalement.

Jack Lagos danse – je n'ai jamais vu homme ou femme danser en tirant la langue – et je me souviens que

j'ai été enfant ici. Je me souviens qu'enfants nous nous arrêtions à cent mètres d'ici pour déchiffrer lettre après lettre la pompeuse inscription POLYCLINIQUE qui désignait une grande bâtisse avec ses hauts murs. Je me souviens de l'infirmier décorée de grands panneaux dont la vocation pédagogique était réduite à néant par la répulsion qu'inspiraient les images, avec son infirmier herbivore qui mâchait à longueur de journée une étrange plante verte et ça lui pigmentait le pourtour des lèvres, qui s'approchait des élèves en faisant Kamtchatka avec ses ciseaux tout en examinant les plaies, Kamtchatka et les élèves détournaient le regard et le regard tombait sur le panneau Tête de mort avec mégot, détournaient le regard et le regard tombait sur Portrait de primate avec viscères, détournaient le regard et le regard tombait sur Écorché souriant à trois squelettes. Kamtchatka ! et que la salle entière se mette à tourner avec l'infirmier bavant vert, jerkant acrobatique et brandissant, grand prêtre, les objets du culte, un morceau de coton imbibé d'alcool iodé au bout des ciseaux. Et les élèves fermaient les yeux et sentaient la soudaine brûlure et le battement de sang aux tempes, et ils sortaient de là, fiers et se moquant de celui qui avait poussé le moindre petit cri et, dès le lendemain, une folle envie de se faire peur à nouveau ou l'opportunité d'échapper à une demi-heure de conjugaison décidait le premier des hardis, Edgar Fall, à lever le doigt : Madame, s'il vous plaît, je voudrais aller à la polyclinique.

Il y aura plus tard cette petite, à l'âge où l'on se donnait des airs pour appeler petites celles dont on ne voyait pas encore le sexe mais dont on touchait du bout des doigts les soutiens-gorge déguisés en seins de femme, la fille du commissaire, celle dont Sam Adika disait : la fille du commissaire est la chose la mieux partagée au monde après le bon sens et le mauvais goût. Sam Adika, le petit malin de la classe, le brillant élève qui croyait que faire de l'esprit était la façon la plus habile de dissimuler son pucelage.

Jack Lagos danse et je revois le sourire brûlé du garçon mis à mort avant-hier par les hommes-panthères, des muscles esquissant le mouvement de tirer vers le monde une parole restée au fond d'un gouffre. Un message qui a pris forme dans le cerveau, auquel les organes de la parole n'ont pas obéi, mais dont les neurones portent encore la trace secrète comme dans une boîte noire. Qui saura décoder cette graphie laissée dans les méninges ? On raconte que la tête tranchée du criminel qu'on exhibe au public bouge encore les lèvres durant plusieurs secondes, et que seuls quelques sourds-muets parmi les plus doués y lisent quelque chose d'intraduisible en langage des signes.

Les coups de la pluie dans nos cheveux, le froid de la pluie dans nos chaussures. Nous marchons épaule contre épaule, le bras de Jack Lagos dans mon dos, mon bras dans son dos, nos deux bras appuyés l'un contre l'autre,

faisant à travers le tee-shirt mouillé comme un couloir de chaleur, petite chaleur se transvasant, ininterrompue, de mon dos à son dos, transvasant avec elle une vague appréhension de ce voisinage imprévu. Cette envie de nous rouler dans la boue, les bras levés, comme si nous fêtions quelque victoire, et de courir, de faire un tour d'honneur, les poings levés vers le cou dressé des grues.

– Effet n°5 du katapile : on désire coûte que coûte aimer quelqu'un, me dit Jack Lagos.

C'est presque le petit matin.

Le froid date d'hier. Les rayons du petit matin arrivent fatigués. La poussière prolonge la nuit, brouille les repères des chauves-souris. Les hiboux continuent indéfiniment leur errance heureuse dans cette nuit artificielle, soudain convaincus d'une pérennité promise. Et ils poussent leur hululement pour glorifier le saint patron des nuits polaires qui les a intronisés maîtres du temps et d'un monde nouveau dont l'économie de la vie serait tout entière soumise à la tarification du courant électrique.

A l'hôtel, un petit mot d'Urbain Mango :

Glissez, mortels, n'appuyez pas. Proverbe bambara, traduit par Sartre.

J'ai tendu l'oreille quand je suis passé devant sa chambre. J'ai frappé. Rien. Je suis monté dans ma chambre et j'ai pu dormir. Non, j'ai avalé trois comprimés

de katapile pour renouer avec le cycle des cinq effets mais en plus accéléré et je ne me souviens que du moment où je me suis retrouvé recroquevillé au sol. Debout. Déjeuner. Je n'ai pas frappé en repassant devant la chambre d'Urbain Mango. Des rires de filles. Dans le hall de l'hôtel, la télévision : Comme nous vous l'annoncions... Dans la salle du petit déjeuner, la télévision : Comme nous vous l'annoncions... Des éclats de voix me parviennent du bar de l'hôtel. Au bar de l'hôtel, la télévision : Comme nous vous l'annoncions, encore quinze minutes et nous recevrons l'homme jusqu'ici sans visage, l'homme jusqu'ici invisible, le Général Tapioka.

Je me suis accoudé au bar. J'ai tourné le dos aux images, un nouvel épisode reconstitué de la vie quotidienne à Tapiokaville. La voix du présentateur à nouveau :

– Homme de l'ombre, homme invisible, inconnu, inexistant même avait-on pu lire à une certaine époque, la rumeur m'avait surnommé le Général Tapioka. J'ai été en charge de la prison souterraine surnommée Tapiokaville, créée dans le cadre du programme ultra-secret dit « Opération cinq nations ». Dans l'armée, j'avais en réalité le grade de capitaine. Au moment de la création de Tapiokaville, je ne faisais plus officiellement partie de l'armée, ayant été libéré de mes obligations militaires pour me consacrer entièrement à la recherche. Qui suis-je ?

Mesdames, messieurs, je vous présente l'ex-médecin chef de l'hôpital psychiatrique...

Et zoom sur M. Halo, ex-capitaine Halo. Qui m'a offert ma première bicyclette. M. Halo et ses paires de chaussures que la mère dissimulait dans les recoins de la maison et qu'il était obligé de chercher au réveil, s'aplatissant, s'accroupissant, énervé ou faussement amusé, donnant de grands coups de poing dans la porte fermée d'un placard.

– Bonjour. Quoi qu'il arrive, c'est ensemble que nous surnagerons, nous n'avons pas d'autre choix.

Il a à peine achevé sa phrase que le présentateur :

– Attention, attention, on nous signale une manifestation devant la maison de M. Halo en ce moment même.

Il y a eu un blanc. Et puis le chant :

Gloire soit rendue aux dieux vivants
Comptes soient rendus aux dieux vivants

L'Ordre céleste de l'achèvement au grand complet, hommes et femmes habillés de robe en toile de jute, portant voile noir, avec leurs petits paniers accrochés à la taille. Ils ont tout perdu de cette pose hiératique qu'ils avaient trois jours plus tôt quand ils ouvraient les bras face à la mer. C'est une horde en furie qui, à présent, se rue sur la maison, s'arrête à quelques mètres, recule et recommence, sans toucher la moindre pierre. Le manège

continue tandis que certains d'entre eux se mettent à disposer des seaux le long de la muraille qui entoure la maison. Aussitôt, ça se bouscule jusqu'à ce que l'un s'asseye sur le seau après avoir soulevé sa robe. D'autres tiennent dans leurs mains une petite branche avec des feuilles jaunes qu'ils portent à la bouche, mâchent avec entrain et, pris soudain de spasmes, s'en vont vomir dans les seaux disponibles. Dix hommes ou femmes, un peu en retrait, soufflent dans de longues trompes en bois collées au masque blanc qui leur couvre entièrement le visage, à part les trous pour les yeux, l'ensemble ressemblant à un masque à gaz pour Pinocchio affublé d'un groin. A la scansion répétitive des trompes répond un grognement martelé montant de la foule, s'amplifiant, croissant en volume, battement d'un cœur obèse : Docteur, Docteur, Docteur, Docteur, Docteur, Docteur. Une femme s'est débarrassée de sa robe et pointe ses seins avec un couteau dans chaque main Docteur, tandis que deux autres la retiennent, martèlent le sol et trépignent avec elle, les trompes poussent un long mugissement vers le ciel et, les uns après les autres, les seaux sont passés à des hommes qui avaient pris position sur des échelles posées contre la muraille, les uns après les autres les seaux sont déversés dans la maison et commence une nouvelle tournée de déjections. La musique des trompes s'emballe et les petits paniers s'ouvrent. En une seconde, des serpents s'agitent au bout des poings puis sont lancés à leur tour par-dessus

la muraille.

Et je suis sorti. Je ne sais rien faire d'autre que sortir quand ça coince dedans. J'ai marché jusqu'au bar où j'ai vu danser Lucia Panthère hier soir et je me suis perdu. J'ai pourtant cru reconnaître la villa où j'avais atterri la veille dans un déferlement de guitares électriques et de tambours. Je suis entré dans le même vaste salon et, à la place du DJ, trônait une vieille dame fumant une pipe, remuant ses lèvres : vous cherchez quelqu'un ? Aucun son ne sortait de ses lèvres glissant comme un mollusque, se ramassant et glissant le long du tuyau de la pipe, s'étirant jusqu'aux trois quarts du tuyau et pompant à ce point précis mille petits bisous, racolant du regard le fourneau de la pipe et mille petits bisous et le fourneau libérait une boule de fumée, les lèvres aussi une boule de fumée qui éclatait et lui couvrait le visage d'un voile dansant, et la vieille en profitait pour faire glisser la pipe d'une commissure à l'autre, lèvres ouvertes, humides et tremblantes : vous cherchez quelqu'un ? Ou alors ce n'était pas sa voix. C'étaient les cris des enfants qui provenaient de l'arrière-cour : vous cherchez quelqu'un ? Des étagères, quelques fauteuils, une grande table ronde, des murs nus qui, hier encore, étaient recouverts d'affiches, des étagères vides qui semblaient oubliées là par le même déménageur qui avait oublié le fauteuil et la vieille. Je ne reconnais plus rien de ce que j'ai pu traverser la veille. Vous cherchez ? Je me suis retrouvé dehors. Je

me suis retourné. Brusquement. Convaincu de surprendre la maison redevenant, dans mon dos, telle qu'elle était la veille, la maison jouant à se transformer dès qu'on y pénétrait, changeant d'apparence dès qu'on avait le dos tourné. Les cris d'enfants : vous cherchez quelqu'un ? Me poursuivant jusqu'à l'autre bar, ma première escale d'hier. Un homme en tablier de coiffeur, une tondeuse dans une main, une paire de ciseaux dans l'autre : coupe au carré, boule à zéro, afrostyle, tokyostyle, harlemstyle... Dans le bar, la moitié des étagères étaient recouvertes par un épais tissu noir. Deux garçons, dos à dos, tiraient sur une grosse corde en s'encourageant du frottement de leurs épaules, faisaient tomber du plafond le même épais tissu noir qui recouvrait peu à peu l'autre moitié des étagères. Un des garçons s'est retourné. Le vendeur de briquets de la veille. Il m'a fait un signe de la main en sortant : à ce soir. Le soir, ça fait bar. Le coiffeur était derrière moi : la journée, ça coiffe, indiquant son enseigne posée contre la porte : AFROSTYLE, TOKYOSTYLE, HARLEMSTYLE, cui, cui, ses petits ciseaux parallèles à ma tempe. Vous cherchez quelqu'un ?

Devant la chambre d'Urbain Mango, j'ai hésité un instant, puis j'ai décidé de ne pas frapper. Je suis monté dans ma chambre. J'ai écrit :

Tu sais où me trouver, Urbain Mango. Tu as mon adresse à Paris. Toujours au même grenier. Toujours au même huitième étage.

X

La nef des fous (détail)

La petite tante refusant d'entrer dans l'église, refusant la prière des morts, refusant de voir le corps, tournant le dos au cercueil, la petite tante venue jusque devant l'église pour tourner le dos au cercueil, marmonnant ce qui n'était pas une prière mais une accusation que j'étais seul à pouvoir lire sur ses lèvres : C'est bien de sa faute, à ce M. Halo. La petite tante me prenant à part, répétant comme le père : quel manque de dieu, répétant la seule parole qui restait du père, tout ce qui restait à dire de lui pour le voir apparaître à nouveau. Assis dans la cour et lisant le journal et commentant, lisant l'Augmentation du prix du pétrole et commentant Quel manque de dieu, lisant la Défaite au premier tour des qualifications et commentant Quel manque de dieu, le Record mondial du baiser le plus long et Quel manque de dieu. Et les enfants lui couraient après : joue-nous quelque chose, monsieur, disaient les enfants, et le père jouant

pour leur faire plaisir le cantique dont le missionnaire américain les gavait dimanche après dimanche, avant de leur distribuer des tricots avec la sainte croix et plein de sang de Jésus dessus.

Mon père jouant de l'harmonica dans la rue, jouant au ballon sur le trottoir. Les enfants s'amusaient, riaient, faisaient semblant de le retenir par le boubou rose brodé de motifs étincelants : coquillages alignés le long du col en V, Chante, monsieur, chante, s'il vous plaît. Le père saisissant l'harmonica des deux mains et soufflant son mi, son la et son ré, chauffant sa voix comme s'il grondait l'instrument, soufflant, chantant, soufflant, chantant tant et si bien que tous les enfants du quartier le poursuivaient le reste de la journée : chante, monsieur, s'il vous plaît, chante. Et je les regardais partir en procession vers la mer, mon père à l'harmonica suivi du porteur de ballon, suivi de la bande braillarde, moi qui suis trop grand à présent pour le suivre dans ce jeu-là. Et je le repérais de loin à son retour. Je repérais ce visage tapageur, avec son regard qui semblait toujours happé au loin, avec ce lointain pétilllement qui forçait toujours l'attention sur tout ce qu'il faisait, comme si le moindre de ses gestes était toujours une épreuve des limites. Regarde ce que je sais faire, semble dire en permanence ce pétilllement dans les yeux au moindre salut de la main. Et le moindre saut par-dessus une flaque d'eau prenait des allures de conquête du monde avec drapeau planté sur haut sommet.

Et ça faisait lever les yeux au ciel, et ça faisait détourner le regard en public, et ça faisait sourire, gêné : le sentiment que, chaque fois qu'il bougeait, il inscrivait un point sur un tableau de chasse. Chaque geste une victoire. Chaque fois renouvelée. Comme si aucun geste n'était jamais acquis une fois pour toutes. Un corps laborieux, privé d'habitude, tout en gesticulations vantardes de peur de perdre jusqu'à l'envie, jusqu'à l'idée même de bouger. Parfois je le regardais marcher et : regarde ce que je sais faire, marcher comme un ex-tétraplégique miraculé, bras lancés de danseuse sur glace et déhanchement olympique. Mais rien dans ses gestes n'était à proprement parler étrange. Étrange n'est pas le mot. Par exemple quand il serrait une main, le bras partait droit devant, le plus loin possible et c'était une embrassade vraie, paume contre paume, doigt contre doigt dans toute leur longueur et toutes leurs courbures. Alors que beaucoup de gens vous tendent la main comme pour vous la laisser en gage, ou vous abandonner négligemment un paquet de viande blanche sans emballage. Et longtemps après qu'ils sont partis vous avez une sensation d'encombrement pour la journée. D'autres font l'effet de vous avoir salué avec le dos de la main – quelque chose dans le frottement sans lien avec la chair gravée de la paume. Rien, vraiment rien d'étrange chez cet homme dont il faudra bien qu'un jour on dise ce que d'habitude on dit d'un homme à la politesse délicate, et qui serait, en plus d'être fréquentable

à souhait, gai luron, farfadet aux mille tours et mélomane. Peut-être que ce qui le rendait suspect c'était comment chacun de ses gestes donnait l'impression d'obéir à la bonne volonté de faire comme tout le monde : comme si toute cette application visait à dissimuler un handicap, quelque maladie honteuse qui viendrait gauchir son corps à un point soudain de ses mouvements s'il ne s'obligeait à toujours bouger sous haute surveillance, se désignant ainsi aux yeux des autres comme n'étant pas vraiment naturel. Quelqu'un qui veut faire comme tout le monde, et qui y parvient. Regarde ce que je sais faire. Un corps emphatique, mimodrame itinérant.

Mon père viré de l'asile où il s'était retrouvé quelques années plus tôt – C'est de sa faute, à ce monsieur Halo, qui prétendait le soigner... ce M. Halo qui n'avait pas attendu un an... La petite tante n'en démordait pas, ne supportait pas comment il se faisait passer pour le sauveur de la veuve et de l'orphelin. Comme si le père était déjà un homme mort.

Mon père viré de l'asile. Viré pour cause de simulation, profit injustifié de la pitance publique et obstruction à la recherche scientifique. Moi, je crois qu'il se prenait pour une attraction. Mes rapports avec lui se réduisaient au regard. Un regard que je voulais intense, dont je cherchais l'intensité en imitant Mimi Barthes dans ce film où elle fait retrouver la mémoire à Sam Mwana, cette scène où elle se retourne brusquement et regarde

intensément Sam Mwana jusqu'à ce qu'une bonne moitié de la vie de ce pauvre garçon se mette à défiler en flash-back dans une succession de diapositives. Je ne savais pas quoi faire de cette envie que j'avais de lui boxer la poitrine à petits poings.

Mon père radieux dansant comme un chérubin, escorté par les tambourins de vingt gamins, leurs battements de mains, vingt gamins sortis tout droit de l'Atlantique, ruisselants, les bras levés, projetant à chaque claquement de mains des gouttelettes qui étincelaient au soleil jusqu'à ce que, remontant l'avenue de la Marina, la joyeuse bande fasse irruption sur la place du marché, mon père dansant devant, suivi par le porteur de ballon, suivi par les enfants braillant au ciel, aux oiseaux, jetant des appels à la création entière, invitant à l'adoration de la lumière, suivi des curieux, amusés, intrigués, observateurs, réprobateurs dont l'un s'en est allé dire à la mère du porteur de ballon, une revendeuse de bijoux : regarde ce que ton fils... Le fils agrippé au ballon, la mère le tirant par une oreille, jusqu'à ce que les autres gamins, voyant partir le ballon, se mêlent de la partie, attrapant le fils par les chevilles. L'oreille mouillée avait glissé des doigts de la mère, les chevilles mouillées avaient glissé des mains mouillées des enfants, et chacun était reparti à l'attaque après s'être frotté les mains de poussière pour assurer sa prise. Jusqu'à ce que le porteur de ballon se retrouve à l'horizontale, le ballon serré contre sa poitrine, la tête

coincée dans les replis du ventre de la mère qui le tenait par les aisselles, les chevilles agrippées par ses camarades.

A l'horizontale, les yeux dans le soleil, les yeux fermés, alors que le ballon s'était mis à glisser doucement. Et ce glissement progressif du ballon était le seul mouvement qui se poursuivait, qui captait l'attention restante des curieux, amusés, intrigués, observateurs, réprobateurs car tout le reste s'était arrêté net, toute la mêlée, le charivari monstre s'étaient arrêtés dès que la mère avait assuré sa prise sous les aisselles et que les plus forts des enfants avaient assuré leur prise, attrapant le tee-shirt publicitaire extra-large qui arrivait jusqu'aux chevilles du garçon, et que le garçon s'était retrouvé raide horizontal, le corps tout d'un bloc du cou aux pieds : les bras, la tête et les pieds s'échappant du tee-shirt à présent pareil à un sac noué aux deux extrémités. Peut-être que tous avaient mesuré, étaient en train de mesurer, de part et d'autre, le danger qu'il y aurait à accepter cette invitation tacite et réciproque à tirer sur la corde. Jusqu'à ce que quelque chose en tombe, le ballon peut-être, guetté par la bande des garçons de marché, traînants éternels, traînants à l'école comme à la ville, venus gonfler le lot des curieux. Guettant le ballon, attentifs à cette invitation à laquelle les deux camps restaient suspendus, chacun refusant d'y répondre, cette invitation à essorer le tee-shirt mouillé collé au garçon du cou à la cheville, une invitation à tordre ce tronc démesuré de marionnette sans jambes, fait de

mousse et de coton, jusqu'à ce que s'entortillent en arabesques les lettres du slogan publicitaire encore lisible sur le ventre de la marionnette : ECRIVEZ BIC.

Le ballon glissait. Voleur, disait la mère du garçon, voleur d'enfant. Et mon père qui ne bougeait pas. N'avait pas bougé depuis le début de la scène, sauf qu'à présent ses lèvres bougeaient, cherchant l'insulte en retour, et quelqu'un qui aurait su lire sur les lèvres aurait pu traduire ce que marmonnait mon père : quel manque de Dieu, quel manque. Jusqu'au point de l'extrême tension où il va exploser, attention. Certains tisonnaient la mère, attention, te laisse pas faire. Les mêmes la provoquaient, la poussaient à prendre les devants, attention : cogne ce con. Mais la mère du garçon savait que pour cogner sur ce con de mon père, il fallait lâcher les bras de son fils qu'elle tentait seulement de tirer à elle. Elle ne tenait qu'à ça, le tirer vers elle, ce fils qui lui échappait parce qu'il s'accrochait en bon capitaine au ballon, parce que ses coéquipiers convoitaient le ballon et, par conséquent, tiraient le capitaine par chevilles et orteils accumulés. Les mêmes qui tisonnaient la mère la poussaient à prendre les devants, la poussaient maintenant au meurtre, attention : tue ce con. Et ce con de mon père cherchant l'insulte sans la trouver, l'insulte comme une détonation qui paralyserait et la mère bijoutière et ses alliés deuxième main, l'insulte comme un débarquement de légions d'anges dans un bruit de tonnerre. Certains parmi les curieux, amusés, intrigués,

observateurs, réprobateurs avaient donné leurs voix à la mère du garçon, répétant après elle : voleur d'enfant. Et mon père a explosé, massacrant : race de vipères, empoisonnant l'air, envenimant les choses et les gens et les chiens de marché qui ne mangent que tripes, bouse et vidures, les chiens que cette invocation de serpents a soudain énervés, qui se sont mis à donner de la voix aux côtés de la mère du garçon, aboyant avec elle : voleur d'enfant.

Et le ballon seul bougeait, Race de vipères, s'échappant des bras du capitaine sous le regard rapace des garçons de marché, les garçons de marché qui savent ce que c'est que disputer tripes et bouse aux chiens de marché, les garçons de marché attendant le moment de taper dans le ballon, taper dedans la foule aussi, une foule pauvre qui occupait inutilement le territoire des larcins quotidiens.

Le ballon a glissé.

Et la vie normale a repris son cours aussi subitement qu'elle s'était arrêtée. Le capitaine, lâché par ses coéquipiers lancés à la poursuite du ballon, est tranquillement retombé sur ses pieds, s'est mis à marcher, à mettre ses pas dans les pas de sa mère qui s'en retournait, désarmée, à ses affaires de bijoux. Et les curieux, observateurs, etc. (et les garçons de marché et les chiens du même nom), s'en retournant vers de nouvelles aventures. Seul mon père n'est pas revenu de cette

histoire.

La petite tante refusant de pleurer, refusant d'entrer dans l'église, refusant de croire à ce qu'on racontait, refusant le mort qu'on voulait, coûte que coûte, lui présenter. Refusant de croire le voisin vulcanisateur (c'est ce qui était marqué sur l'enseigne du voisin mécanicien-rechargeur de dynamos) qui dit être arrivé sur les lieux au moment où le ballon s'est échappé, pris en chasse par les chiens à travers le marché, et vingt gamins assurés de leur victoire se lançant à leurs trousses. Refusant de croire le voisin qui dit avoir entendu les dernières paroles du père, qui dit les avoir oubliées... La petite tante refusant de croire que le père a couru derrière les enfants qui couraient derrière les chiens de marché qui couraient derrière le ballon qui roulait miraculeusement droit jusqu'aux vendeuses d'huile rouge de palme, sautant de cuvette en cuvette, glissant entre les doigts ; et les revendeuses d'huile rouge de palme tombant les unes sur les autres en essayant d'attraper ce ballon sorcier qui leur bousillait le commerce, et qui se retrouvaient coincées dans une foule de chiens, de gamins, d'hommes et de femmes se poursuivant les uns les autres sans explications, pas le temps, pas le temps, les cris disaient ça, disaient : attrapez, attrapez, pas le temps d'expliquer comment mon père trouvait le moyen de faire entendre sa voix dans ce brouhaha (l'aboiement des chiens, les insultes des revendeuses d'huile rouge, les protestations véhémentes

des marchandes de tissus de contrebande : attrapez, mais attrapez donc ce ballon rouge, tout le marché racontant cette histoire en direct, attrapez, mais attrapez donc cette tache de ballon),

pas le temps d'expliquer comment mon père trouvait moyen de se faire entendre : moquons-nous du monde, hé les enfants, moquons-nous du monde. Mon père courant derrière les enfants, les enfants courant derrière les ballons, parce que soudain, dans ce marathon improvisé, chacun voyait ballon à ses pieds, le marché se dispersant avec mon père aux trousses des enfants, les enfants aux trousses des chiens, les chiens coursant ce gibier de ballon jusqu'à l'étal du boucher. Le ballon a atterri sur l'étal du boucher. Et le marché entier soudain à l'étroit, agglutiné devant l'étal du boucher, terrifiant gardien de but, lui-même terrifié par le poids de ce ballon lancé vers lui, le ballon engrossé non plus d'air mais de rumeurs inquiétantes, de menaces, de jurons, d'insultes et de lamentations. Il n'a pas eu le temps ni de l'attraper ni de le renvoyer. Déjà les chiens étaient sur lui, abandonnant le ballon et se saisissant d'un quartier de viande. Le boucher tombé à la renverse, tandis que les enfants contournaient l'étal pour accaparer le ballon qui avait glissé sous lui, tandis qu'il se débattait à la recherche de son gourdin qui avait jusqu'à ce jour dissuadé les chiens de passer la ligne de démarcation entre l'étal et l'endroit où atterrissait en temps normal son jet de tripes et de bouse, de bouts de

peaux calcinés et grattés. Le boucher tentait de se relever, ne réussissant qu'à écraser de son poids une chienne qui, d'un seul coup, lui a planté ses crocs dans le nombril. Le hurlement a fait grossir la foule. La douleur a fait bondir le boucher qui s'est remis d'aplomb, a levé et abattu le hachoir qu'il n'avait pas lâché tout au long de la mêlée. L'aboiement a duré longtemps après que la meute s'est dispersée pour aller disputer plus loin le butin, indifférente au sort de la chienne tressautant sur l'étal, se cabrant, roulant, se pelotonnant, roulant à nouveau, comme un humain cherchant le sommeil sur un lit raide, cherchant un creux où s'évanouirait la peur de tomber. Des hommes, des femmes couverts de farine, d'huile et de poussière, les paupières écartées dans le soleil. S'il y avait là une montagne, ils seraient tombés à genoux au pied de la montagne, priant, attendant que les roches les écrasent. Un mur, et ils auraient prié le mur de s'écrouler sur eux. Un fleuve, et ils auraient supplié le fleuve de les noyer.

Il n'y avait qu'un soleil. Ces hommes, ces femmes couverts de sueur, de farine et d'huile rouge ont écarquillé leurs paupières. Que le soleil leur grille les yeux, les réduise en cendre, la foule allant ainsi d'elle-même au-devant de cette punition, la sollicitant, comme si elle avait lu dans les boyaux éclatés de la chienne l'augure d'une rétribution certaine pour avoir vu ce qu'il y avait de tortueux et de gluant dans le ventre des choses, des chiennes et des hommes. Les enfants dans la foule, serrés

les uns contre les autres, serrant leur ballon comme un gri-gri, perdus. Mon père surgissant : quel manque de Dieu, criant : les enfants, les enfants. Moquons-nous du monde. Et quelqu'un dans la foule a levé le poing : voleur d'enfants. Et mon père soudain tremblant, changeant de registre : quiconque lève la main sur moi donne un coup de poing dans le Christ. C'est peut-être ça qui a décidé la foule à frapper. Mais elle ne frappait pas encore, elle pointait du doigt, dégoulinant de sueur et d'huile, battant des pieds comme on chasse un lépreux dont on a trop peur pour le mordre. Mon père s'indignant, ne se retenant plus : le jour vient, et il n'est pas loin, où vos fils et vos filles se retourneront contre vous, bec et ongles se retourneront contre vous et vous raseront les poils à coups de dents. Et vous apprendrez l'humilité. A ces mots, la foule s'est mise à frapper. Sans s'arrêter de respirer, ensemble, battant ensemble un rythme sans direction aucune, sans volonté de s'entendre battre, s'accordant pourtant dans cet embrouillamini de bras brassant, de pieds piétinant. Cris et coups frappés. Sans s'arrêter : parce que le premier à s'arrêter, qui donnerait aux autres le signal de s'arrêter, n'est pas encore né. Ce ne sont pas hommes et femmes qu'on dénombre. C'est un ectoplasme se contractant, s'étirant, s'étalant autant que faire se peut dans un périmètre exigu, autant que faire se peut glissant et se repliant dans un mouvement de brasse, tressautant et ricochant tant qu'on aurait cru la foule elle-même soumise

à une grande brûlure, possédée par une sombre douleur. C'est la foule qui a mal de frapper.

Et les cris s'échappant de cette boursouflure ne sont peut-être pas cris de rage, mais plainte si véhémence qu'on en oublierait l'homme à terre, gémissant peut-être lui aussi.

Sans s'arrêter. Jusqu'au moment où – au voleur, au voleur – d'autres cris arrivés de l'autre côté du marché fassent refluer la foule dans la direction du nouveau signal, la foule se gonflant et s'étirant vers une nouvelle proie.

A l'hôpital, mon père geignait. D'un geignement si bas qu'on l'eût dit sans voix ; si rare et si lointain. Un sifflement continu qui semblait sortir d'un gicleur vissé au sommet du crâne. Une échappée d'air se frayant une voie minuscule à travers les pores du bandage et les mille fêlures de la tête fracturée. Et l'énorme casque de coton et de gaze était un fourneau où carburait un orage contrarié, trop fragile pour contenir longtemps le concentré d'éclairs et de bourrasque qui gonflait à l'intérieur du crâne. Mon père tournant et retournant le casque où disparaissait son cou. Une tête de scaphandrier posée sur un corps à moitié nu – pieds nus, épaules et bras nus, gonflés et nus, les doigts de chaque main bouffis et nus, un drap blanc jeté en travers du bas-ventre, et dont la blancheur boueuse se confondait avec la blancheur boueuse des murs. Et le père privé de parole lançait, du fond d'on ne sait quelles eaux profondes et sales, un signal de détresse, un sifflet timide

et de plus en plus inaudible à mesure que s'épuisait la réserve d'air.

Mon père assis sur son lit d'hôpital, coincé entre deux autres lits. Mon père mort assis. Entre deux autres corps en souffrance, le mouilleux et le péteux, qu'on aurait achevé de soigner ou oublié simplement d'achever.

Mon père ne geignait plus. La mère haletait. On aurait pu dire qu'elle pleurait. Qui ne connaissait pas ce halètement continu de la mère en tout temps, ce halètement qui était sa seule façon de respirer, aurait dit qu'elle pleurait. La mère ne pleurait pas, elle respirait. Cette respiration qui ne savait faire gonfler ni la poitrine ni le ventre, qui lui coupait le corps en deux, un élancement à chaque passage d'air, le diaphragme un nœud coulant, disait-elle. La mère se cambrait légèrement. La mère chassait dans les reins sa douleur de respirer. De haleter et de se cambrer légèrement mais ça se voyait. Quelle que soit la bonne volonté qu'elle mettait à se trouver naturelle, à se le faire savoir lorsque, devant le miroir, elle s'éreintait à respirer un bon coup (normalement, se forçait-elle à penser), se forçant à penser que cette minuscule cambrure rythmique et ce halètement sans effort n'étaient perceptibles que d'elle. La mère debout face au miroir, me tenant par la main devant ce miroir, se laissant aller à respirer comme le jour où elle m'a dit : on va aller trouver ton père, et qu'elle m'a emmené chez les fous. Ma mère et moi devant le miroir trop grand pour nos deux petits

corps qui laissaient autour d'eux tant d'espace libre que le miroir attrapait pêle-mêle tout ce qui pouvait le combler : pêle-mêle la maigre feuillaison du manguier qui, de la cour, se penchait par la porte ouverte jusqu'à son reflet ; pêle-mêle les clignotis de soleil pour boucher les trous entre les feuilles, un bout de couleur ciel, par la grille ouverte un bout de carrosserie d'une voiture dont la longue immobilité n'en finissait pas de dénigrer le garagiste d'en face. Un miroir si envahissant que nos petits corps en paraissaient encore plus petits, recadrés et serrés de près par le décor qui faisait semblant de n'être là que pour servir de fond à une photo dont on attendait le flash en vain. Nous tenant par la main et debout tous les deux devant le miroir qui n'était plus qu'une trouée dans laquelle tous les manguiers du monde, les amas de sable, les ciels éclatés avec leurs brisées de soleil s'engouffraient, aucun de nous ne saurait dire si nous ressemblions à l'image que se fait le passant d'une mère qui emmène le fils à l'enterrement du père.

La petite tante refusant d'entrer dans l'église, ayant vissé son buste dans l'encadrement de la fenêtre, le regard suspicieux me sollicitant, le regard aux aguets me sollicitant, l'air de dire comme elle disait quand elle profitait de mes douze ans pour me demander de lui montrer toutes les cachettes où la mère stockait les chaussures d'hommes, l'air de dire : on va les vendre et tu auras plein de bonbons, une nouvelle cassette live de Bob

Marley et moi, j'aurai quoi ? Devine ce que j'aurai si tu me montres les cachettes, l'air de dire comme elle disait quand elle profitait de mes douze ans pour me demander de faire les poches à M. Halo, le regard disant à présent, pendant la prière, pendant que tous les autres avaient les yeux fermés : fais-lui les poches à M. Halo, c'est de sa faute à ce M. Halo, fais-lui vite les poches avant l'Ainsi soit-il et tu y trouveras les liasses de billets destinées à payer les voyous qui ont étranglé le père. Amen, Amen, chaque syllabe bondissant de rangée en rangée, heurtant la fenêtre et Vade retro, la petite tante disparue avant que les yeux s'ouvrent, le buste basculant à l'oblique comme poussé dans le vide, avant que l'on porte le cercueil hors de l'église. Et je ne voulais pas sentir ce que je sentais, savoir que c'est à ce moment-là que mon père avait réellement commencé à mourir. Ou plutôt je refusais de comprendre que mourir veut dire : être définitivement porté dehors, enfermé dehors. Hors de l'église, hors de la maison et de son jardin, hors du parc, hors de la place publique, hors de la rue, perché sur l'épaule de quatre videurs costauds qui veillent à ce qu'on ne touche pas terre avant d'arriver où, les cimetières sont des leurres, avant d'arriver hors du monde, au bout de la terre où même la mer se glace pour ne pas tomber dans le vide.

La petite tante prenant le cortège en filature, s'arrangeant de temps à autre pour être visible de moi uniquement, son regard comme un message de

connivence quand elle se déguisait en tronc d'arbre, se confondait avec un mur. Qu'espérait-elle ? Surprendre M. Halo sortant discrètement du cortège, faisant semblant de pisser contre un arbre et émettant un sifflement qui ferait sortir de l'ombre trois patibulaires comme dans les films à gueules à qui il remettrait le salaire du crime, à qui il remettrait de gros billets pour avoir discrètement tordu le cou au père dans la foule ?

Comme ceux qu'on a vus hier à la télévision, et qui décrivaient dans un anglais de trottoir – shoot'am, hit'am, kill'am proper, beat'am proper – comment ils savaient travailler sous la couverture d'une foule, comment ils savaient travailler, c'est-à-dire provoquer entre eux et mimer entre complices une bagarre au couteau dans un bar, jusqu'à ce que, malencontreusement mais pour de vrai, un client qui croyait être là par hasard dans la bousculade porte soudain, trop tard, une main à la carotide, trop tard pour dresser entre son cou et la lame surgie de nulle part la ridicule barrière de cinq doigts.

Ceux qu'on a vus hier à la télévision récapitulant les ordres, formule après formule, retraçant les multiples réseaux de transmission de ces ordres sur un organigramme complexe qu'ils décrivaient armés d'une baguette, avec ces gestes de maître d'école qu'ont les présentateurs de météo. Et l'on percevait au fur et à mesure des explications l'ampleur de l'effort collectif, l'attention nécessaire, le sérieux, la disponibilité intérieure

qui étaient exigés pour en arriver à écarteler proprement le quidam ramassé dans les toilettes d'une boîte de nuit. L'ensemble du schéma prenant tout à coup l'aspect d'une coupe dans un organisme vivant, chaque rectangle solidaire de l'autre par une multiplication de flèches, chaque flèche un influx nerveux, répercutant l'ordre, la nécessité, d'agir sur le petit point rouge placé en dehors de l'ensemble, tout en bas, chacune de ces flèches pointant vers le bas, le petit point rouge symbolisant quiconque répondait oui à l'énoncé de son nom à une certaine heure de la journée ou de la nuit, lorsque ce nom était prononcé par ces as de l'escamotage qui avaient réussi le tour de force de s'escamoter eux-mêmes avant de revenir à petits pas par l'entrée des artistes parce qu'ils seront toujours les seuls à savoir expliquer sur un organigramme comment chaque flèche est une des séquences infinitésimales de l'acte final de cogner sur un petit point rouge. C'est donc ça, l'ossature de ce qu'on a appelé le monstre de Tapiokaville, une disposition sophistiquée de rectangles armés de flèches.

La petite tante savait qu'il s'en passait des choses dans le pays mais ce n'était pas une raison pour refuser d'entrer dans l'église, pour jouer au détective avec un cortège funèbre, pour se poster à l'entrée du cimetière, jetant ses soupçons comme on jette un sort à M. Halo, un homme respectable, la petite tante jetant des sorts pendant que le pasteur pleurait et que le chœur des enfants se

tenait bien droit en chantant Jésus.

Le pasteur pleurait mon père et sa grande qualité : un homme que je connais bien, sanglotait à chaque exemple évoqué pour illustrer sa grande qualité, équanimité, un don de l'Esprit. Un homme que je connais bien. Un homme qu'il connaissait si bien qu'à la fin de l'oraison il n'a pas manqué de confier à la protection de son Seigneur non seulement le fils du défunt mais aussi la fille du voisin qu'il avait dû prendre pour ma sœur. Alors la vie entière a pesé comme une grosse fatigue. Et tout le monde est rentré, même la petite tante. Moi, traînant les pieds, fatigué et fâché. Comme si cette douleur m'était volée. Comme si, dans la comptabilité de la douleur partagée, un lot de larmes passait par profits et pertes. Je me suis fâché, prêt à demander au missionnaire américain de reprendre ses pleurs depuis le début. Et, cette fois-ci, de viser juste. Mais le pasteur s'excitait déjà, levait un doigt de panique pour prévenir que la cérémonie ne pouvait pas s'achever ainsi, pas avant que vingt enfants droits sur leurs jambes ankylosées n'aient fini de chanter Jésus, accélérant le rythme du refrain devant les signes d'impatience de ceux qui n'avaient pas encore déserté le cimetière. Vingt négrillons mélodieux :

Blanc, plus blanc que neige
Blanc, plus blanc que neige
Lavé dans le sang de Jésus
Je serai plus blanc que la neige.

Une vague tristesse dont on ne savait plus si elle était due à l'avancée du soir sur les tombes, à la maigreur des manguiers en fleur, au martyr du chœur d'enfants embarqués dans une sombre affaire de blanchiment de peau pécheresse. Et c'est depuis ce temps que tout s'est mis à s'éloigner du père, y compris moi. Jusqu'à hier où trois gaillards parlant de leur travail à la télévision – Shoot'am, hit'am, kill'am proper, overshoot'am bad –, disant dans cet anglais de trottoir comment ils procédaient dans la foule, dans un bar, sur une plage en plein jour... Et soudain j'ai eu l'impression que quelqu'un appelait mon père par son nom, Monsieur Fall, pas comme on m'appelait quand j'étais petit et qu'on voulait jouer à me donner de l'importance, Monsieur Fall, mais comme je l'avais entendu appeler, Monsieur Fall peut rentrer chez lui, quand ma mère et moi nous sommes allés le chercher chez les fous. Petite pause dans l'émission : berceuse pour kora et flûte à deux trous. Dernière œillade de la petite tante confondant sa maigreur avec la maigreur d'un manguier en fleur dans un cimetière déserté. Noir.

La petite tante n'en démordait pas. Parfois insultant la mère, d'autres fois la plaignant. Ce M. Halo. Tous ces MM. Halo qui étaient entrés gratuits au monde, dans la juste limite des places au soleil, qui ne savaient pas ce que c'était que crier pour vivre, qui se pommadaient avec ce qu'ils prenaient pour du respect et qui n'était rien d'autre que la terreur provoquée chez les autres par leur

effrayante aisance à trouver partout porte ouverte et place assise. Eux qui ne connaissaient de la gamme déjà fort confuse des sentiments humains que celui du devoir. Eux qui attendaient des femmes non pas qu'elles les désirent, mais qu'elles répondent présentes, par devoir, à la sollicitation de leur désir. Des hommes qui, en face de toute réticence, de la moindre résistance, procèdent par menaces et viols. Méchanceté, c'est trop dire peut-être. Souci d'ordre, oui.

Maîtres de leurs victimes, ils étaient, comme tout propriétaire, responsables de leurs biens, donc ils protégeaient leurs femmes, les défendaient, non dans l'espoir de se faire peut-être aimer d'elles, mais parce que cette attitude correspondait chez eux à ce qui s'appelle savoir se faire respecter. La petite tante n'en démordait pas et tout le monde disait qu'elle en faisait un peu trop.

Je vengerai mon honneur. Je crois que c'est la dernière phrase que j'ai entendu dire par M. Halo avant que je monte dans ma chambre d'hôtel pour faire ma valise. C'est la petite tante qui avait raison : des hommes dont le désir de vengeance n'était nourri d'aucune passion, qui étaient incapables du débordement passionnel que demande la haine pure, incapables de dire Je vais me venger. Ils vengeaient leur honneur. Une question d'ordre.

Peut-être fallait-il, face à ces hommes, beaucoup plus que de la volonté pour s'échapper. Il fallait du temps. Peut-être que la mère leur abandonnait la plus faible part

d'elle-même pour gagner du temps, l'autre part, elle la mettait à l'abri derrière cette voix de nuque qui lui servait à se déguiser devant eux : M. le Conseiller à quatre pattes sur le carrelage, M. le Directeur couché à même le sol et furetant sous le lit, M. l'Adjoint, M. le Professeur et tous les autres recherchant fébrilement leurs chaussures (cette façon qu'ils avaient de s'appeler comme si chacun jouait à être l'aboyeur de l'autre), tous des inconnus, la mère habituée à cela, habituée aux inconnus, habituée à ce que tous les hommes soient des inconnus de naissance.

Et elle, avec sa petite voix détournée, se cachant derrière cette vague vocation : se réaliser, se réaliser, se réaliser. (Sa prière, son injonction, sa science, sa connaissance du tout, son cadrage du monde, sa fascination, son point d'accroche, le tout cacheté dans ma mémoire, un ordre de mission lu, appris par cœur, et avalé.) Au fils le soin d'aller loin, Monp'tit, de devenir un homme comme eux ? Avec suffisamment de pouvoir pour les effrayer à mort au jour de la réparation. Peut-être ne voyait-elle pas, elle-même, ce qu'était pour le fils le prix de cette vengeance : devenir un inconnu, comme les autres, déjà expulsé de son regard. Peut-être n'y pensait-elle pas. Peut-être s'en fichait-elle.

Peut-être qu'aujourd'hui j'invente les choses ainsi. Peut-être que j'invente cette naissance où il ne s'est rien passé, cette naissance pour le cas où, agréable façon de m'imaginer définitivement en outsider, de me guérir de

toute envie de comprendre mon indolence que je souhaite volontaire : Edgar Fall, né pour le cas où. Sollicité pour être cloué sur le banc de touche. Mais, à la différence du vrai réserviste, il n'a jamais ressenti cette impatience de descendre dans l'arène, se trouvant plutôt bien sur ce banc de touche, déplorant seulement qu'on ne puisse pas s'y coucher. Peut-être devrais-je payer le psy bavard de Johnny-Quinquelibà en échange de quelques formules psychomagiques qui serviraient d'accompagnement à la mauvaise foi dont je suis capable d'abuser chaque fois qu'il est question pour moi-même de me laisser tranquille, c'est-à-dire tout le temps.

Peut-être que j'invente cette apparition de Johnny-Quinquelibà à la maison, vingt ans plus tôt, le jour de sa libération... La mère lui faisant enlever ses chaussures... lui demandant s'il revenait de loin ou plutôt : vous avez été longtemps absent ? Et M. Halo prenant les choses à sa manière, c'est-à-dire répondant à sa place et répondant à côté... Et lui, Johnny-Quinquelibà répétant : mon Dieu la plage, comme elle a changé... L'empressement de M. Halo à faire essayer à son invité tantôt une veste, tantôt un pantalon, une cravate, à lui sourire dans le miroir jusqu'à l'heure de manger, l'encourageant à reprendre du poisson fumé, le plaisantant, lui donnant des tapes sur l'épaule : un grand jour pour toi, disait-il. Un jour de grâce, disait-il quand il lui souriait dans le miroir pendant que l'homme tentait de nouer la cravate de toutes ses mains branlantes.

Et lui, le tapotant des épaules aux fesses, le tapotant en remontant jusqu'au cou : quelqu'un t'attend dehors, quelqu'un t'attend sûrement demain, une femme, non ? Une famille peut-être, non ? Ne réponds pas, je devine. C'est mon métier d'en savoir un bout. Et l'homme clignotait un sourire. Non : une fuite des lèvres vers l'avant. C'est-à-dire que ses lèvres esquivaient soudain une morsure des canines, et M. Halo lui disait qu'il partageait sa grande joie, qu'il fallait se coucher tôt. Tu apprécieras l'hospitalité de Madame. Et la mère s'était un instant perdue dans sa respiration, ce qui avait toujours pour effet de la faire se tortiller.

Et ça aussi que j'invente peut-être : la seringue de M. Halo, ou les comprimés pour parer au plus pressé quand la mère se perdait trop loin dans sa respiration, maigrissant sur place, incapable d'autre chose que de trembloter.

Peut-être que j'invente aussi cette respiration de la mère, le diaphragme un nœud coulant, disait-elle, que j'invente ça aussi : que dans chaque souffle de la mère il y avait l'expression unique de toutes les peurs, une sensation que je sais reconnaître en moi-même de temps en temps, le diaphragme un nœud coulant, depuis cette nuit où j'ai respiré comme la mère, la nuit où la maison s'était rétrécie.

Peut-être que j'invente aussi qu'une maison puisse rétrécir, puisse soudain se rabougrir, tenir tout entière dans un petit coin, tous feux éteints.

Peut-être que j'invente aussi la bouche de la petite tante ouverte vers moi, jasant, de toute sa bavasse, la petite tante bec en l'air. Vers moi. Se raidissant, pieds joints, prenant appui sur les orteils, défiant plus grand qu'elle, ose si tu oses, profitant de cet instant pour dire : ton père,

(et je maudis le silence des oiseaux, le silence des manguiers qu'elle avait pris à témoin),

la petite tante supposant que je n'avais pas encore entendu ce que j'avais déjà entendu murmurer dans le quartier ou dans la cour du lycée, pour dire à haute voix que mon père n'avait pas disparu à ma naissance, mais à l'amorce de la grossesse, que ce M. Halo aurait peut-être crapahuté plus vite que lui, ça ne serait pas étonnant, plus efficacement, juste à temps pour se punaiser au profond de la mère, pour y tatouer la gueule de bienheureux que j'étais appelé à être. Que j'étais. Appelé à lancer des confettis tous les jours que Dieu fait du haut du premier étage sur le bazar d'en bas. Fais-lui les poches.

Si bien qu'aux yeux du monde des vivants et des morts rien ne serait inventé de la ressemblance (que je m'obstine à croire incertaine) entre ma tête de petit bonhomme et ce visage de M. Halo que le monde entier a vu envahir l'écran dans le rôle du Général Tapioka, cet air de rien, qui tient à la fois du bébé Jésus et du plus crapuleux des baise-gueule.

Peut-être ai-je tout simplement du mal aujourd'hui à

m'avouer que je suis revenu sans raison, obéissant par pure indifférence à la volonté d'Urbain Mango de fourguer de l'insolite à Périple Magazine. La même indifférence que j'ai toujours éprouvée à l'idée de faire des choses ou, comme le dit Miss Garcia, de travailler sur soi. Miss Garcia qui serait peut-être tombée amoureuse si j'avais suivi ce conseil, ou tout simplement montré que j'éprouvais quelque tristesse ou culpabilité à ne pas m'atteler à cet indispensable travail sur soi qui semble être la mode du moment, un dérivé pathologique et onaniste de la conscience de soi chère aux agitateurs de l'Esprit. La même indifférence avec laquelle je me suis jusqu'ici borné à constater ma vie, imitant ces huissiers qui, périodiquement, venaient chez moi constater ce qui s'enlève et ce qui ne s'enlève pas, concluant chaque fois que rien n'avait changé : ce qui s'enlève l'avait déjà été. Et les seules émotions que m'aient procurées jusqu'ici la traversée de ma propre vie, cet amusement candide et touristique, mélange de curiosité et de jouissance de l'instant où tout vaut la peine de rien, je sais à présent que j'ai désormais perdu toute capacité de les éprouver à nouveau.

J'aurai, comme je commence à en avoir l'habitude, gagné ou perdu un point sans savoir dans quel calcul. Je ne saurai peut-être plus m'en amuser.

XI

Un couchant des Cosmogonies ! Ah ! que
la vie est quotidienne...

(Jules Laforgue)

Dix ans plus tôt, à son arrivée à Paris à l'âge de vingt-deux ans, Edgar Fall s'était hissé jusqu'à ce huitième fatigant, porte face, chargé de deux tomes d'un dictionnaire bilingue. Sans compter mille et un demi kilos de bibelots qui dormiront longtemps dans cinq cartons avec de pimpantes étiquettes marquées Divers, et trois sacs en plastique gonflés et lisses, comme remplis d'air. Peu de choses, en effet, pour faire jaser les huissiers qui seront plus tard les seuls invités-surprise de sa vie sans témoins. Les huissiers constatant, visite après visite, dictionnaires et bibelots. Visite après visite constatant

l'insaisissable et l'incessible. (Et les rêves de sa mère, à l'époque, ne l'avaient toujours pas lâché.)

Des gens entraient par grappes dans le grand magasin de l'avenue pour célébrer cette cérémonie magique où l'incantation de PRIX CASSÉS pousse à s'acheter un pull par temps de chaleur : sacrifice propitiatoire à quelque dieu comptable pour se renforcer dans l'idée qu'on passera l'hiver. La vision en plongée par la fenêtre du huitième étage les faisait ressembler à une colonie de fourmis aveugles, se touchant du bout des antennes dans une mimique de reconnaissance qui aurait pu passer pour intime et pudique si elle ne trahissait une indifférence craintive.

Les rêves de sa mère, à l'époque, ne l'avaient pas encore lâché. Et ce grenier a couvé ses années d'étudiant. Le même grenier qui couve à présent ses méditations cycliques sur l'insomnie ou comment font les autres, l'insomnie ou comment se faire connaître, l'insomnie ou comment se faire des amis, l'insomnie ou comment faire avec l'insomnie ou comment se refaire passé trente ans ou mise à jour de tout ça qui ne va pas sans dire : catalogue raisonné des questions sans suite. De sorte qu'à force de couvrir, de ne faire que ça, la sécurité que lui offre ce grenier (encore aujourd'hui) garde soigneusement quelque chose d'utérin, et ce n'est pas sans un sentiment de gêne et d'inconfort que l'occupant s'y pelotonne et se voit vieux. Loin derrière : image finale du rêve consacré par sa

mère jusqu'au joli matin de son extrême-onction : lui, le fils, dans le rôle du savant junior et encyclopédiste déjà carabiné, jaillissant en habit de lumière sous le regard médusé de ceux du septième, riches retraits du septième qui prolongent leur espérance de vie à coups d'Élixir de jouvence de l'Abbé Soury, de Friction Foucaud, véritable coup de fouet contre la fatigue, de pilules Carter pour le foie, d'huile de foie de morue pour la rate, et d'exercices de développement mental, recette mirifique et scientifique d'un marabout scientologue, buveur de cognac et demeuré jeune et mince grâce à l'amaigrissante tisane du docteur Ernest. Ils auraient tous été là, ceux du septième rutilant, répétant à chaque clignement de paupières ce regard médusé de ceux qui ont du mal à croire. Et clignent les paupières vieilles de tous ces saints Thomas à la noix de coco, comme pour chasser la vision mais – croyez-m'en ou ne m'en croyez – la vision persisterait, celle de ce damoiseau si drôle en habit de lumière, longtemps pris par ceux du septième doré pour un trafiquant de substances, un apache cultivant le cactus, une levure de pâte-à-shit, ne le voilà-t-il pas en habit de lumière, filmé par un Caméscope municipal pour une postérité qui retiendra que pour la première fois dans l'histoire du Patrimoine et Monuments historiques, une plaque dorée est apposée à l'entrée d'un immeuble du vivant de son génial occupant :

ICI VIT ET TRAVAILLE EDGAR FALL (1970-)

Ça va faire un an qu'Edgar Fall est revenu de son périple. Précipitamment bredouille. Et il lui arrive encore de se maudire. Comme s'il était allé de lui-même s'inoculer un poison lent dont il avait toujours pressenti la menace et contre lequel il s'était intuitivement protégé jusqu'à ce voyage. En face à nouveau. La fête. Les gens sortent par grappes du magasin affichant fringues, bouffe, brico-déco, attraction, soldes. Et puis lui, toujours au même huitième salissant d'où le suicidé – escalier gauche au fond – s'était jeté dans la courette, réveillant tout l'immeuble avec le fracas de son corps contre la rangée de poubelles heurtées et renversées. Et le concierge, qui n'est pas le dernier des gougnafiers, qui n'est pas l'ombre d'un mal léché, avait vite effacé son animosité à l'égard de ce gros dégueulasse (qui toujours tout salopa sur son passage terrestre), avait ravalé sa colère pour laisser place à des sentiments plus seyants : Pauv' gars, pauv' gars, pauv' gars. Son écharpe accrochée à la gouttière Pauv' Sûrement pendu avant la chute Pauv' Et cet escalier en plein milieu de la courette Pauv' Droit dans la cave, a-t-on idée Pauv' Fracassé d'abord Pauv' Rebondi ensuite dans l'escalier Pauv' Son écharpe accrochée à la gouttière Pauv' Habillé chaudement pour passer la fenêtre, a-t-on

idée Pauv' Étranglé d'abord puis tombé, puis descendu Pauv' Et la porte de la cave qui était ouverte Pauv' Rebondi jusque dans la cave, de marche en marche : Pauv' gars, pauv' gars, pauv' gars, c'est quand les voisins compatissent. Les voisins faisaient chorus, se soutenant dans l'épreuve : à quarante ans. Nicher au même grenier. Au même huitième et fatidique étage. Et cette vue dans la courette exiguë. Un puits vue de là-haut... Pauv' gars, pauv' gars, pauv' gars, c'est quand les voisins compatissent. Fosse commune, désagréable crétin, c'est quand la mairie déplore.

Là-dessus, la voisine du même âge et du même palier, elle qui avait pourtant vue sur la rue, s'était jetée par la fenêtre et pauvre ! dans un marronnier, l'ébranchant sans méthode, emportant dans la mort un pigeon paresseux que les côtes flottantes de la gente dame avaient déchiré sans conviction.

Edgar Fall rentre chez lui par un soir tombé avec grand vent et pluie. Chaque fois qu'il rentre chez lui, il revoit le cordon de police pour circuler autour. Il revoit le policier interdisant le passage : si vous habitez ici, seulement si vous habitez ici. Edgar Fall hoche la tête,

ICI VIT ET TRAVAILLE EDGAR FALL
(1970-)

et le policier le laisse passer, jouant chaque fois la même scène : seulement si vous habitez ici. Et son regard insiste sur ici, sur le haut de l'immeuble où le tapis rouge fleurdelisé et l'ascenseur s'arrêtent au septième bienveillant. Son regard prévenant sur Edgar Fall, amabilité du croque-mort qui prend les mesures d'un jeune homme en pleine santé, admiration aussi – voici le terrible héros qui cohabite avec le monstre d'ennui, le boa colimaçon du huitième qui suce l'âme fraîche et jette les restes par la fenêtre. Le policier laisse passer Edgar Fall seulement si... Et son regard accompagne ce tronçon de phrase comme si une menace muette l'avait précédé ou, au contraire, comme s'il s'apprêtait à la formuler et puis zut. Dans sa main, le morceau de craie blanche avec lequel il avait tracé au sol le contour approximatif du corps disloqué.

Louée soit cette vue que le troisième homme du huitième (il y en a un quatrième), cette vue que lui, Edgar Fall, a sur un beau morceau d'Eiffel pour les périodiques agapes de feux d'artifice. Cette année : vendredi 1^{er} mai, mardi 14 juillet, jeudi 1^{er} janvier, mercredi 11 novembre, vendredi 8 mai et peut-être même samedi 15 août... Et puis il possède la télévision avec un écran considérable.

L'interruption publicitaire est sous-titrée, et doublée par la voix d'un acteur français qui dit en français avec un accent américain que naturellement C'est encore plus fort

que le goût...

Et l'animateur de l'émission, revenant vite à ses questions, joue les étonnés – c'est le premier principe de l'émission, jouer les étonnés :

– Non, non, ne me dites pas que ça existe.

– Si, si, dit la dame, une vieille star dégriffée.

Et elle raconte une Aventure Extraordinaire et Personnelle – c'est le deuxième principe de l'émission –, où l'on apprend que la narratrice, ayant participé à un voyage organisé par une agence d'un type particulier, s'est retrouvée dans les bas-fonds de Kinshasa où proposition lui a été faite de faire recopier son passeport...

– Un faux donc, précise le jeune monsieur-star sans demander la parole.

Sourire d'ogresse phallophage de la dame-star.

– Un faux, répète l'animateur avec une surprise si vive que la dame-star s'est sentie obligée de reprendre son histoire à zéro, convaincue que l'autre avait tout raté des prémices.

– Et c'est quoi, le but ?

– Souvenir original. Savoir-faire local, est-ce que je sais, moi ?

Poursuite du récit où l'on apprend que ladite dame-star survit, rentre chez elle et, à l'aéroport de Roissy, distraite comme elle est, imaginez aisément l'épisode suivant, et l'épilogue en manière de coup de théâtre : c'est seulement dans le taxi qu'elle s'est rendu compte que

c'était le faux qui avait tranquillement passé la douane.

– Non, non, ne me dites pas que ça existe.

– Si, si.

Regard de l'homme du huitième autour de soi. Un regard qui fait le tour de la minuscule mansarde, lentement. De sa droite vers sa gauche, des piles de journaux, revues et magazines rangés par tas inégaux, certains attachés à l'aide d'une cordelette, ou d'un foulard, ou d'une vieille cravate, puis la table à écrire, les livres, les livres. Et toujours posé en évidence dans le coin droit de la table le grand cahier d'où jaillira un jour le premier des essais fantastiques que le monde et la municipalité attendent pour le sacrer génie près de chez vous. Pour l'instant, le cahier est presque rempli de propositions de titres. Et en attendant, il pourrait envisager de publier « Le Livre des titres ».

Un pas sur le palier et Edgar Fall se retrouve nez à nez avec Miss Garcia, travesti péruvien et quatrième homme du huitième, et dernier voisin vivant. Et Edgar Fall ne peut s'empêcher d'imaginer Miss Garcia en habit de gala, dansant dans les airs sur ce fracas de poubelles en plastique contre poubelles en métal, percussion soutenant la ligne mélodique d'une bourrasque dans les branches d'un marronnier. Et Miss Garcia, de son côté, ne peut s'empêcher d'imaginer le prétentieux tassé au sol, si tassé que le policier n'aurait plus qu'un cercle parfait à tracer sur le trottoir pour dessiner la silhouette à la craie blanche.

- Miss Garcia.
- Oui.
- Je suis beau.
- Non.
- Alors pourquoi me regardes-tu comme ça ?
- Parce que tu as fait un cauchemar.
- J’ai fait un cauchemar ?
- Je t’ai entendu crier.
- J’ai crié ?

Les pas de la logeuse dans l’escalier ; la logeuse qui, un jour sans doute de grande révélation, s’était composé une pensée, comme on se compose un visage, une pensée qui la résume tout entière : on m’la fait pas. Une pensée – on m’la fait pas – qui transparaissait dès qu’elle ouvrait la bouche, se glissait derrière chaque mot qu’elle prononçait, quelle que soit la teneur des propos. Bonjour et on entendait : on m’la fait pas. Elle disait : je vais au marché, et on entendait : on m’la fait pas. Elle disait un chiffre, on m’la fait pas. Une pensée toujours audible sous n’importe quelle enfilade de vocables, ses lèvres ayant pris un pli tel que même la bouche fermée elles continuaient de faire on m’la fait pas.

Edgar Fall s’en retourne chez lui, une main sur la poignée de la porte, et Miss Garcia a eu le temps de dire : tu ne m’attires pas. Tu vois bien que je m’épile la poitrine devant toi. Je ne cherche pas à te séduire. Qui a eu le temps de prononcer la prophétie répétitive par laquelle elle

conclut chacune de leurs taquineries. Un jour, c'est obligé, tu compteras tes promesses et tu compteras tes déceptions, et tu diras : je n'ai pas su me faire mettre autant que j'ai mis.

Et la logeuse – on m'la fait pas, gaspillant sa salive, parlant à gros bouillons, faisant sonner plus fortement ses pas jusqu'en bas de l'escalier, ses pas de fantôme terroriste jusqu'à ce qu'il n'y ait plus d'escalier et qu'on n'entende plus que la protestation de ses pieds qui refusent d'avancer, ses pieds pris dans le paillason et grattant sur place comme un bédard grattant l'herbe et le sable par peur d'un adversaire, grattant : on m'la fait pas. Ou grattant comme doivent gratter les sorcières pour donner de l'impulsion au balai avant l'envol.

Ça suffit, dit Edgar Fall à l'écran de télévision et à la dame-star qui en avait encore de bonnes à raconter dans la rubrique Histoires Extraordinaires, Exaltantes et Personnelles. Et zappe alors ! Et se retrouve sur une autre chaîne, dans une autre émission avec – miracle – la même dame-star racontant la même histoire :

Distraite comme je suis et.

C'est une affaire qui fera grand bruit séance tenante puisque le débat est lancé.

– Lorsque vous vous trouvez en situation de tuer...

La voix a devancé l'image. Cette voix. Ce caquètement de canard asthmatique. Ce visage à la mâchoire glissante. Le mentor de Périple Magazine.

- Vous voulez dire que vous avez tué ?
- J’ai déjà tué maintes fois dans ma vie et je n’en ai jamais fait mystère. N’essayez pas de faire croire au téléspectateur que vous tenez un scoop...
- Monsieur Mani, ex-mercenaire.
- Lorsque vous vous trouvez en situation de tuer...
- Oui, mais qu’est-ce que vous essayez de dire ? Vous voulez...
- Si vous ne me laissez pas...
- Donc, monsieur Mani, ancien mercenaire...
- Si vous ne me laissez pas terminer...
- Nous avons peu de temps... Nous avons compris que vous avez fait le plus dur des métiers, le métier des armes, et que, par conséquent, vous avez été amené à tuer, mais vous savez que le sujet de notre entretien, aujourd’hui, c’est votre témoignage sur ce tourisme choc, pour ne pas dire aventureux. Tenez, madame, par exemple, vous avez été à Boignyville, prenez le micro, pourquoi ?
- Vous voulez dire pourquoi une femme...
- Ah non, pas du tout, pas du tout.
- Des frissons. Mais les risques sont calculés au maximum.
- De vrais frissons donc. Monsieur Mani, vous aurez la parole tout à l’heure.
- Oui, c’est ça, de vrais frissons. Mais les guides savent jusqu’où on peut aller.

- Donc, le danger est réel.
- Aucun doute. Mais c'est calculé. Telle heure, tel endroit, des choses qu'on voit de loin, si vous voulez. Par exemple...
- Un savant calcul de probabilités.
- Par exemple. J'ai vu deux types se battre jusqu'à ce qu'il n'en reste plus qu'un seul, à peine debout. Mais ils n'ont pas fait ça pour nous, hein. C'est authentique. Ils font ça tout le temps entre eux. C'est organisé. Il y a des gens qui vivent de ça, parce que les paris, quand même, faut voir la monnaie. Faut pas exagérer, si pour eux c'est comme les combats de coqs, qu'est-ce que vous voulez ? Seulement, si vous y allez seul... De toute façon, vous ne trouverez pas.
- D'où l'importance du guide.
- Généralement, c'est quelqu'un du quartier.
- Quelqu'un qui connaît bien le quartier.
- C'est son quartier, généralement.
- Le chef du quartier.
- Le caïd.
- Ah, je vois que Madame... Mais racontez-nous. Ce combat de coqs.
- Ce n'étaient pas des coqs. C'étaient deux gars. Il y avait le ring...
- Il y avait le ring.
- Non, c'était une piscine désaffectée. Et les gars, ils se couraient après et se tapaient dessus.

- Une piscine dans un bidonville ?
- Et il y avait une bougie allumée. Et ils devaient se taper dessus tant que la bougie, elle brûlait.
- Monsieur Mani, ni M. Matthieu ni M. Archambault n'ont encore pris la parole. Alors, patience... Je rappelle que M. Archambault est anthropologue et M. Matthieu, chef d'entreprise. Allez-y, madame. Continuez. Vous n'avez pas répondu à ma question : une piscine dans un bidonville ?
- Une piscine désaffectée. Et la bougie qui brûlait. Et tout le monde pariait.
- Oui mais, même désaffectée, une piscine, quand même.
- Je veux juste qu'on demande à madame.
- Monsieur Mani, s'il vous plaît. Continuez, madame.
- Oui, mais je ne sais plus ce que je voulais dire.
- Je me tourne vers Monsieur Matthieu.
- Nous avons été les premiers à intégrer ce type d'expérience dans la formation de nos cadres.
- Et qu'est-ce que ça leur apporte ?
- La distanciation.
- Qu'on demande à monsieur si ses cadres sont allés...
- Monsieur Mani, ce n'est pas la peine de faire le malin, nous nous connaissons.
- D'où ? Katanga ?

– Monsieur Mani, ce n'est parce que nous avons refusé vos services...

– Attention à ce que...

– Vous nous avez proposé un projet d'entraînement à la survie dans le cadre de notre programme de développement personnel, oui ou non ?

– Et alors ?

– Nous vous avons répondu que ça ne convenait pas à nos cadres d'aller manger du chat.

– Du chat ?

– Je ne peux pas laisser dire ça.

– Oui, allez-y, monsieur Archambault. Vous n'avez pas beaucoup parlé. Je précise que M. Archambault est anthropologue.

– Je ne peux pas laisser dire que la consommation de viande de chat entre dans le cadre des pratiques de survie. Je ne peux pas laisser dire ça. Antiscientifique. Proprement.

– Monsieur Mani.

– Jamais proposé à qui. De manger du chat. Jamais proposé. Je voulais emmener ces fiottes de cadres en forêt équatoriale.

– Chez les Pygmées.

– Monsieur Matthieu, gardez-vous de mépriser le Pygmée. Savez-vous combien d'espèces de plantes les Pygmées connaissent par cœur ?

– Monsieur Mani, ce n'est pas la peine de vous faire

le défenseur des Pygmées alors que vous avez tué El Badawi II et toute sa famille, descendante de la reine Ponukélé.

– Je précise que Abdourhamane El Badawi II était un sécessionniste de la Confédération pygmée réunifiée. Converti à l’islam en 19...

– Je n’ai jamais tiré une seule balle contre El Badawi II. Pas de politique.

– Franc-parler, messieurs. Avant de repasser la parole à M. Archambault, anthropologue, je signale que parmi nos invités de ce soir il y en a un qui est né à La Nouvelle-Orléans et l’autre à Orléans, c’est extraordinaire ! Si vous avez deviné qui, téléphonez le premier au numéro qui s’affiche. Nous avons un lot de voyages à faire gagner... Au numéro qui s’affiche, numéro qui. Bonne transition pour jeter un coup d’œil aux destinations, pour ceux que ce genre de tourisme intéresse. Tiens, il y a même un classement : force 1, force 2, force 3... Ah ! force 3, c’est intéressant. Ce sont des endroits où il y a des troubles, où il est prévu un rapatriement imminent de ressortissants étrangers. Et c’est ce moment que choisissent certains pour débarquer, le temps de partager la panique générale, avant de se faire rapatrier in extremis. Avouez quand même... C’est l’extrême de l’extrême.

– Non, l’extrême de l’extrême, c’est force 4.

– Expliquez-vous, monsieur Mani. Je ne vois nulle part.

- Faut savoir tirer. Faut aimer la bagarre.
- Vous voulez dire qu'on peut se rendre là où vous dites, comment déjà, enfin... Force 4, et tirer sur les gens...
- Bien obligé. Les gens, comme vous dites, vont déjà vous tirer dessus.
- On peut donc être amené à tuer.
- Amené, si vous voulez.
- Impunément.
- Vous savez ce qu'on appelle là-bas la conjuration des sauterelles ?
- Pardon ?
- La conjuration des sauterelles. Des gamins, je dis bien des gamins, armés jusqu'aux dents, qui peuvent te planter là, juste pour s'amuser. Il y a des gars qui descendent dans les rues tous les dimanches et qui nettoient ça. On les appelle des hommes-panthères.
- Pourquoi le dimanche ?

Le dimanche est le jour, le jour des enfants...

- Arrêtez cette chanson, c'est insoutenable...
- (C'est le troisième principe de l'émission pour que ça fasse jingle-jingle : un assistant fait irruption tout au long de l'émission avec des bruitages, des bouts de chansons, et se fait rabrouer par l'animateur qui présente ensuite ses excuses aux téléspectateurs qui, etc.)

– Je n’ai jamais tiré une balle contre un enfant. Pas même au Congo.

– Bon, ça suffit. Je ne vois nulle part dans ce catalogue ni force 4 ni le nom de cette localité... Ça n’existe pas.

– Bien entendu.

Entre une strip-teaseuse s’éreintant en une demi-douzaine de figures imposées, quatrième principe de l’émission. Et zappe et ! Noir.

XII

Générique

Johnny-Quinquelibla n'a jamais appelé personne / Le Monument de l'An I de Paix a été réalisé par l'artiste équato-guinéen Alvaro Domingo, auteur du célèbre buste de l'écrivain Raponda Walker exposé au Musée de la Figuration contemporaine d'Okinawa / Les numéros extraordinaires du chien Caramba exécutés sous les vociférations de sa maîtresse, la dame aux cinéastes coréens ou japonais – Caramba, je te parle, Caramba, reste assis –, ont été mis au point par Jean Lanoix, dresseur, psychologue canin et chevalin / Le pays sans nom, tache sombre en forme de champignon sur la carte, a été récemment configuré (dans le cadre d'une opération baptisée Aufklärung), c'est-à-dire découpé en parcelles horizontales et réparti entre plusieurs sociétés privées de déminage dont les noms ont vite servi à désigner les lieux ; ainsi peut-on aujourd'hui passer de Minaland à Koprofator (Kopf Operator), de Eraser Inc. à Extra (Extractor

Unlimited), de Génie à Equalizer, ainsi de suite jusqu'à Signal & Signal, dernière ville sur la côte, ex-Lomé / Johnny-Quinquelibà n'a jamais rappelé personne ; il a été retrouvé gonflé dans sa baignoire, habillé d'un jean coupe cigarette marqué Levi's, la tête entièrement recouverte d'un tee-shirt orné d'un petit crocodile vert dressant la queue, on aurait dit que le petit crocodile dansait ou frétillait à travers le rideau tremblant de l'eau, sur la crête du petit bombement qui signalait, à travers le tissu, l'emplacement du nez, comme s'il avait été rajouté après coup, petite balafre au pinceau pointu, ou dessiné par le tracé aléatoire d'une sécrétion gris-vert s'échappant des narines ; le tee-shirt comme un masque coiffant le visage, l'épousant et le débordant, le redessinant : croquis à grands traits ombrés, empreint de cette menace muette que dégagent ces bas de femme recouvrant de leur fourreau la tête d'un gangster,

le tee-shirt arraché et alors la tête : gonflée, ivre de cette eau morte, et alors la bouche : ce bâillement, ponctuation finale d'un délire fait pour l'essentiel de cris et de borborygmes, s'étant achevé dans cette expression d'ennui, de fatigue finale,

le masque du visage avec sa bouche attendant d'être arraché pareillement que le masque du tee-shirt, et alors on découvrirait non pas des muscles et des os mais encore le masque, avec la même expression de désintérêt fatal moulé dans une autre matière, gélatineuse ou friable, ainsi

de suite, jusqu'à épuisement de toute matière capable de produire un quelconque avatar de ce mensonge que l'on nomme la face ou le visage, avec sa prétention à la vérité. Ce jeu drolatique de miroirs se réfléchissant l'un dans l'autre, démultipliant la même image qui bégaye à l'infini, jusqu'à son annulation, l'illusion de sa disparition / Remerciements à ceux qui restent / Remerciements à Miss Garcia pour l'invitation à boire / Remerciements à Wang Lee d'avoir cédé gratuitement les droits d'utilisation de son nom / Remerciements à Edgar Fall pour avoir laissé consulter son carnet de voyages avec ses photos ratées et ses cahiers dans lesquels il n'aura jamais rien écrit d'autre que des titres, pour continuer d'entretenir son indifférence à l'idée de devenir quelque chose, une indifférence efficacement nourrie de son obstination à aligner des projets, façon de se faire voir, de ne jamais se voir qu'au futur, c'est-à-dire de se foutre la paix, c'est-à-dire, modestement, de se donner une chance de s'aimer,

des cahiers d'où surgissent, de temps en temps, des citations accrochées à un angle ou pointant en plein centre, libérant tout autour la page blanche comme un rayonnement, des bornes on dirait, disséminées dans un désert aux pistes disparues ou peut-être jamais tracées. Farce ou mirage ?

La page blanche : une page désertée plutôt, un dépeuplement sous l'effet d'un cataclysme ou d'une érosion, ne laissant subsister que ces fragments de mots,

citations arrimées à quel texte invisible, introduction au vide de quel livre à jamais en souffrance, restes ou épaves d'un ouvrage dévasté à la naissance ou plutôt mutilé à mort dès sa conception. On pense à quelque texte ancien disparu, dont il ne reste que des bouts recousus sur des pages poinçonnées de [...] / Musique : Nous n'avons pas le temps de nous rappeler, comme ceux qui nous ont précédés, les paravents de toile, la fraîcheur estivale d'un décor de photographie ancienne, l'enfant et sa grande mère artificielle sur le front, comme ont pu se rappeler ceux qui sont venus avant sur de grandes barques de carton peint, en maillots à rayures, et ont été photographiés en leur temps, mais pas nous presque sans espace déjà, sans lieu même vers lequel tourner le visage pour rester enfin comme des statues de sel, pour rester encore, mais où ?... (José Angel Valente) / Chartreuse du Busca, janvier 1999 – Hôpital Tenon, juin 2000



© V. Audren

La fabrique de cérémonies. Edgar Fall était étudiant en Union soviétique. Mais il n'y a plus d'Union soviétique. Traduire en russe des romans-photos porno, tout en rêvant de traduire en français le roman inachevé de Pouchkine, voilà qui ne suffit pas vraiment à nourrir son homme. Aussi Edgar accepte-t-il de quitter sa mansarde parisienne pour suivre Urbain Mango, lui-même ex-étudiant en ex-Union soviétique, dans sa peu recommandable Odyssée : il s'agit d'effectuer des repérages en Afrique de l'Ouest pour le compte de *Périple Magazine*, un journal de voyages spécialisé dans les visites de l'enfer et organisateur patenté d'une véritable Bourse aux frissons. Mais y a-t-il encore une Afrique ?

Arrivé à ex-Atlantis, ex-Lomé, ex-capitale de l'ex-Togo à demi submergée par les flots et totalement investie par des milices sans foi ni loi, Edgar tente de renouer le fil avec le passé, avec son passé, dans cette ville presque disparue. Tout s'éclaire et tout s'obscurcit. Le drame familial se mêle à la tragédie du continent tandis que s'agitent les clowns fantomatiques de la « mondialisation ».

Pourtant, sous l'amas des ruines, des morts et des souvenirs, sans doute existe-t-il un continent à construire : il y faudra de la patience, de l'imagination, une science jubilatoire de la langue... et une sacrée dose d'humour !

Rossif Efovi est né en 1962 au Togo. Il a publié plusieurs pièces de théâtre, jouées en Europe et en Afrique, et un roman, *La Polka* (Seuil, 1998).

www.seuil.com



ISBN 2 602 02 047 299 6 / Imprimé en France 2 01

115 F
17,53 €